

## *Allures de la passion*

Dominique Suchet

J'ai pensé que la psychanalyse était née de l'effroi que provoque la puissance de l'affect dans une rencontre. Quand une force jusque-là inconnue bouleverse tous les repères. Quand les conventions raisonnables ou préétablies se défont, que la voix est débordée par les émotions, les sentiments, les intentions que les mots charrient, quand les actes s'ajoutent aux mots et pourtant les contredisent, quand la pensée est envahie, désorganisée, et que la fuite paraît la seule issue. Aller ailleurs, ne plus voir, ne plus entendre ce naufrage de l'être, quand, cependant, déjà commence à se faire sentir une immense attraction. J'ai pensé que la psychanalyse avait pu naître comme alternative à la fuite. La psychanalyse permet de supporter la puissance de l'affect qui donne toute sa force à l'animation de l'âme, et elle permet d'entendre les jeux de la déformation des représentations que la puissance de l'affect suscite. Pour cela il faut un espace, et du temps. L'imagination du dispositif d'écoute analytique, avec son asymétrie et ses deux scènes, et les imaginations de la théorie sont des sortes d'allongements des chemins courts de la satisfaction immédiate ou de la fuite. Ces imaginations ont, de ce point de vue, les mêmes fonctions, permettre d'entendre sans être pris. Elles sont un peu comme les viatiques que Circé donne à Ulysse pour affronter les sirènes ; et, seul, il entendra leurs voix charmeuses et mortelles : " Viens ici ! Viens à nous ! disent-elles, arrête ton vaisseau : viens écouter nos voix, les doux airs qui sortent de nos lèvres. Vers nous on vient, ajoutent-elles, puis on s'en va plus riche en savoir. " Le stratagème indiqué par Circé disjoint les positions d'Ulysse et des marins, entendre et ne pas agir pour l'un, rester sourd et avancer pour les autres. Alors, ce qu'Ulysse entend, ce n'est plus la voix puissante des sirènes, cris ou chants au carrefour de l'appel du désir de savoir, de

l'attraction érotique et de la mort, mais il distingue des voix qui lui racontent son histoire, tout ce qui s'est passé pour lui. Et, dans un bouleversement des temporalités, elles lui disent les mêmes mots que ceux que les Muses auront, beaucoup plus tard, longtemps après qu'Ulysse soit mort, lorsqu'elles dicteront à Homère les chants de l'*Odyssée* (1).

C'est de la même manière que Freud a établi les bases de la psychanalyse et de la métapsychologie. Se laisser attirer sans se perdre. Tandis que Charcot voit dans l'intensité affective de l'accès hystérique le témoignage d'une condition seconde, d'un second conscient, où les affects et des groupes de représentations sont solidement associés et isolés, alors qu'il voit le salut dans le retour d'un souvenir, Freud, lui, *surprend* que pendant la crise la jeune femme d'une main serre sa robe et la soulève de l'autre. Tandis que Breuer, attaché à une conception physiologique des clivages psychiques qui repose sur la *non-communication* des différents états psychiques, et de ce fait ne peut admettre le rôle de la sexualité dans tous les symptômes hystériques, Freud, lui, aborde avec une idée moins scientifique (l'expression est la sienne) le mélange des états psychiques et découvre les jeux des forces du refoulement et des réalisations des désirs de la sexualité infantile. Si bien que le puissant affect, jusque-là imaginé tout d'un bloc, indissociable d'un souvenir qu'un procédé cathartique pouvait épuiser, est envisagé dès lors comme constitué d'une accumulation, lié à un réseau de plusieurs courants des représentations, de courants conflictuels de

---

1. Homère, *Les XXIV chants de l'Odyssée*, traduction de Victor Bérard, Armand Colin, 1932, et Jean-Pierre Vernant, *L'Univers des dieux et des hommes*, Seuil, 1999 (" librairie du XX<sup>e</sup> siècle ").

désir ou de défense, diversement qualifiés. L'hypnose et l'abréaction cathartique prennent les mouvements passionnels de front ; avec elles, ils se présentent en bloc, mais c'est avec le produit de leur déconstruction que se construit la psychanalyse. La clé de cette opération, pour penser les déplacements de l'énergie psychique, est l'imagination de la disjonction de l'affect et de la représentation. Cette construction théorique, socle d'argile de l'édifice, avec son opération de pensée, disjoindre et qualifier, donne les conditions sans cesse répétées de la psychanalyse et de son enjeu. Conditions de l'élaboration psychique qui vise à transformer l'énergie pulsionnelle en la dérivant ou en la liant, et à lui donner une qualité représentative. Conditions, aussi bien dans l'élaboration théorique que dans la pratique de l'écoute. En effet la parole, perdant sa valeur de communication, est immédiatement décomposée et recomposée à la manière des pensées de différentes natures qui se cassent, se déplacent et s'assemblent dès que le sommeil s'installe dans un esprit et protège un rêve. Des registres temporels différents et simultanés, des espaces manifestes et latents, des niveaux entremêlés de souvenirs, d'affects, de représentations, de transfert se décondensent. Essentiellement, disjoindre, c'est tenir les affects à distance pour s'engager sur le terrain des représentations. Qualifier, c'est percevoir, avec les mots disponibles, les représentations investies d'affect et leurs combinaisons. Ces conditions sont au fondement de la rencontre tout à fait particulière qu'est la rencontre analytique, elles en déterminent la fragilité (disjoindre) et la gravité (percevoir).

Mais comment l'analyse, qui n'a d'autre objectif que de réveiller les forces inconscientes jusque-là méconnues, certes, pas pour leur satisfaction immédiate mais pour les affronter en leur donnant le temps et l'espace de leur transformation psychique, comment l'analyse ne pourrait-elle pas être elle-même le terrain de leur retour, en être affectée ? Et comment la psychanalyse, qui procède plus de la déconstruction de la passion que de son contournement, comment ne verrait-elle pas le retour de cette passion dans son champ ?

C'est par le transfert que se fait l'assaut de la puissance affective libérée. Le transfert, avec les mots des fragments de souvenir, des idées incidentes, des rêves, des symptômes, qualifie le retour, d'une part des affects réprimés et déplacés, d'autre part des représentations refoulées, et ainsi le transfert donne accès à de nouvelles représentations. Mais, parallèlement, et simultanément, se produit l'investissement direct des conditions de la cure par le retour d'une partie de la quantité affective, que l'on appelle les affects inconscients non refoulés (2), ce qui cherche sa satisfaction immédiate sans remémoration. Je ferai l'hypothèse que ce double investissement, en quelque sorte, donne une inévitable allure de passion au transfert. Il prend ainsi sa force d'*incarnation*, et il se produit avec le risque du débordement des conditions de la cure qui en ont permis l'avènement.

Il est remarquable de lire dans *l'Interprétation des rêves* comment la recherche sur la question du déplacement de l'investissement aboutit en fin de compte sur les traits de la personne de l'analyste. Déjà, il y a une ambiguïté pour le lecteur contemporain, parce qu'en 1900 le mot "transfert" apparaît dans son usage courant de déplacement et a comme synonyme les autres mots de la langue allemande qui indiquent ce mouvement, comme par exemple *Verschiebung* ou *Übersetzung*. L'étude de la "nécessaire transvaluation de toutes les valeurs psychiques" qui préside à la formation des rêves passe par l'étude des déplacements, des transferts donc, de l'intensité psychique. L'ensemble du livre est porté par la démonstration que le rêve, acte psychique, réalise le désir infantile refoulé. Pour cela il faut supposer un appareil psychique régi selon des modèles de fonctionnement. Freud définit les processus primaires, théorise les régressions et suit les déplacements d'une énergie qui se transfère de traces mnésiques en traces mnésiques afin de déjouer le retour des scènes infantiles trop déplaisantes du fait de leur force de désir

---

2. *Inhibition, symptôme et angoisse* : " Les affects inconscients sont ceux qui se passent de signifiants verbaux pour venir jusqu'à la Cs. Ils perturbent l'activité psychique sous forme d'angoisse. "

inacceptable. Les scènes décomposées se recomposent avec des traces jusque-là insignifiantes ou tout au moins négligées, traces mnésiques anciennes ou récentes. Mais lorsque Freud s'arrête sur le transfert d'énergie sur le récent, la complication pointe son nez. Le traitement, ou le médecin tout aussi bien, peuvent être de tels restes diurnes, et ce sont les paroles mêmes de Freud que ses patientes utilisent pour retrouver les scènes infantiles<sup>(3)</sup>. La complication est à plusieurs niveaux. D'abord, si les restes diurnes ne sont que les entrepreneurs du travail du rêve et que l'énergie, l'investissement, est fournie par le désir inconscient, néanmoins ils sont indispensables. Sans eux, pas de rêve. La frontière entre le contingent, accessoire, et le retrouvé, indispensable, s'estompe. Ensuite, deuxième complication, pour asseoir son explication, qui concerne le rêve normal, Freud est obligé d'avoir recours à des données tirées de son autre champ d'intérêt, la névrose, où il a pu démontrer qu'une représentation inconsciente arrive à la conscience par le symptôme, mais sous couvert d'une représentation insignifiante. La frontière entre normal et névrosé s'estompe. Mais la complication essentielle vient de ce que, lorsque le récent et l'indifférent sont la personne même de l'analyste et ses paroles, le reste diurne n'est plus seulement ce qui vient chercher la représentation inconsciente et la tire vers la conscience, c'est aussi ce qui gêne le déroulement de l'analyse, ce qui se met au service de la résistance par substitution de représentation but et par la tendance à la satisfaction immédiate. La frontière entre, d'un côté, les exigences de la prise de conscience avec sa logique de déplacement d'investissement sur les représentations et, de l'autre, la logique économique de la résistance par l'affect, cette frontière-là se brouille. Il est remarquable de lire si clairement comment ce débordement s'installe *par* les mots et *dans* les mots, qui mettent leur polysémie et leur malléabilité au service d'une "représentation", une représentation de l'affect ordonnée par le fantasme inconscient. Mais surtout, il faut lire la note que Freud ajoute dans le commentaire du *rêve du marché*. Dans le récit de rêve de la jeune patiente, rien de plus

innocent : " Elle arrive trop tard au marché, ne trouve plus rien chez la marchande de légumes ni chez le boucher qui lui dit " on ne peut plus en avoir ". Freud a refait le chemin à rebours du travail du rêve et a retrouvé, au-delà du récent et de l'indifférent (thème du chapitre où se situe ce rêve), a retrouvé le thème sexuel et a indiqué que ce sont ses propres paroles adressées en séances à la malade " *on ne peut pas avoir* les événements de notre première enfance comme tels, ils nous sont connus par des transferts et des rêves dans l'analyse ", que ce sont ses propres paroles, matière brute pour la rêveuse, qui ont été transformées, fragmentées et investies par le fantasme inconscient au service de la réalisation du désir. Et puis la note : on y lit que la vie consciente de la patiente est envahie *tout autant* par ce même fantasme sexuel de séduction, avec son médecin pour objet, et Freud ajoute que le phénomène est fréquent, voire inévitable. Dès ce texte, où s'établissent les bases de la théorie d'un fonctionnement psychique organisé par le jeu des représentations, un rendez-vous est donné, c'est celui du phénomène affectif du transfert, avec cette caractéristique quasi constitutive, que là, l'investissement des représentations outrepassa leur capacité représentative.

Est-ce parce qu'elle n'accordait pas sa confiance à la fragilité du contrat analytique qu'avec elle l'analyse a été souvent difficile, comme on dit ? Les mots, pour elle, étaient trop faibles, trop petits pour pouvoir contenir ce qu'elle ressentait, et qu'en les disant elle se sente comprise ou même écoutée. Il lui fallait souvent les renforcer, en quelque sorte, par des provocations sur les conditions de la séance ou par des silences, ou par des actes, par ce qui est consistant à voir ou à entendre, ce qui fait ressentir la souffrance. Non pas percevoir, mais ressentir.

La cure avait, curieusement, commencé ainsi, ses premières paroles sur le divan avaient été d'une extrême violence. Durant les séances préliminaires elle avait dit son angoisse, sa solitude, ses échecs

---

3 Rêve de l'établissement orthopédique, rêve de la bouchère, rêve du marché.

amoureux, son désir d'en finir avec une vie morne et triste. Elle avait raconté comment, enfant, elle avait fait une fugue, et puis aussi comment, dix ans auparavant, sa vie s'était presque arrêtée en raison d'une tentative de suicide gravissime. Elle avait suivi une première thérapie, puis une deuxième. Elle avait entrepris une analyse, qu'elle avait interrompue, parce qu'il n'y avait aucun cadre m'avait-elle expliqué. J'étais la quatrième. Allais-je nourrir la série des échecs ? Telle était la mise en garde implicite que j'avais alors entendue. L'analyse avait commencé.

Et puis ce furent les premières séances où, en rage, elle entrelace des commentaires sur la situation d'analyse, sa perception du monde et ses souvenirs. " Je n'ai pas demandé à vivre, assène-t-elle, je n'aime pas votre silence, ni le divan, je n'aime pas votre manière, ces horaires, ces habitudes, c'est rigide. Mon suicide ? Par la fenêtre, j'ai voulu me jeter aux pieds de ma mère, j'ai voulu lui parler, pour qu'elle me voie ; ma mère, quelques jours avant j'ai essayé de la tuer. Elle était sur son fauteuil, je l'ai étranglée, mon père est quand même arrivé... ". Là, je suis prévenue. Si ce n'est pas un rêve programme, c'est tout de même l'aveu de l'inévitable caractère excessif de son amour. Mais c'est aussi l'aveu de l'investissement massif de la situation du traitement, à l'économie bien particulière, où la parole et sa charge affective sont séparées l'une de l'autre. Ce qui laisse le champ libre à l'une comme à l'autre, et déjoue la répétition de la charge traumatique de leur liaison. N'est-ce pas justement cette disjonction qui est au fondement de la situation analytique, avec l'asymétrie de l'association libre et de l'écoute flottante, une disjonction répétée dans l'économie " dissociante " de l'écoute de l'analyste ? De cette façon, donc, sa cure s'est installée, lente et difficile. Mais malgré les menaces de suicide, les alcoolisations, les menaces de rupture, les demandes pressantes de recevoir plus de ma part, les tentatives de modifier le cadre de la rencontre qui pourraient en faire la chronique, cette cure s'est finalement déroulée, aussi, au fil des séances comme on peut l'espérer, avec remémoration et élaboration. Avec la disjonction de deux régimes séparés et simultanés, pour l'un la réactualisation

violente de l'intensité affective, pour l'autre le détour, le suspens, le temps et l'espace de l'élaboration. Et ce fut une cure ordinaire, aussi, en ce sens que ce sont les mots entendus au fur et à mesure des séances qui permettaient la perception du retour des souvenirs refoulés et des fantasmes inconscients agissants. Par exemple, un jour, par téléphone elle me demande une quatrième séance, avant la prochaine. Elle s'était tailladé le visage et les bras. Elle n'en dit rien par téléphone, mais l'affolement de sa voix, l'inhabituel de cet appel m'ont rendue sensible, en quelque sorte, à sa demande et je la reçois. Elle me dit alors qu'il fallait que je voie dans quel état la met l'analyse, que je perçoive comment mon silence, ma froideur la rendaient folle, de plus, d'ici la prochaine séance les *entailles* sur ses bras, sur ses joues, auraient disparu. Mais c'était hier soir qu'il fallait être là, aujourd'hui c'est déjà trop tard, hier quand elle n'avait sous la main que de l'alcool et ces lames de rasoir. Elle voulait que je voie, comme quand elle avait appelé sa mère au téléphone avant de se jeter par la fenêtre. Que sa mère ne l'ait pas regardée, même pas seulement vue, était la récrimination principale de sa cure. Sa mère, occupée par le jeune frère de la patiente, avait confié celle-ci à des nourrices inattentives qui n'ont pas empêché les multiples accidents, ni les blessures, ni les hospitalisations. Mais plus inacceptable encore est, selon elle, de retrouver ici même, dans l'analyse, le silence de son père qui banalise toujours, dit-elle. La fugue ? On dira que tu étais en promenade. La tentative de meurtre ? Ce n'est rien, c'est comme un cauchemar. La tentative de suicide ? Un accident, une maladresse. Et ici, que le dispositif de l'analyse, que mes interventions s'inscrivent toujours finalement dans une loi oedipienne, humaine, tragique mais partagée, ravive les blessures narcissiques, elles aussi communes. Elle s'insurge. " Et puis c'est toujours ces mêmes années quatre vingt-quatre vingt quatre, ça n'a pas de sens ! " Cette séance supplémentaire se termine dans le silence, comme la plupart des séances de cette période. Il y a seulement la plainte de tout oublier, de n'être qu'un zombi qui sort le soir pour boire dans les bars à la mode. Elle oublie tout, les rêves, les séances, sauf cette semaine justement où elle s'est souvenue

de deux rêves de la nuit. La semaine suivante je lui ferai remarquer qu'elle a réglé " trois séances, pas la quatrième..." Elle m'interrompt, " elle sait mais c'est la troisième, qui était pour rien, pas la quatrième, etc..., etc..." À partir de ce mot quatre, quatrième, quatre-vingt, quatre-vingt-quatre, mot nourri, en quelque sorte, d'un arrière-plan où les expressions, *entaille* et *pour rien*, actualisaient une théorie sexuelle infantile sur la différence des sexes, non pas dans un éclair mais chaotique, la pensée poursuit son chemin jusqu'à un souvenir oublié. Le quatrième, ce n'est pas elle, c'est le petit frère. Le souvenir, c'est comment son père, la nuit, entendait les crises d'asthme du petit frère, comment il venait, le réveillait, le prenait dans ses bras, le portait, sortait dehors pour une promenade nocturne et affectueuse, afin de calmer l'étouffement, tromper la mort pensait-elle. Elle, elle est réveillée, elle voit la scène, on ne la voit pas.

C'est peut-être par la succession de moments analytique de cette nature que la pression du fantasme inconscient oedipien, régressé mélancoliquement en quelque sorte, a cessé un peu d'être agissant comme il l'était dans ses symptômes par la seule puissance de sa charge affective.

Cure banale je dirai, au risque d'ailleurs de dire comme son père. Cure ordinaire, en tout cas, du point de vue du travail d'élaboration. Mais je proposerai aussi, cure ordinaire par la nature du transfert. L'amour de transfert, parce qu'il signe le retour de la force de la pulsion dans le psychique, est toujours passionnel (4). Avec la passion qu'importe le sentiment, qu'on aime ou qu'on déteste. Ce qui domine c'est l'intensité, ni un peu, ni beaucoup, quoique ce soit, amour ou haine, c'est passionnément. Au centre de sa tourmente, la puissance de l'affect fait disparaître sa qualité patente, l'affectivité elle-même.

Il y a plus qu'une intensification des émotions. Avec la passion, au dedans comme au dehors, les limites, les démarcations sont floues. Sur la frontière du psychique et du somatique, dans la confusion de l'amour et de la haine, pour se sauver ou pour se

perdre, dans le mélange de la satisfaction réalisée et du manque le plus vif, la passion est du monde des *séparations imparfaites*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Michel Gribinski (5), où il décrit, et cela vaut pour la passion, la force et les ruses de ce qui fait tenir, plus qu'à soi-même, aux liens.

\*

À relire *Gradiva*, on lit que l'analyse est une cure de passion. Ce n'est qu'excès. Ce n'est que débordement, effraction, confusion. La cure d'amour, maladie, transfert et traitement, est une passion.

Pour Norbert Hanold tous les ingrédients de la passion. La vie avec lui se déroule à l'heure brûlante et sacrée des fantômes. Tous les repères et toutes les limites sont bouleversés, les frontières deviennent floues. L'objet de sa folie est surestimé. Hors de lui, son moi se déploie, s'étend au-delà des limites connues, il surestime sa valeur, sa force, son pouvoir, dans le temps, l'éruption du Vésuve c'est maintenant, et dans l'espace, Pompeï c'est ici. C'est le plus grand paradoxe de la passion : l'investissement narcissique de l'objet confère au moi un pouvoir invraisemblable, c'est être soi-même magnifié par l'objet tout en disparaissant en lui. Les frontières entre les personnes s'estompent. Même flou des frontières entre mort et vivant, quand seuls les bronzes et les marbres peuvent être un but valable pour la vie, et que la quête est de savoir " comment se constitue l'enveloppe physique d'un être à la fois mort et vivant ". Flou des frontières entre la vie humaine et la vie animale, quand les mots d'amour sont dits par les mouches ou encore quand les pieds de Gradiva, se détachant du sol de lave, sont d'abord des oiseaux avant d'être ceux de Zoé. Mais aussi, flou des frontières entre l'imagination du personnage de fiction et celle de Jensen qui peut écrire, partageant les mots de son héros, que je cite, l'idée de ma " petite fantaisie " a jailli du bas-relief antique qui produisit sur moi aussi une impression

4 Dominique Clerc-Maugendre, " L'excessive nature du transfert ", *NRP*, n°43, Gallimard, 1991.

5 Michel Gribinski, *Les Séparations imparfaites*, Gallimard, 2002.

poétique particulièrement forte, et plus loin encore, dans la même lettre adressée à Freud " C'est ainsi qu'en esprit je la voyais marcher sur les dalles de Pompeï. Là où j'avais passé plus d'une fois la journée parmi les ruines. Je m'y attardais le plus volontiers à l'heure silencieuse de midi, (...) et, dans une solitude torride, j'arrivais toujours à la frontière qui fait passer de la vision éveillée à la vision imaginaire ".

Les imaginations des uns et des autres se confondent, l'état de passion paraît contagieux. Passionné, Norbert Hanold, passionné Jensen mais aussi passionné le lecteur psychanalyste. (Je ne suis pas sûr que le lecteur profane soit, de la même manière, emporté par ce texte). Passionné surtout, Freud-lecteur, comme contaminé par la passion de savoir, la passion de connaître, et l'emprise sur l'objet qui s'emparent de Norbert, qui ont, a minima, saisi Gradiva, et dans la suite, Jensen. L'auteur peut écrire, par exemple, que son héroïne " reconnaît l'état de folie de Norbert parce qu'elle en trouve en quelque sorte une explication en elle-même " et que lui, Jensen, a écrit toute l'histoire, " poussé par une même impulsion soudaine ". Même passion et impulsions identiques chez Freud qui s'enthousiasme. Si bien que, plus que l'investigation de deux ou trois rêves, il produit un essai récapitulatif de toutes les connaissances métapsychologiques du moment. Plus encore, passant du terrain de la vie de fiction à celui de la vie réelle, il insiste pour que l'auteur lui livre des secrets d'enfance, des traces de sa sexualité infantile que l'écriture de la fantaisie pompéienne aurait pu, aurait dû, libérer.

Il reste que *Gradiva* charme. Ainsi que l'écrit J.-B. Pontalis, Gradiva la jeune fille, Gradiva la Psychanalyse, " demeure pour nous celle qui avance, celle qui éveille ".

Il reste aussi que Zoé-Gradiva est exemplaire dans sa passion. Elle sacrifie les limites de ce qui pourrait asseoir les frontières d'elle-même dans l'espoir de la rencontre avec Hanold. Elle se laisse absentifier dans le regard et dans les paroles du jeune homme, elle accepte d'être reconnue dans la condition d'être tenue pour morte. Transparente comme l'air, elle se

laisse occuper par les fantômes du passé du jeune homme, leur prête sa voix et retrouve les mots dont l'ambiguïté assure les changements de territoire, mort/vivant, animé/inanimé, passé/actuel. Ses dérobades, sur le fond d'une hallucination négative d'elle-même consentie, ses dérobades permettent transfert et ressouvenir. L'idéalité de cette cure réside dans l'extrême qualité de l'attention analytique de Zoé-Gradiva, celle qui marche à la rencontre de la passion folle de Norbert. Elle flotte à la surface de sa propre confusion et de ses rêves. Elle pourrait défaillir, dit Freud, sous le coup d'un affect qu'elle éprouve elle-même, mais elle peut garder son rôle, indique-t-il, grâce à la poursuite de la conversation par des mots à double sens.

La première leçon du commentaire de *Gradiva* est de nous dire, ou redire, que les modalités du retour du refoulé sont dictées par les moyens du refoulement, et que l'on voit surgir le refoulé *dans* l'instance refoulante elle-même, ça c'est pour les représentations. La deuxième leçon, tout aussi forte et un peu plus nouvelle en 1907, est de nous prévenir que la reconnaissance du retour du refoulé produira, dans l'esprit de celui qui s'y risque, un bouleversement à forte dimension quantitative. La passion en est le paradigme. Nous sommes prévenus, pour Hanold, pour Gradiva et pour les autres : " la frontières entre les états psychiques que l'on dit normaux et ceux que l'on appelle pathologiques est conventionnelle, et d'autre part si fluctuante que chacun de nous la franchit plusieurs fois au cours d'une journée ".

C'est la zone incertaine de notre activité, si l'on considère que l'attention analytique pour rendre possible la qualification des manifestations de l'excès de quantité qui " passionne " le transfert, doit être confrontée à cette puissance à deux visages, qui tantôt est la source d'animation de la vie psychique au service de la force à représenter, et qui tantôt est force pure, énergie pure, et déqualifie.

Gradiva encore. À vouloir " poursuivre la conversation avec Hanold " selon la litote freudienne, aux prises avec un bouleversement de ses repères identitaires, comme contaminée de passion donc, elle

éprouve les transformations de son être, dans son être. Elle énonce le critère principal de l'état passionnel, quand les diverses frontières deviennent floues, " habituée depuis longtemps à être morte ", ou encore se sentant oiseau-fossile ou lézard, morte, vivante, animale, minérale. Mais toute la passion de *Gradiva* se concentre dans une passion des mots. C'est le génie de l'auteur et c'est aussi la leçon de Freud. Grâce à l'ambiguïté des mots elle peut avancer sur une arête étroite à la rencontre de la folie passionnée. Rendre conscient le refoulé, sans excès d'effroi et sans empressement. Mais c'est aussi dans ses mots que se manifeste un débordement jusque-là évité, quand par exemple son irritation lui impose le mot d'Archéoptéryx pour qualifier le jeune homme. *Archéoptéryx* est le nom d'un oiseau-fossile. Le mot se situe au carrefour de la passion archéologique de Norbert et de la passion entomologique du père de Zoé. Dans ce mot, dit au moment le plus vif de leur rencontre, s'entend la propre passion œdipienne de la jeune fille.

La passion réveillée au cours de l'analyse a deux destins. Pour une part amour de transfert, elle retrouve le chemin d'un retour de refoulé quand la pensée élaborative de l'analyste, servie par l'ambiguïté des mots, lui donne des qualités représentatives. Une sorte de passion dans la liaison. Pour une autre part la passion œuvre directement sur le langage qui est la condition essentielle de la situation analytique. La passion submerge la capacité d'ambiguïté du langage qui lui confère sa capacité de percevoir. Une sorte de passion dans la déliaison. La puissance de l'affect, sans liaison représentative, agit alors directement sur l'économie de pensée de l'analyste, modifie son langage intérieur.

\*

L'année de la rédaction de *Gradiva* est aussi l'année du traitement d'Ernst Lanzer et de la rédaction des *Remarques sur un cas de névrose de contrainte*. Confronté aux mots d'un patient où sont mêlés les deux courants, représenter et répéter, et à la déliaison des deux aspects d'amour et de

haine, Freud se trouve alors devant la difficulté, nouvelle à ce moment-là, de penser un sentiment inconscient de haine. Dans un flou où (je cite) " la seule hypothèse est que la haine est malgré tout en liaison avec une source, une circonstance qui la rend indestructible ". Alors que fait-il ? Dans la rédaction des *Remarques* il laisse de côté, à l'abri de la rencontre avec la charge désintégrative de la haine, tout ce qui pourrait être compromis, la libre association, l'attention flottante, même la scène primitive, et aussi le complexe d'Œdipe. Tout cela se fera plus tard quand l'élaboration de l'énigme du masochisme et l'imagination d'un " Au-delà du principe de plaisir " assouplira la difficulté théorique. Mais disons que Freud, en 1907, n'a pas les mots pour percevoir cet *au-delà*. Il reste que l'ensemble du récit est dominé par l'aveu d'un sentiment d'inquiétante étrangeté dû à un trouble de proximité entre le dialecte de la pensée obsessionnelle et la pensée de l'analyste.

Le débordement de la capacité représentative des mots se manifeste dans les mots de la théorie, comme il se manifeste dans les mots du langage intérieur de l'analyste. À commencer par le flou des mots qui doivent qualifier la pulsion sur le trajet du devenir psychique de l'excitation, pulsion, représentation-chose, représentation de chose, affect, quantum d'affect, etc. Les appellations hésitent.

Rappeler que *pulsion* est " un des concepts de la démarcation entre le psychique et le somatique " n'éclaire pas. Est-elle le représentant psychique des excitations qui proviennent de l'intérieur du corps et atteignent l'âme ? (7) Ou bien est-elle assimilable au processus d'excitation somatique, et alors elle-même sera représentée psychiquement par ses deux éléments, le représentant-représentation et le quantum d'affect ? Laplanche et Pontalis, dans l'article " Représentation psychique " du *Vocabulaire*, rappelant la tendance qui consiste à faire disparaître cette imprécision théorique,

6 S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard (" Traductions nouvelles "), p. 83.

7 S. Freud, " Pulsions et destin des pulsions ", *Métopsiologie*, Gallimard, 1968.

invitent cependant à privilégier la formulation qui prend en compte la délégation d'une pulsion somatique dans le psychique par deux représentants. Cette formulation est plus accordée, selon eux, avec les exigences théoriques de l'inscription inconsciente. Il reste que cette modélisation est discutable, et même contredite par cette autre, qui lui donne la main tout au long des textes freudiens jusqu'à l'*Abrégé*, par exemple, où Freud dit, tout aussi fermement, que la pulsion elle-même est le représentant psychique. L'imprécision inscrit le débordement dans le mot lui-même, en quelque sorte. Nous n'en avons jamais fini avec une quelconque maîtrise de la puissance de l'affect. Ni dans la chose, ni dans le mot, ni par la clinique, ni par la théorie. Ni qualifié, ni refoulé, libre et en quête de liaison, l'affect oeuvre et peut à lui seul être considéré comme la représentation de la force à représenter qui anime la vie psychique, dès le commencement, ne serait-ce que parce qu'il est à l'origine du processus de refoulement. C'est sa contradiction. Il n'y a pas d'énergie pure. Sur une face de ce concept on lit : augmentation, diminution, décharge, déplacement, mais sur l'autre face on lit : plaisir ou déplaisir, c'est déjà une qualité. L'énergie " s'étend sur les traces mnésiques un peu comme une charge électrique sur la surface d'un corps " (8), et nous n'entendons que le réveil de celles-ci, quand la charge affective les éveille. On pourrait dire que limiter l'affect à sa seule puissance, à une quantité pure, pure énergie à la base du fonctionnement psychique, est une fiction qui n'a pas de caractère psychique. Selon Freud en 1915 (9), " l'hypothèse la plus simple et la plus commode sur la nature des pulsions serait qu'elles ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles ne doivent être considérées que comme mesure du travail demandé à la vie psychique ".

\*

La cure d'un patient se déroulait depuis déjà quelques années, et lui pensait qu'elle se dirigeait vers une fin. Il voulait réaliser certains de ses projets. Un nouveau métier. Au cours des apprentissages que cela supposait, il tolérait

maintenant la réactivation d'une passivité jusque-là insupportable. De même pour sa vie amoureuse, quelle difficulté d'accepter d'être ainsi dépossédé de soi-même par un objet de toute façon étranger, à moins d'un coup de foudre qu'il espérait encore, mais redoutait tout autant, ou d'aventures homosexuelles plus rassurantes... Je ne me sentais pas très enthousiaste quand la pensée de cette interruption venait. Certes, le chemin parcouru n'était pas mince, et de plus cela n'avait pas été sans difficulté. Il avait fallu retrouver et éprouver la réactualisation d'un conflit œdipien caché derrière une accumulation de souvenirs-écrans traumatiques. Ces scènes avaient toutes pour effet d'assurer le patient d'une origine miraculeuse, et l'avaient empêché de se construire un roman familial qui aurait pu être le début d'une acceptation de la condition oedipienne. Ce que la cure avait permis, c'est vrai. Mais ma réserve était portée par le souvenir du délire qui avait occupé un temps son esprit, et qui se tenait bien silencieux, sans doute, mais je pensais tapi. Son retour salvateur me semblait toujours possible si l'angoisse devenait trop intolérable. Un aménagement, finalement, pas une guérison. Je savais que toute la charge attractive des scènes sexuelles infantiles refoulées n'était pas épuisée et que souvent encore il était agi par leur réactualisation, même si dans un temps second il pouvait modifier la perception qu'il en avait acquise. Il n'en était pas totalement séparé. Mais cela était-il possible ? Pouvait-on faire plus ? Cela pouvait-il se faire avec moi ? Fallait-il faire confiance à un heureux destin qui n'obligerait pas d'autres réaménagements ? S'il arrêtait, pourquoi pas ? Quitte à ce que plus tard, ailleurs, avec quelqu'un d'autre, etc. Contre cet invraisemblable accord que quelque fois, *in petto*, on donne pour un arrêt de traitement, accord donné finalement à l'anéantissement du processus, façon de ruser avec un débordement annoncé, contre cela, la pensée qu'il fallait que ça dure encore. Dans cette cure, il y avait eu de ces moments d'inquiétante étrangeté,

---

8 S. Freud, " Les psychonévroses de défense ", *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

9 Note de 1915 dans *Les trois essais*.

ceux où l'on se sent dessaisi de soi-même, quand les mots arrivent avec leur charge animiste et font ce qu'ils disent. Et je m'étais parfois comme emparée de ces mots-choses, quelques syllabes juxtaposées, interprétant ainsi des confusions aussi graves et aussi banales que celle entre mort et vivant. C'était quand le conflit oedipien et son ambivalence se cachaient derrière la terreur de ne pas savoir parler ou de ne pas savoir faire partager ce qu'il éprouvait, d'être séparé du monde, de lui. Ma pensée, en séance, avait donc pu s'accrocher sur certains mots " pas pareil, séparé " par exemple, et y avait trouvé la condensation de son drame. Lorsque ma voix avait repris " papa, pas pareil, séparé ", il avait pu s'entendre. Des moments juste à la limite du débordement.

Une période de ce traitement a été inaugurée par une autre manifestation de la charge affective, quand elle œuvre dans la déliaison. Voici la succession de trois séances. D'abord, il se souvient d'un épisode de sa vie, une rencontre avec un homme qui l'a " séduit " alors qu'il était encore adolescent. Ce personnage avait été très souvent évoqué. C'était, selon lui, la rencontre déterminante de sa fin d'adolescence. Cette figure était omniprésente, installée à l'arrière-plan d'un délire, et diffractée sur les deux figures de ce délire. D'une part une vedette de variété dont il était passionnément épris et qui condensait l'attraction sexuelle, d'autre part un homme violent, agressif, célèbre et médiatique qui, lui, condensait les mouvements de haine, celle que l'on donne et, mélangée, celle que l'on reçoit. Les figures du délire n'avaient, au moment de ces séances, plus beaucoup d'actualité. Il s'en était éloigné en même temps qu'il avait retrouvé les scènes infantiles d'énamoration et de violence agressive envers son père. Seul restait le grain de vérité, l'appel réel du noyau de vérité historique refoulé, l'image de l'homme rencontré dans un bar, vers la fin de l'adolescence. Ce jour-là il reparle de leur tête-à-tête, re-décrit la scène déjà si souvent évoquée, redit que lorsqu'ils étaient ensemble à parler, une fille les a dérangés. Et là, il ajoute, violemment et presque en colère, " la sorcière, il a dit : la sorcière, elle est là ". Là, maintenant, c'était à moi qu'il le disait. L'ai-je repris, ou simplement

souligné, ou seulement ai-je acquiescé, *in petto*, en pensant au travail de séparation d'avec les images infantiles pleinement satisfaisantes qu'est un traitement psychique en général, et le sien en particulier ? Quoiqu'il en soit, il entend ce qu'il dit. Ses mots ont recouvert sans écart le souvenir traumatique, les fantasmes infantiles à l'œuvre et la situation transférentielle en une formule totalisante, hallucinante. À la fin de la séance, il part furieusement en colère en claquant la porte. La séance suivante, acte manqué (ce qui aurait pu me rassurer), il ne peut pas être présent. Et je l'attends à la séance suivante, occupée par une pensée étrange, étrangère, inhabituelle, tout à fait non familière, quelque chose comme une sensation plus qu'une pensée, " ce sera fini " ou " ça va finir ", une sorte de scénario s'ébauche qui tente de donner forme à cette pensée. Encore plus invraisemblable que ma pensée il joue avec ma conviction, c'est quelque chose comme : " il voudra/il pourra/il devra me tuer ". Je critique cette pensée et en même temps elle persiste *quand même*, elle m'effraie plus d'être là que par son contenu, elle me dérange souvent, jusque dans un rêve de la nuit. À la séance suivante il vient très renfrogné, s'assoit, silence, dit qu'il a rêvé la nuit " c'était dans un bus, dit-il, il y avait une histoire de ticket, un conducteur, j'avais mon ticket mais je ne le trouvais pas, le chauffeur, je l'ai tué... après c'est mon père qui était dans le rêve, etc. " Le récit du rêve a continué, la séance s'est poursuivie, le traitement aussi.

Cet incident d'attention analytique pourrait être du même registre que l'effraction du cauchemar dans le sommeil, si on pense au cauchemar de la façon dont Michel Gribinski nous y invite dans " Choix de la résistance " (10) : comme une expérience que le rêveur aurait de l'atteinte de la fonction narcissique, une expérience de la limite de la vie, à la limite de la vie psychique. J'ai souhaité évoquer cet incident d'attention analytique parce que son souvenir m'a aidé, en préparant cet exposé, à penser comment la puissance de l'affect est d'abord comme en dehors de

---

10 Michel Gribinski, " Choix de la résistance ", *Résistances*, Edition APF, 2002.

tout sentiment, il n'y a plus ni haine ni amour, ou bien si c'est une haine elle vise la vie même, peut-être, son refus. Et aussi comment l'action déflagratrice de cette force atteint la pensée de l'analyste, les mots, c'est-à-dire les conditions même de sa perception.

\*

Faut-il avoir peur de ces rencontres, ou les attendre ? Les éviter, ou les espérer ?

Lorsque Pierre Fédida au cours des précédents "Entretiens", s'interrogeait sur la question du paradigme de la psychose dans la cure, il avait proposé le mouvement, l'avancée, comme modèle de l'espace et du temps que se donnent aussi bien l'écoute analytique que le rêve pour pouvoir percevoir. L'avancée.

Répulsion et fascination sont les modalités passionnées de la résistance à l'avancée de la pensée. La rencontre en est la forme. La rencontre arrête la pensée. En général dans la vie, essentiellement dans la situation analytique, où de ce fait la rencontre n'a pas lieu, elle reste à venir. Il me semble que le souci que Freud avait d'éviter certaines rencontres, ou certaines lectures, qu'aucune pusillanimité théorique ou clinique n'explique, peut être compris comme le souci de ne pas s'épargner le temps et le détour du cheminement de la pensée. On connaît sa perplexité lorsqu'il se demande pourquoi il n'a pas cherché à fréquenter Arthur Schnitzler, et l'aveu intime - ou bien était-ce une excuse ? -, la crainte de rencontrer son double. Dans le courrier qu'il adresse à l'écrivain, il précise qu'il s'agit de la crainte d'être face à celui qui découvre intuitivement ce que lui, Freud, met à jour à l'aide d'un laborieux travail. La crainte, pourrait-on dire, d'être tenté par l'efficacité du chemin court pour la satisfaction. Il a précisé (11) plus tard que "la joie de satisfaire un instinct resté sauvage non domestiqué par le moi, est incomparablement plus intense que celle d'assouvir un instinct dompté". C'est aussi cela, "acquérir la connaissance par un pénible travail d'investigation", ainsi qu'il l'écrit dans une première

lettre à Arthur Schnitzler, c'est cela qui a pu le conduire à être sans concession dans ses critiques d'œuvres d'art, d'œuvres d'art modernes essentiellement, pour lesquelles il supposait que "le rapport quantitatif entre le matériel inconscient et l'élaboration pré-consciente ne se maintient pas dans des limites déterminées" (12). À ces productions-là il refuse le statut de créations artistiques. Il sera assez réservé vis-à-vis des surréalistes. Pourtant, curieusement, lorsque à la fin de sa vie il reçoit Salvador Dalí, que celui-ci, dans le temps de la rencontre, esquisse des portraits de Freud relativement affolants du fait d'une charge interprétative du passage de l'ombre de la mort, Freud est prêt à réviser son jugement. Il ne change pas d'avis critique mais il est intrigué de constater que la genèse d'une œuvre "surréaliste" exige une grande maîtrise technique, et qu'il serait intéressant de l'étudier. La distance qu'il installe entre lui et les surréalistes, qu'il tenait finalement pour des "fous intégraux", semble éviter non pas une rencontre qui serait dépourvue d'intérêt, mais plutôt le risque que prendrait l'analyse à être assimilée à, voire contaminée par une technique de dévoilement par les chemins courts de la satisfaction. La réticence au "hasard miraculeux de la rencontre et de la surprise", mot d'ordre de la subversion surréaliste, est sans doute moins vis-à-vis de la rencontre ou du hasard, que vis-à-vis du miracle et de la surprise. Et il y a encore une autre chose, totalement portée par le motif du double. Ce motif, à l'origine assurance contre la disparition du moi, démenti énergique contre la puissance de la mort, est devenu le motif principal du sentiment vécu d'inquiétante étrangeté, quand celui qui l'éprouve ne sait pas à quoi s'en tenir quant au moi propre. Cette expérience n'est plus celle d'être en face de son double, jumeau psychique, mais celle d'un face à face inopiné avec l'image de sa propre personne déchue. Alors, en effet, pas de surprise mais plutôt un autre sentiment, celui de l'inquiétante étrangeté, sentiment beaucoup plus flou, déjà par son statut entre affect et

11 S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p. 24.

12 Lettre à Stefan Zweig le 20.07.38.

expérience, beaucoup plus flou que la positive surprise (13). En effet, pas le miracle de la révélation, mais le long cheminement de l'élaboration de ce sentiment particulier. Avec lui, quand le moi étranger se met à la place du moi propre, la passion prend des allures démoniaques. Il ne s'agit plus seulement de laisser l'objet ou ses traits, promus au rang de familier, accaparer l'ensemble des investissements, mais c'est l'envahissement extrême du familier par l'étranger.

Ce sentiment est, pour l'analyste, un des derniers indices qualitatifs de l'action directe de la puissance de l'affect à l'oeuvre dans la cure.

Dans la préface déjà évoquée, J.-B. Pontalis rappelle l'évidence négligée, que le plaisir des concordances dans le texte de la nouvelle n'est si vif que parce qu'il vient répondre à une discordance première, première parce que sexuelle. Il ajoute qu'une autre discordance, d'une autre force, menacera la vie de la psychanalyse lorsqu'elle sera face à la haine, la violence et la mort. " La psychanalyse prendra le visage discordant de la sorcière, son ancêtre ", dit-il. Cela est juste, me semble-t-il, de la même façon dans la cure. Là, c'est l'allure de l'attention analytique qui est bouleversée par la rencontre avec la puissance d'une force nouvelle, et étrangère. L'allure de l'attention analytique n'est plus tout à fait celle, légère, de Gradiva, mais elle emprunte plutôt à la démarche d'Olympia. Je propose de penser, qu'alors, les mots perdent leur formidable ambiguïté.

Les mots ambigus, naturellement, et de façon exemplaire avec Zoé, relient ensemble les différentes réalités psychiques. Celles des différentes scènes psychiques et, pour chaque scène, celles des différents régimes de pensée, primaire et secondaire. Leur ambiguïté vient sans doute de leur lien dédoublé au refoulement et à leur origine sexuelle, que d'une part ils représentent dans un rapport métaphorique et que d'autre part ils réactualisent dans un rapport métonymique. Cela fait que les mots, tout à la fois, ne peuvent jamais dire ce qu'on souhaite leur faire dire, mais aussi qu'ils en disent toujours plus que ce qu'on imagine. Cela ne

colle pas, il y a une discordance, elle est sexuelle. Cela fait qu'un mot insignifiant (le mot *quatre* par exemple) par son ambiguïté salvatrice, peut ouvrir la voie de nouvelles représentations. Ce travail des mots, à l'oeuvre dans l'attention analytique, au cœur de la séance, est du même ordre que celui du travail du rêve. On sait qu'avec celui-ci les pensées du rêve vont à la rencontre des traces infantiles non encore représentées, non liées, et en les sexualisant de cette façon, les amènent à la vie psychique (14).

Il me semble que ces moments limites en séance, où la parole du patient n'est plus installée dans l'hallucination négative de l'analyste et qu'alors ses mots se chargent d'un pouvoir quasi hallucinatoire, il me semble que ces moments sont perçus dans l'expérience d'un sentiment d'inquiétante étrangeté. Il y a là l'indice de la perte de la capacité salvatrice du mouvement psychique, et d'abord du mouvement qui peut s'installer dans l'épaisseur des mots de la langue d'une cure. Leur capacité représentative est débordée par une puissance peu concevable, du domaine tout aussi peu concevable de l'énergie pulsionnelle quand celle-ci n'est pas encore affect, pas qualifiée. S'ajoute à la force de représentation, l'exigence de travail, qu'est l'énergie pulsionnelle, s'ajoute un effet d'un autre ordre, agissant sur les moyens psychiques de la représentation, c'est-à-dire de sa qualification. Un effet qui vise à manifester directement la force pulsionnelle, et qui met à l'épreuve les capacités psychiques de transformation elles-mêmes. Celles qui sont au fondement de la situation d'écoute analytique, qui doivent, qui veulent, qui peuvent rester vivantes.

C'est l'indice d'un retour de quelque chose qui n'a pas été refoulé, comme le sont les complexes

---

13 Lorsque Freud engage un échange de courrier avec Breton après que celui-ci ait commenté *l'Interprétation des rêves*, il s'attache à démontrer qu'il ne convient pas de donner aux hasards plus de sens qu'ils n'en ont. Freud n'a nul besoin de se justifier. Dès lors le débat est peut-être moins une polémique entre Breton et lui-même qu'un débat intérieur. *OCP-F.*, vol XIX.

14 Cf. le commentaire *du rêve de l'homme au loup* écrit par J.-C. Rolland dans " La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique ? ", *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°2, In.press, 2000.

infantiles œdipiens , mais qui a été juste réprimé, les pensées animistes, et de la crainte du retour vengeur des morts essentiellement. C'est la marque du retour permanent des mêmes choses, de *l'au-delà*. Si le retour du refoulé infantile, des contenus de représentation, se fait par les impressions que donne l'ambiguïté des mots, leur chair (15), et que ceux-ci se disent et s'entendent selon les règles des processus primaires du rêve, le retour des convictions primitives dépassées se fait par la confirmation, à nouveau, de leur réalité, de la croyance en leur réalité.

" Ce que le moi redoute du danger extérieur et du danger libidinal, on ne saurait le préciser, dit Freud, nous savons que c'est le débordement ou l'anéantis-

sement, mais on ne peut le concevoir analytiquement. "(16) Avancer jusqu'à la frontière de la situation analytique, aller jusqu'aux limites de sa résistance, jusqu'à percevoir, peut-être, un au-delà analytiquement inconcevable, est redoutable. Ce que Freud énonce pour le moi, en l'occurrence vaudrait pour la situation analytique elle-même quand elle est un rendez-vous avec un transfert de nature excessive, et que l'attention ne dispose que des mots de la cure pour le percevoir.

---

15 François Gantheret, " Traces et chair ", in *Moi, Monde, Mots*, Gallimard (" Tracés "), 1996.

16 S. Freud, " Le moi et le ça ", in *Essais de psychanalyse*, PBP 1985.



## *Du sentiment océanique à l'assèchement du Zuyderzee*

Paul Denis

" Un jour sous le pavé de Paris je m'aperçus qu'il y avait la terre, celle des propriétaires et des partageux, un soir de révolution le pavé s'est gonflé sous sa poussée et la terre apparaît, une terre maigre certes mais qui tend à conquérir les sucs du ciel. "

Jean Follain, Paris.

La puissance tellurique de l'affect exerce sa poussée sur les superstructures de l'esprit et son surgissement peut correspondre à un élargissement du moi : je m'aperçus qu'il y avait la terre... Une note discrète d'exaltation est présente dans le moment poétique décrit par Jean Follain, tempérée par la présence associée de représentations différentes : correspondance entre la terre et la ville, la force des révolutions, les barricades surgies de la couverture du sol dont l'éclatement prélude à une scène primitive, tendue entre ciel et terre... Le sentiment éprouvé se compose d'affects subtils, associés les uns aux autres, et liés au réseau des représentations évoquées. La trame des affects est entrelacée à la chaîne ourdie par les différentes représentations.

À l'inverse, l'exaltation qui prend pleine possession du moi, qu'elle soit sombre ou éclatante, est sans partage et s'associe à une représentation unique. Le sujet peut s'y abandonner avec ivresse ou au contraire installer contre elle une lutte féroce.

Un patient, pour son malheur médecin, se voit enjoindre par ses confrères de pratiquer lui-même l'injection qui doit abrèger l'agonie de son père. Au fur et à mesure que l'injection se déroule, il se sent dans un sentiment étrange, et alors que son père n'a plus que quelques secondes à respirer, une

phrase se prononce dans son esprit : " Bienvenue aux enfers ". Instant de triomphe, immédiatement réprimé, et qui ne sera suivi d'aucun mouvement de deuil mais d'une lutte permanente contre le risque de résurgence de ce moment d'exaltation qu'il se reproche sans cesse. Il développe un investissement hypocondriaque autour d'une affection bénigne pour laquelle il multiplie les examens inutiles mais douloureux et coûteux, demande des traitements dont certains pourraient avoir des complications invalidantes ; en bref, il donne le sentiment de chercher à être puni par où il a péché. Il s'interdit tout plaisir, inhibe sa sexualité comme si chaque plaisir devait lui faire courir le risque d'ouvrir les vannes à son sentiment de triomphe. Quand ce risque est trop grand, il pense au suicide (1). Certaines formes d'exaltation sont ainsi reconnues comme ennemies contre lesquelles il faut lutter.

Une patiente qui rapporte dans son enfance un moment d'exaltation extraordinaire éprouvée lors de sa première confession – " je ne me sentais pas légère : je volais... " - se placera ensuite dans des situations de dépendance extrême à l'égard des hommes qu'elle choisit : elle ne leur demande jamais rien, espérant qu'un jour ce qu'elle attend lui sera donné et lui procurera un moment exaltant. Pourtant elle se méfie de ce sentiment possible ; de son ami actuel elle dit : " S'il m'apportait le Graal, je penserais qu'il l'a acheté d'occasion ".

---

1. Freud, *Manuscrit K* : " Le sentiment de culpabilité peut, au moyen de différents processus psychiques, se transformer en d'autres affects qui, ensuite, surgissent avec plus de netteté que lui-même dans le conscient. Ainsi, il se mue en *angoisse* (devant les conséquences de l'acte auquel il se rapporte), en *hypocondrie* (par peur des effets somatiques), en *délires de persécution* (par peur des conséquences sociales), en *honte* (par crainte que les autres ne soient au courant de l'acte coupable ), et ainsi de suite... ".

René Char écrivait qu'il fallait " ...maîtriser à temps l'exaltation ". Maîtriser, c'est-à-dire faire face à une grande quantité d'émotion : la dimension économique de l'affect apparaît au premier plan et est tout à fait fondamentale dans l'affect d'exaltation.

L'affect d'exaltation a été relativement peu travaillé par les psychanalystes ; citons cependant Bertram Lewin, Béla Grunberger et Catherine Parat (2). On peut s'en étonner dans la mesure où il pourrait être considéré comme un affect élémentaire touchant le moi lui-même puisqu'il implique précisément un sentiment d'extension du moi dans son ensemble. Il est l'élément commun d'affects que l'on peut discerner les uns des autres par une qualité particulière : la joie, l'extase, le sentiment océanique, le triomphe, la jubilation... Tous donnent au sujet qui les éprouve l'impression d'être grandi, ils ne sont cependant pas équivalents les uns aux autres ni en contenu ni en intensité. À l'opposé de l'exaltation, l'affect dépressif se signale par l'impression de restriction, d'infériorité qu'il fait éprouver. La dépression d'infériorité était donnée par Francis Pasche pour le type même de la dépression.

Nous allons chercher à distinguer, parmi les états d'exaltation, ce qui peut les spécifier, et tenter de cerner leur économie et leur mode d'instauration ou, si l'on veut, leur " montée " dynamique et économique (pour ne pas dire leur montage...).

### Quelques registres de l'exaltation

#### *La joie*

La joie apparaît par exemple lors de grandes expériences de satisfaction ou lors de retrouvailles avec un objet - personne aimée, objet en personne, avec qui un échange se renoue, ou simple reviviscence d'un objet interne rétabli dans sa fonction par une lettre, une pensée, un rêve ou une séance d'analyse. Le prototype infantile qui en est généralement donné est le jeu de " coucou, le revoilà ", le jeu de la bobine en étant la version symbolisée. Une patiente, longtemps séparée de sa mère à cause d'une primo-infection tuberculeuse qui

lui avait valu d'être envoyée à la montagne, peu après l'avoir retrouvée est à nouveau séparée d'elle et confiée à l'une de ses grands-mères. Elle se rappelle un moment de désespoir et se revoit monter l'escalier de la maison avec l'idée de se jeter dans la cage d'escalier ; pendant qu'elle monte elle entend la voix de sa grand-mère lui crier : " Janine, ta mère vient cet après-midi ". Instantanément un sentiment de bonheur l'envahit et lui fait redescendre l'escalier en sautant de joie. La simple anticipation de la venue de sa mère relance l'enchaînement des représentations, le cours des événements psychiques jusque-là arrêté, rouvre au moi son champ de fonctionnement.

Si perdre est bien d'abord " perdre de vue ", revoir, retrouver, a le pouvoir de susciter un mouvement de joie car il comporte la promesse de la satisfaction. De façon plus générale, devant un être aimé psychiquement absent, son retour en présence est une des émotions les plus précieuses de l'esprit : " ...douceur d'être et de n'être pas, car j'ai vécu de vous attendre et mon cœur n'était que vos pas ". (3)

La joie pourrait être considérée comme l'affect correspondant à l'introjection d'une satisfaction pulsionnelle, laquelle étend le moi (4) en correspondance avec un objet. Mais, lors de retrouvailles, le sentiment d'élargissement vient aussi, en partie, de la reprise même du fonctionnement du psychisme, de la dissipation de sa restriction antécédente autour d'une représentation qui s'était fixée et occupait l'essentiel de l'espace psychique. Si nous appliquons notre prose métapsychologique à cette forme d'exaltation présente dans le sentiment de joie - tel que nous venons de l'évoquer - nous constatons qu'elle reste mesurée, limitée par le jeu des représentations

2 Bertram Lewin décrit cet affect sous le terme anglais *d'elation* ; Béla Grunberger a repris et francisé tel quel le terme anglais pour évoquer cette forme particulière d'exaltation qu'il appelle " l'élation narcissique ". Catherine Parat évoque ces mêmes états dans son *Essai sur le bonheur*.

3 Paul Valéry, *Les pas* : " Tes pas, enfants de mon silence / Saintement lentement placés / Vers le lit de ma vigilance / Procèdent muets et glacés (...) Personne pure, ombre divine / Qu'ils sont doux tes pas retenus... »

4 Ferenczi, *Thalassa*.

limitrophes. Elle correspond à une relance de l'économie psychique qu'elle ne bouleverse pas mais nourrit ou rétablit ; elle est placée sous le signe d'investissements objectaux d'ordre amoureux et se réfère, directement ou indirectement, aux expériences de satisfaction.

Pardonnez-moi d'essayer de faire intervenir ici le jeu relatif des deux courants libidinaux, en emprise et en satisfaction, qu'il est possible d'imaginer au cours de la vie pulsionnelle. La joie impliquerait pleinement le registre de la satisfaction, les investissements en emprise restant au service du contact avec l'objet et asservis à la construction d'une satisfaction réciproque avec lui (6). L'objet retrouvé est un objet consentant.

L'exaltation de la joie aurait pour prototype théorique la première expérience de satisfaction au cours de laquelle objet d'emprise et objet de satisfaction coïncident parfaitement, faisant naître la première représentation, le Moi prenant forme dans le plaisir qui apparaît : le premier Moi est un " Moi plaisir ", dit Freud. La première satisfaction viendrait nouer le premier mouvement pulsionnel et constituer la première identification. Les identifications se poursuivront par introjections successives, chaque expérience de satisfaction donnant au moi une étendue nouvelle, réalisant une " introjection pulsionnelle " selon le modèle décrit par Maria Torok (7), construisant peu à peu l'édifice pulsionnel et la chaîne des représentations : le tissu psychique. Exaltation bien tempérée de la satisfaction correspondant aux mouvements d'extension du domaine du moi.

### *Le triomphe*

À l'inverse, dans l'affect de triomphe c'est le courant d'investissement en emprise qui est prévalent ; il s'agit plus de jubilation que de joie ; son modèle peut être trouvé dans " Pulsions et destins des pulsions ". Satisfaction narcissique de la maîtrise quand " les efforts de l'enfant voulant se rendre maître de ses propres membres " sont couronnés de succès (8). La jubilation à la conquête de la marche comporte ce plaisir,

mais relié au fait que la maîtrise de ses propres membres étend la maîtrise sur l'objet que l'on peut rejoindre, jubilation et joie sont alors mêlées ; d'autant que la maîtrise motrice est la condition du sadisme, évoqué par Freud comme " une *manifestation de puissance* à l'encontre d'une autre personne prise comme objet ".

Qu'il soit modeste ou éclatant, le triomphe résulte d'une emprise réussie sur un objet difficile à atteindre et souvent reconquis malgré lui, satisfaction narcissique liée à l'emprise accomplie plus que satisfaction liée à un partage amoureux : " Je suis le plus fort " plutôt que " nous nous aimons ". Ce triomphe est celui de la sorcière de Michelet : " Tendue, vive et acérée, sa vue devient aussi perçante que ces aiguilles (de givre) et le monde, ce monde cruel dont elle souffre, lui est transparent comme verre. Et alors elle en jouit comme d'une conquête à elle ".

Toutes les retrouvailles peuvent comporter leur part de reconquête et la joie peut se mêler d'une note de triomphe, mais la reconquête peut n'être qu'emprise et n'apporter aucune autre satisfaction que celle du pouvoir pour le pouvoir ; on parle alors de " joie mauvaise ". Le plaisir ressemble alors " au coup de hache du despotisme qui abat l'arbre pour avoir les fruits ".(9)

5 La libido s'investit « en emprise » via le *Bemächtigungsapparat* (motricité, organes des sens), elle s'investit "en satisfaction" via les zones érogènes et l'expérience de la satisfaction. L'emprise assure la conquête de l'objet pour l'amener au contact des zones érogènes et bâtir avec lui une satisfaction réciproque. C'est dans la synergie de ces deux "formants" que se constituerait la pulsion. La désorganisation de cette synergie désunit le fonctionnement pulsionnel et laisse l'excitation libidinale s'engouffrer dans les conduites d'emprise ou surinvestir massivement telle ou telle représentation.

6 Dans une intervention sur le rapport d'André Green sur l'affect, intitulée *De l'investissement d'emprise mentale sur les affects*, Jacques Mynard évoquait l'idée que l'affect de joie est le résultat du " mariage de l'amour et de la maîtrise " (J. Mynard, 1970).

7 Maria Torok, " Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis ", *Revue française de psychanalyse*, 1968.

8 Ives Hendricks l'a repris comme " non erotic work pleasure ", dans son article " Work and the pleasure principle " *Psychoanal.*, 1943, Q. 12311-12392.

9 Balzac, *Melmoth réconcilié*, Gallimard, Pl.T IX p. 297 ; citation approximative de Montesquieu...

" Je viens de vivre un instant d'une rare qualité ", dit, dans *Les enfants du Paradis*, le personnage de Lasner qui vient de se venger. L'exaltation de la vengeance, son triomphe, est le produit d'une emprise qui a perdu son âme. Au paroxysme du divorce psychique entre emprise et satisfaction, l'exaltation de la violence se nourrit de destruction.

Le triomphe, et ses conditions économiques, ont été décrits par Freud dans " Deuil et mélancolie " à propos de la manie : " L'autre appui est fourni par l'expérience que tous les états de joie, de jubilation, de triomphe, qui nous montrent le prototype normal de la manie, permettent de reconnaître les mêmes conditions économiques. Il s'agit, avec eux, d'une action par laquelle une grande dépense psychique, longtemps entretenue ou engagée par habitude, devient finalement superflue, de telle sorte qu'elle est disponible pour des utilisations et des possibilités d'expression de toutes sortes – " expression " plutôt qu' " éconduction ": je détourne ici la traduction dans le sens de Laurence Kahn – " lorsqu'on arrive à abandonner d'un coup une contrainte pressante, une dis-simulation longtemps poursuivie, etc. Toutes ces situations se distinguent par l'humeur exaltée, par les signes d'expression (d'éconduction) de l'affect de joie et par la disponibilité accrue à toutes sortes d'actions, tout à fait comme la manie, en pleine opposition avec la dépression et l'inhibition de la mélancolie. On peut se risquer à énoncer que la manie n'est rien d'autre qu'un triomphe de ce genre, sauf qu'ici encore reste masqué pour le moi ce qu'il a surmonté et ce dont il a triomphé.(...) dans la manie, il faut que le moi ait surmonté la perte de l'objet (ou bien le deuil pour la perte, ou bien, peut-être, l'objet lui-même), à la suite de quoi tout le montant de contre-investissement que la souffrance douloureuse de la mélancolie avait, à partir du moi, tiré à elle et lié, est devenu disponible. Le maniaque nous démontre aussi à l'évidence, en partant comme un affamé à la quête de nouveaux investissements d'objet, qu'il s'est libéré de l'objet dont il avait souffert ". Quête d'emprise sur de nouveaux objets, dirions-nous.

### *Le sentiment océanique*

Avant ses échanges avec Romain Rolland, Freud a peu parlé de façon directe de cette forme particulière d'exaltation constituée par le sentiment océanique, sans doute parce qu'il s'en est toujours méfié. Ne citons qu'un exemple de sa prudence : " Je suis obligé d'avouer que je fais partie de cette catégorie d'hommes indignes devant lesquels les esprits suspendent leur activité et auxquels le suprasensible échappe, de sorte que je ne me suis jamais trouvé capable d'éprouver quoi que ce soit qui pût faire naître en moi la croyance aux miracles ". (10)

Cette défiance fondamentale est toujours active lors de ses échanges avec Romain Rolland. Rappelons-nous : dans sa première lettre à l'écrivain, Freud marque ses distances avec l'illusion qu'il connaît chez son correspondant : " votre nom est lié pour nous à la plus précieuse de toutes les belles illusions, celle de l'extension de l'amour à tous les enfants des hommes. J'appartiens à une race qui au Moyen Âge (...) et à qui de nos jours on fait porter la culpabilité (...) de la perte de la guerre. De telles expériences dégrisent et rendent peu enclin à croire aux illusions. (...) j'ai véritablement utilisé une grande part du travail de ma vie à détruire mes propres illusions et celles de l'humanité ". Le désaccord va apparaître à propos du " sentiment religieux ". À Freud qui lui a envoyé *L'avenir d'une illusion*, Romain Rolland répond par l'apologie du sentiment océanique : " Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé vous voir faire l'analyse du *sentiment religieux* spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse (...) le fait simple et direct de la sensation de l' " *éternel* " (qui peut très bien n'être pas éternel mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique. (...) Je suis moi-même familier de cette sensation. (...) j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital. (Romain Rolland parle alors d'un état constant...) comme une nappe d'eau que je sens affleurer sous l'écorce (...). J'ajoute que ce sentiment " océanique "

---

10. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901.

n'a rien à voir avec mes aspirations personnelles. (...) Et comme je l'ai reconnu identique (avec des nuances multiples) chez quantité d'âmes vivantes, il m'a permis de comprendre que là était la véritable source souterraine *de l'énergie religieuse* ; - qui est ensuite captée, canalisée et *desséchée par les Églises* : au point que l'on pourrait dire que c'est à l'intérieur des Églises (quelles qu'elles soient) qu'on trouve le moins de vrai sentiment "religieux". Sentiment religieux dont Romain Rolland défend le " ...libre *jaillissement vital* ".

Freud ne répond que dix-huit mois plus tard à la lettre de son correspondant après avoir écrit une sorte de réponse préalable, *Malaise dans la civilisation*, qu'il lui envoie : " Votre lettre (...) et ses remarques sur le sentiment que vous nommez "océanique" ne m'ont laissé aucun repos. (...) je pars de votre incitation, mentionne ce sentiment océanique et tente de l'interpréter dans le sens de notre psychologie ". La réponse immédiate de Romain Rolland, qui se dit " très honoré ", annonce aimablement ses livres sur la mystique de l'Inde. Mais, dans une lettre à sa sœur Madeleine datée du lendemain, il exprime son désaccord avec Freud, disant que dans l'un de ses livres *L'avenir d'une illusion*, Freud parle " de religion avec une incompetence aussi primaire que ceux de la boîte à Rieder... ". À propos de *Malaise...*, il ajoute : " Je n'en attends rien d'extraordinaire ! Tous ces gens-là parlent de l'âme comme un aveugle des couleurs ". Il se défend contre la pensée de Freud comme un séraphin dans une messe noire, et Freud, comme un diable dans un bénitier, prend de la distance avec le sentiment océanique : " N'attendez pas (de mon livre) une appréciation élogieuse du sentiment océanique. Je m'essaye seulement à la dérivation analytique de ce sentiment. Je l'écarte pour ainsi dire de mon chemin. (...) Je suis fermé à la mystique tout autant qu'à la musique ".

Le désaccord provient de la perception que Freud a de la dégradation du fonctionnement psychique de l'individu dans les foules où le leader prend la place d'une instance, l'idéal du moi en l'occurrence, alors que Romain Rolland est fasciné par la foule ; ainsi,

dans sa déclaration au Congrès mondial de tous les partis contre la guerre, il parle du " sens puissant, droit et sain de cette levée en masse d'un peuple de l'univers... " et constate qu'elle inquiète les gouvernements : " On s'est inquiété de cette grande vague qui se levait du fond de l'océan humain ". Plus tard, il sera séduit par les défilés soviétiques et ce pacifiste abandonnera toute critique à l'égard de l'URSS de Staline.

Alors que Romain Rolland considère que les Églises " dessèchent " le sentiment religieux, réduisent l'affect d'exaltation océanique, Freud pense à l'inverse que la confusion des territoires psychiques inhérente au sentiment océanique doit se soumettre à un travail de civilisation avec l'assèchement pour destin : " On peut aussi se représenter sans peine que certaines pratiques mystiques sont capables de renverser les relations normales entre les différentes circonscriptions psychiques (...) Leur intention (celle des efforts thérapeutiques de la psychanalyse) est en effet de fortifier le moi, de le rendre plus indépendant du surmoi, d'élargir son champ de perception et de consolider son organisation de sorte qu'il puisse s'approprier de nouveaux morceaux du ça. Là où était du ça, doit advenir du moi. Il s'agit d'un travail de civilisation, un peu comme l'assèchement du Zuyderzee ". (11)

### **Emprise et sentiment océanique**

D'après les auteurs qui se sont intéressés aux rapports entre Freud et Romain Rolland - en France Henri et Madeleine Vermorel -, ce sentiment océanique est celui des mystiques de l'Inde. Ils citent un épisode - tiré de l'un de ses livres envoyés par Romain Rolland à Freud - de la vie de Ramakrishna où celui-ci décrit comment il s'y est un jour trouvé plongé : en proie à une angoisse intolérable il pense se suicider, empoigne " la grande épée (qui) pendait dans le sanctuaire de Kâli " et il lui semble alors que tout s'évanouit. " Et à la place je perçus un océan d'esprit, sans limites, éblouissant. (...) Au dedans de moi roulait un

---

11. " La décomposition de la personnalité psychique ", in *Nouvelles conférences* (1933).

océan de joie ineffable. Et jusqu'au fond, j'étais conscient de la présence de la Divine Mère... " Un mouvement d'autosadisme est remplacé par le sentiment d'une possession par la déesse mère.

Ramakrishna utilise à différentes reprises la métaphore de l'océan : " Quelquefois Dieu efface même la trace du " moi " alors on expérimente " l'extase sans forme ". Cette expérience ne peut être décrite. Si une poupée de sel voulait mesurer la profondeur de l'océan, avant même qu'elle n'ait plongé loin dans les eaux, elle serait déjà disparue. Alors qui pourrait revenir et dire la profondeur de l'océan ? " Ce type d'exaltation invite à le considérer comme lié à un recul devant tout exercice actif d'une emprise motrice sur soi-même et sur le monde extérieur ; il renonce au triomphe pour s'offrir à l'emprise d'un objet ou à l'envahissement par un objet idéal, par une imago qui vient se fondre au moi. Le sentiment océanique correspondrait ainsi à un surinvestissement du fait d'être objet d'emprise. C'est le cas dans la musique ou dans la foule. C'est le cas des moments d'extase éprouvés dans des conduites masochistes. Citons ici Simone Weil : " C'est quand l'homme se voit comme un écureuil tournant dans une cage circulaire, que, s'il ne se ment pas, il est proche du salut ". Le cloître serait donc bien un lieu propice à l'exaltation... à condition qu'une dénégation particulière désigne comme mensonge le malheur constaté, déni qui inverse le malheur en félicité.

Dans *L'Affect partagé*, Catherine Parat cite un passage du *Voyage intérieur* de Romain Rolland où il rapporte l'une de ses expériences intérieures cruciales qui illustrent parfaitement ce renversement en félicité : " En chemin de fer, le train s'arrête brusquement dans un tunnel, lumière éteinte. L'arrêt se prolonge, les voyageurs s'inquiètent. Je songeais... Et ce fut comme si le tunnel s'ouvrait. Je voyais au-dessus les champs dans le soleil, les luzernes ondulantes, les alouettes qui montaient. Je me dis : « C'est à moi. Je suis là. Que me fait ce wagon dans la nuit, où, dans quelques secondes, je serai broyé peut-être ? Moi ? Non ! " L'on ne me tient pas. Plus fluide que l'air, Protée aux mille formes, je

glisse entre les doigts, je m'échappe... Je suis ici et là, partout, et je suis tout. Et blotti dans un coin sombre du wagon immobile mon cœur rit d'allégresse... " Freud aurait pu citer ici le " Y peut rien t'arriver... " de l'affirmation de toute-puissance narcissique...

La sensibilité particulière de Romain Rolland au sentiment océanique va de pair avec son pacifisme et sa fascination pour la non-violence, celle de Gandhi en particulier, ainsi qu'avec son amour de l'humanité et sa préférence pour " être du côté des victimes ". " Le sentiment social repose ainsi sur le retournement d'un sentiment d'abord hostile en une liaison à tonalité positive, de la nature d'une identification " écrit Freud (12), qui ajoute que ce retournement ne peut s'effectuer que par soumission au leader de la foule : " Tous les individus doivent être égaux entre eux, mais tous veulent être dominés par un seul ". Ce retournement comporte ainsi l'idée d'être objet d'emprise plutôt que d'exercer sur un objet une emprise vécue comme hostile.

#### **La montée de l'exaltation**

La puissance de l'affect est celle de sa charge économique : le " quantum d'affect " est la quantité sensible de libido portée par une représentation ; l'investissement permanent des représentations qui constituent le tissu psychique s'accompagne d'une sorte de vibration affective, un tonus permanent d'affect qui se traduit par l'état global de notre humeur. On pourrait, un peu trop vite sans doute, définir les troubles de l'humeur par l'économie des affects par rapport au tissu des représentations.

Pour qu'un affect " sorte ", pour qu'il ressorte sur le fond affectif moyen, il faut que la charge économique soit suffisante ; elle le devient par la combinaison de représentations isolément peu chargées qui cumulent leurs quanta énergétiques. Prenons l'exemple arbitraire de deux éléments : une représentation " femme " chargée d'une petite quantité d'énergie, peu perceptible sur le bruit de fond, et une représentation " mère ", chargée de son

12 " Psychologie des foules... ".

côté de façon modérée ; isolées l'une de l'autre les deux représentations préconscientes et leur quantum d'affect participent au tonus affectif du moment, sans plus ; supposons que ces deux représentations fusionnent en une seule représentation femme-mère : la somme des deux charges économiques associées devient perceptible et se détachera alors du bruit de fond en un affect ; si cette représentation se combine à une représentation père pour composer une scène primitive, l'accumulation des charges accentuera l'affect... L'affect inconscient est, selon l'expression de Widlöcher, un affect "virtuel" dont, pour nous, la charge est répartie sur des représentations fragmentaires.

L'affect d'exaltation monte en intensité par la réduction du nombre des représentations, par fusions successives de celles-ci en une seule, par condensations itératives et addition des charges libidinales. Les représentations inconciliables sont réduites par inversion de contenu, comme dans les rêves, pour pouvoir se fondre aux autres. Une seule représentation prévalente finit par occuper tout l'espace et par porter une charge libidinale considérable. Par rapport aux affects habituels l'exaltation se distingue donc par un rapport particulier à la représentation qui lui est liée : celle-ci a la particularité d'impliquer le moi lui-même ou de se confondre avec lui.

L'élargissement introjectif du moi, par le développement de nouveaux investissements et la constitution d'objets internes, le développement d'un narcissisme "dérobé aux objets" cède la place à une impression de grandeur liée à la massivité de l'investissement narcissique, à sa concentration et à l'effacement du conflit. Nous citons plus haut un passage de Freud où il indiquait que "certaines pratiques mystiques sont capables de renverser les relations normales entre les différentes circonscriptions psychiques". En effet, pour que l'exaltation se développe au-delà d'un simple sentiment de joie, par exemple, il faut que les instances s'estompent ; que leur jeu réciproque soit remplacé par le surinvestissement d'une seule figure, d'une seule représentation. Dans la foule, favorable à la montée de sentiments d'exaltation, le leader prend

la place de l'idéal du moi (et du surmoi si on considère que l'idéal du moi de 1921 englobe ce qui sera désigné comme surmoi). On se trouve alors dans un système imagoïque et non plus dans un système d'instances jouant les unes par rapport aux autres. Le conflit intrapsychique disparaît du même coup, libérant l'énergie qui lui était consacrée. Faute de reconstituer "la pompe à plaisir" que Freud disait à Fliess avoir découverte, il est ainsi possible de décrire une sorte de "pompe à exaltation"...

### **L'exaltation et l'affect de restriction**

Pourtant, ce mécanisme de concentration de l'affect par réduction du nombre des représentations et augmentation de l'investissement d'une représentation privilégiée, peut tout aussi bien fonctionner dans la mélancolie. L'ombre de l'objet y occupe le rôle de figure prévalente de l'investissement. Toutes les forces de l'esprit sont consacrées à l'investissement de cet objet dépressif, comme celles de Sisyphe à pousser son rocher. Dans nombre d'états mélancoliques, la dimension mystique, sombre mais grandiose, se manifeste dans les idées de damnation. Job sur son fumier s'adresse à l'Éternel. La collusion du moi avec l'univers entier s'exprime dans une réplique de Ionesco : "Que les fleuves dessinent sur la terre les courbes de mon profil..." Kleist et sa maîtresse, peu de temps avant leur suicide à deux, sont décrits comme enjoués, exaltés, par leur aubergiste. "Rien ne ressemble plus à l'amour divin que l'amour sans espoir". (13)

Cependant, ces figures de la mélancolie évoquent des formes de passage à l'exaltation maniaque, et dans la plupart des états dépressifs l'affect dominant est celui d'une restriction : "Vue à distance, ma vie est comme rétrécie par un phénomène moral", dit le héros de *La Peau de chagrin*. La peau fatale rétrécit, à l'image de la vie psychique de Raphaël de Valentin qui ne peut plus rien vouloir et passe son temps à la surveiller. L'affect de restriction s'oppose ici

---

13 Balzac, *La fausse maîtresse*.

à celui d'exaltation. Dans la restriction de la dépression, le surinvestissement s'attache à un objet psychique qui n'apporte aucune satisfaction ; c'est une ombre, un ersatz d'objet qui échappe au registre de l'emprise et qu'il ne faut pas lâcher sous peine de le voir s'effacer, avec l'effondrement du moi qui s'ensuivrait. Surinvestissement douloureux qui vide le moi de sa libido et le rétrécit au trou étroit de la molaire. En effet, bien que l'objet dépressif soit une formation psychique, il garde par rapport au moi proprement dit un statut d'extériorité. Le courant libidinal qui lui est consacré est ainsi " antinarcissique " - pour reprendre ici le terme de Francis Pasche - et conduit à l'appauvrissement du moi. L'objet de la dépression a pris la place de l'idéal mais ne s'est pas confondu avec le moi. À l'inverse, dans l'exaltation maniaque, la représentation grandiose surinvestie s'assimile au moi en rapatriant sur celui-ci la charge libidinale qui lui était consacrée. " Il se crée toujours un sentiment de triomphe quand quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi ", dit Freud évoquant la manie, et encore : " chez le maniaque moi et idéal du moi ont conflué... ". L'affect d'exaltation où l'investissement vient charger une représentation idéale, où toutes les représentations convergent en un objet idéal, comme dans le sentiment océanique, correspond *in fine* à ce type de surinvestissement narcissique.

### **Le renversement en son contraire**

Un autre aspect du sentiment océanique est sa constitution par renversement en leur contraire de motions hostiles. Le prendre en considération comme effet d'un renversement en son contraire invite à marquer une double opposition - différente de l'opposition freudienne classique entre l'amour en (et ?) la haine. L'amour et la haine sont deux qualités d'un investissement intense, capables de se transformer l'une dans l'autre, mais qui ne constituent pas véritablement un couple de " contraires ". L'amour s'inverse en indifférence et non en haine ; c'est le désinvestissement qui est le contraire de l'amour. D'autre part, l'amour est organisé dans le registre de la satisfaction alors que la haine voit ce registre se dégrader et laisse s'exacerber les seuls investissements en emprise sur l'objet.

L'inversion de la haine suspend ces investissements et en réattribue la charge libidinale au moi lui-même : l'inverse de la haine est ainsi la béatitude. Heureux les pacifiques car ils posséderont la terre... La psychanalyse au risque de l'évangile des béatitudes...

Ce procédé est distinct de la négation, consciente, fonction du jugement, et constitue une forme de déni (*Verleugnung*) en ce qu'il occulte un aspect de la réalité ; indépendamment l'un de l'autre, Hélène Deutsch et Bertram Lewin ont décrit une forme de déni de cet ordre, à l'œuvre dans les états maniaques et portant sur une perception porteuse d'angoisse.

La formule de l'inversion " béate ", au service de l'exaltation, prononcée devant toute catastrophe, est celle-ci : " C'est encore mieux comme ça... " Cette formule comporte bien, implicitement, un déni de l'ensemble affect-représentation qu'il s'agit d'inverser, mais elle procède par *affirmation*. Alors que le refoulement surinvestit une représentation en rapport avec la représentation refoulée et répartit l'investissement sur les deux, le procédé de l'inversion béate surinvestit une représentation au contenu inverse et désinvestit la première, comme Romain Rolland dans son tunnel. Le fétichisme procède en fait de façon analogue, le fétiche ne constituant une négation de l'absence d'un pénis chez la femme que par l'affirmation de l'inverse. Cette forme de déni constitutive de l'inversion béate n'aurait rien à voir avec " le négatif " ni avec la pulsion de mort.

### **Conclusion ?**

Pourquoi conclure alors qu'il s'agit d'ouvrir une discussion ? Soulignons seulement quelques points pour lancer celle-ci. L'affect exaltation apparaît comme le dénominateur commun d'affects différemment organisés, comportant tous une augmentation de l'investissement narcissique. Aux deux pôles de ce spectre de l'exaltation on trouve, d'une part, l'exaltation maniaque et sa forme plus mesurée que constitue le sentiment océanique, de l'autre la joie ressentie à l'introjection pulsionnelle et au développement d'objets internes. Le sentiment océanique apparaît lors de moments de

fonctionnement imagoïque et implique le fantasme originaire de retour au sein maternel, fantasme de coït avec la mère que l'imagerie régressive et grandiose dénie. La joie de l'introjection pulsionnelle se situe sous le signe du fantasme originaire de scène primitive, et comporte une identification différenciée à ses protagonistes. Le passage se fait " De l'affect primaire aux affects différenciés ", pour reprendre ici le titre d'un article de Daniel Widlöcher.

Les positions respectives de Freud et de Romain Rolland par rapport au sentiment religieux sont radicalement opposées, oedipienne pour l'un, incestueuse pour l'autre. L'un, partisan du sentiment océanique et refusant son " assèchement par les

Églises ", l'autre refusant l'inceste et partisan de l'assèchement du Zuyderzee, conscient que, polder devenu, le blé y pousse, et la tulipe...

La seule exaltation admise par Freud est finalement celle de l'affect de joie qui couronne la découverte, les conquêtes du moi, l'introjection pulsionnelle et la prise de possession du sujet par lui-même. " Alors, malgré moi-même, il faut, Ô Soleil, / Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître / Doux et puissant retour du délice de naître... ". (14)

---

14 Paul Valéry, *La jeune Parque*.



# *L'expression*

Laurence Kahn

## **Pouvoir heuristique de l'affect**

Que désignait Freud lorsqu'il appelait de ses vœux " une esthétique d'orientation économique " ? Nous sommes à la fin du deuxième chapitre d'*Au delà du principe de plaisir*. Il s'agit de mettre au jour le nouveau système des forces psychiques capables de rendre compte du phénomène de la répétition, et son élucidation ne saurait se résumer dans la seule observation. Il faut extraire le fait, c'est-à-dire le construire, et tel est bien le rôle du point de vue économique que d'être ce réseau d'hypothèses grâce auxquelles nous bâtissons la logique irrationnelle du cours des événements psychiques. Mais bâtir l'échafaudage, ne pas le confondre avec le bâtiment ne va pas sans embarras. Freud, venant de réaffirmer le principe de la régulation homéostatique de l'appareil, se heurte, une fois encore, à ce qu'il entend par tension d'excitation. Certes, il s'agit de la " tension empreinte de déplaisir " qui impulse les mouvements dans l'appareil ; et, certes, le rapport n'est pas de proportionnalité simple entre la sensation de tension et les modifications énergétiques, augmentation ou diminution, auxquelles on la réfère. Reste que la contiguïté entre sensation et tension, leur proximité équivoque ramènent Freud à la théorie des seuils de Fechner.

Les seuils étant les limites au-delà desquelles la quantité se manifeste sous forme de qualité - plaisir ou déplaisir selon que la quantité est stable ou instable -, on peut envisager qu' "entre les deux limites existe une certaine étendue d'indifférence esthétique " (S. Freud, 1920, pp.

278-279). L'indifférence esthétique, sous la plume de Fechner, correspond à une tension sans qualité. Pour Freud, elle fonde la distinction entre sensation et tension. Mais existe-t-il du déplaisir qui ne soit senti ?

Le terme " esthétique " renvoie ici à une théorie de l'affect et du sentir, *aisthêsis* en grec, qui, depuis les Présocratiques, a toujours interrogé l'écart entre le phénomène sensible et son agent. Et c'est bien dans ce même écart que Freud poursuit, en précisant la nature du déplaisir névrotique : il est " du plaisir, dit-il, qui ne peut être ressenti comme tel " (S. Freud, 1920, p. 281). Plaisir pour une instance, déplaisir pour l'autre, soit. Mais, dans ce cas, qu'est-ce qu'un plaisir non ressenti ? Si plaisir et déplaisir sont peu ou prou liés au moi en tant que sensations conscientes - ce sur quoi Freud revient dans la note ajoutée en 1925 -, il faut donc sortir du périmètre de la sensation pour rendre compte du plaisir inconscient. C'est ce décolllement de l'action d'un agent inconnu sur fond de phénomènes éprouvés que convoque le point de vue économique. Car lui seul peut assurer le partage entre les effets et les faits. L'effet est sensible ; le fait est économique. L'effet peut être un affect de déplaisir, " déplaisir de perception ", précise Freud, et la perception peut provenir d'un agent interne ou externe ; le fait, lui, est la poussée du désir refoulé en vue d'obtenir la satisfaction. Le déplaisir s'ordonne dans le sentiment ; la satisfaction s'ordonne dans l'acte et le rapport des forces en présence. Cette asymétrie est l'armature même du point de vue économique.

Avec l'étude des névroses de guerre et l'apparition d'un possible détournement de la fonction du rêve, la répétition dans la sphère inconsciente de ce qui est source de déplaisir relance la difficulté. Ou plus exactement, elle contraint à repasser par la position paradoxale de l'affect au sein de cette asymétrie. Comment comprendre autrement que le premier détour emprunté par Freud dans *Au delà* soit le jeu de l'enfant ? Et comment comprendre, surtout, qu'une des questions qui engagent ce détour soit celle de " l'estimation de la valeur affective " du jeu, *die affektive Einschätzung* (S. Freud, 1920, p. 285) ? En désolidarisant les deux temps du *fort* et du *da*, en en faisant deux actes psychiques distincts, Freud observe que le premier acte, faire disparaître la bobine, peut être répété sans que s'impose le second acte, le retour de l'objet. Prenant appui sur "l'expression " de l'enfant, d'intérêt et de satisfaction dans le premier temps, joyeuse dans le second, il tente alors de dégager le facteur économique capable d'expliquer la répétition de ce que le déplaisir de la perte devrait refouler. L'observation de la valeur affective est alors commuée en construction de la valeur économique.

Première hypothèse : ce qui a été subi passivement se renverse en une activité ; quel est le gain de l'emprise ? La réponse viendra un peu plus loin : le gain est celui, économique, d'une première liaison de l'excitation, condition préalable à la mise en place du principe de plaisir. Deuxième hypothèse : le jeu agit l'hostilité contre la mère qui est partie ; dans ce cas, le gain économique est celui du plaisir inconscient de la vengeance, auquel s'adjoint le plaisir conscient d'une conquête culturelle, celle d'avoir renoncé à la satisfaction pulsionnelle. Un an plus tard, Freud ajoutera, d'une phrase, une troisième hypothèse concernant les "énigmatiques tendances masochistes du moi ".

Mais, pour l'heure, il oscille - ce sont ses mots - entre les deux premières conceptions. Dans la première, le plus impressionnant, c'est-à-dire le plus pénible, donne lieu à une " abréaction de la force de l'impression " : le jeu, mettant en scène l'expérience, "exprime" dans tous les sens du terme, et impulse

la liaison. Dans la seconde conception, il faut admettre qu'il est impossible, à partir de la répétition du pénible, de concevoir un facteur économique qui puisse "s'exprimer de manière primaire et indépendante du principe de plaisir" (1). C'est à la croisée de ces chemins, entre contrainte de répétition et satisfaction pulsionnelle, dans l'entrelacs entre l'impressionnant, le pénible et le plaisir, que surgit la tragédie, cette étrange activité artistique grâce à laquelle les impressions les plus douloureuses peuvent être ressenties comme une jouissance. Et à cette croisée que Freud en appelle à une esthétique d'orientation économique qui devrait élucider le paradoxe de ce gain de plaisir.

L'introduction d'*Au delà* donne la mesure de la difficulté : si la quantité est indispensable pour appréhender le principe de plaisir et son au-delà, comment parvenir à la saisir sans qu'elle soit irrémédiablement prise dans les rets de la qualité ? Freud, cherchant à se déprendre du cercle des sensations subjectives, emprunte la voie de l'expression. Car l'expression a la propriété de condenser la manifestation du ressenti et l'action d'exprimer. Sur le versant de la sensation, elle se noue à l'impression. Sur le versant de l'action, elle se noue à l'acte de lier et de décharger. De sorte que l'expression, tout à la fois affect et action, fait entrer en contact le plan des qualités et celui des quantités : impression, expression et abréaction sont toutes trois comptables de leur puissance. Ce que l'économie quantitative du trauma et la qualité affective de son effet, l'effroi, reprennent en charge conjointement, ouvrant une première voie d'approche vers la fonction économique de la répétition.

Le passage de l'affect à l'économie énergétique est donc le produit tout à la fois d'une déprise et d'une reprise. Mais ceci simplifie-t-il notre tâche ? Cela risque sûrement de simplifier notre théorie, car le réamalgame de l'énergie et de l'affect pourra

1. Les termes employés par Freud pour dire l'expression sont principalement *Ausdruck* et le verbe *ausdrücken*, et, parfois, le verbe *sich äußern*, mot à mot "s'extérioriser", qui peut se traduire par "s'exprimer" ou "se manifester" (ici : *sich äußern*).

toujours déboucher sur l'illusion d'une lisibilité directe de la quantité dans la qualité de l'éprouvé. Du coup, l'esthétique fechnerienne et freudienne pourrait se réduire à la théorie la plus simple du sensible, celle qui consiste à penser la sensation en dehors de l'activité perceptive. En revanche, si nous soutenons l'écart entre esthétique et économie, si nous soutenons la productivité de l'antinomie des deux termes réunis, il nous faudra admettre que *l'aïsthèsis* n'est nullement un territoire homogène, qu'il est fait de divers modes de réception et d'actualisation, lesquels, loin de se résumer à un pâtre dont l'humain, dans sa faiblesse originaire, ne ferait que subir les effets, doivent inclure l'activité de la sensation, son effort, son acte. Ce qui fait dire à Merleau-Ponty qu'il y a toujours coexistence du sentant et du senti, que " l'esprit du monde, c'est nous, dès que nous savons *nous mouvoir*, dès que nous savons *regarder* ", que ce que nous appelons sensation n'est que la forme la plus simple de la perception, et que " toute perception, toute action qui la suppose, bref tout usage humain du corps est déjà expression primordiale ". (M. Merleau-Ponty, 1960, pp. 82 et 84). Ce qui faisait déjà dire à Aristote que la sensation n'est pas pure altération sous l'effet de l'action d'un agent mais mouvement du sentir, et que ce mouvement même est accomplissement. Si le visible est l'objet de la vue, la perception est accomplissement de la vision. En ce sens, la sensibilité est activité de saisie autant que passivité du saisissement (Aristote, *De an.*, 417 a 32 ; 425 b 26 - 426 a 15). Reste, évidemment la question du moteur d'un tel acte.

Depuis que la vie psychique a été conçue par Freud comme un appareil au travail, l'innervation corporelle, pensée en termes de quantité, a permis d'assembler le moteur, le mouvement et le mù. Dès les *Études sur l'hystérie*, Freud a procédé à ce regroupement théorique entre la somme d'excitation, le quantum d'affect et l'émoi pénible. Et dès ce regroupement l'affect a occupé une position limitrophe : si l'émoi pénible renvoie à la surtension d'un choc, son abréaction, c'est-à-dire la décharge d'excitation, est d'abord une réaction de décharge affective. Sur cette crête, l'affect est à la fois le signe qualitatif de l'inscription d'un événement et l'indice

quantitatif de son impact. La motricité spécifique de la décharge hystérique est conçue dans ce double horizon : la réaction est expression d'affects ; ceux-ci et les circonstances de leur irruption sont les symboles mnésiques de l'irremémorable ; leur enclavement psychique indique le degré d'intensité de l'excitation qui a provoqué la rupture des voies associatives.

À cette frontière, l'affect réunit donc deux fonctions. Représentant psychique qui nous pousse à chercher la représentation à laquelle il réfère, il est, dans le même temps, la charge quantitative, dépourvue de qualité, qui permet de rendre compte des fausses connexions. Sans la conception d'une telle quantité indifféremment déplaçable, on ne saurait comprendre, par exemple, que, dans l'hystérie, la représentation hyper intense, loin d'être la représentation pathogène, est la représentation qui barre la route au retour de celle inconciliable (S. Freud, 1887-1902, pp. 316, 357-369). Ou bien encore que, dans la névrose obsessionnelle, l'idée obsédante ne soit qu'une idée de substitution tandis que l'état émotif reste, par transfert d'affect, d'une intensité inchangée (S. Freud, 1894, p. 7). L'intensité de l'affect apparaît donc comme le promontoire duquel un regard en surplomb sur la chimie des liaisons et déliaisons dans l'appareil est rendu possible. Mais de cette pointe, Freud n'accède à la déqualification de l'affect qu'en détournant l'attraction des qualifications manifestes. C'est à l'expression qu'il confie ce déroutement car elle permet tout à la fois de joindre et de disjoindre l'impulsateur et la forme impulsée.

C'est ainsi que l'affect, régulièrement, ouvre le champ spéculatif. Le paradoxe de son immédiateté en regard de son opacité référentielle a fait de lui, et plus d'une fois, un véritable outil de forage entre l'observable et l'inobservable, le visible et l'invisible. Dans *Au delà*, c'est à l'effroi - à cette ultime extrémité de la sensation que Breuer nommait déjà un affect " asthénique ", interdisant la décharge en même temps que la fuite -, que Freud confie le pouvoir de passer outre l'ordre relatif du principe de plaisir pour atteindre un désordre primordial et plus élémentaire.

Mais auparavant, à l'orée de la découverte, il avait de la même manière confié à l'angoisse, celle monotone et continue de la névrose d'angoisse, le pouvoir de découvrir " à ciel ouvert une partie de la théorie ". Le cas du manuscrit E n'est-il pas remarquable parce que la patiente est totalement frigide et que, par conséquent, on ne peut attribuer son angoisse à son attente déçue ? L'angoisse s'offrant alors comme un affect dépouillé de tout lien à une quelconque représentation, le sentiment pénible ne pouvant donc être imputé à une éventuelle insatisfaction, la décharge anxieuse apparaît comme la conséquence économique directe de l'abstinence sexuelle. Ainsi, court-circuitant la médiation des contenus de représentation contrairement à l'hystérie, l'affect d'angoisse permettait-il de dégager, en 1895, l'enracinement soma-tique des quantités psychiques. Affect à peine affectif, il confirmait le postulat quantitatif (S. Freud, 1895, pp. 15-38).

### Délégation de la forme

L'affect conserve-t-il, aujourd'hui encore, un tel pouvoir heuristique ? Dans un article récent de *l'International Journal*, Siegfried Zepf, psychanalyste allemand, fait une proposition : remplaçons le point de vue économique par un point de vue affectif. Zepf ne cherche pas à brader la métapsychologie. Contre ses détracteurs, et particulièrement George Klein et Merton Gill qui ont récusé le substrat neurologique et biologique de cette métathéorie périmée, il veut au contraire en soutenir l'enjeu. Mais à quelles conditions ? Sans entrer dans le détail de l'argumentation - Zepf a très bien lu Freud -, je retiendrai que, d'une part, il défend la métapsychologie en tant que théorie de la libido mais que, de l'autre, lorsqu'il faut admettre la description des mouvements psychiques comme le produit du jeu des forces entre elles, il refuse que l'on accorde à la notion d'investissement une telle place. Or investissement, désinvestissement, contre-investissement, distribution de la puissance des bataillons en jeu constituent le pivot du point de vue économique. Mais selon lui, cette description des mouvements psychiques n'est justement qu'un système de description, superflu de surcroît parce que redondant (S. Zepf, 2001, *passim*).

Alors que les points de vue topique et dynamique saisissent les processus selon les paramètres de la représentance psychique, affect et représentation, le point de vue économique, lui, lâche la dimension observable des faits qui soutiennent la théorie clinique. D'ailleurs, précise Zepf, Freud envisage, à deux reprises au moins, le jeu des forces psychiques comme un jeu entre " des représentations affectivement investies ". On peut donc s'abstenir d'invoquer l'énergie, quand l'affect semble un marqueur des tensions et des modifications infiniment plus fin et bien plus proche de la clinique. Il ne s'agit donc pas de débouter la théorie des pulsions elle-même, et Zepf tient à conserver le terme de représentant-affect à côté de celui de représentant-représentation. Il s'agit seulement de se défaire des métaphores énergétiques et distributives qui sont de nature tautologique. Jamais énergie et investissement ne sauront donner accès à la réalité psychique du patient, tandis que les affects, insérés dans cette réalité psychique, sont basés sur des entités concrètes et appréhendables en tant qu'impulsateur des mouvements.

Que la puissance de l'affect s'impose aux dépens du point de vue économique lorsque prévaut le langage de l'expérience, ceci fait peu de doute, et je n'ai pris le texte de Zepf qu'à titre d'exemple parmi beaucoup d'autres. La clinique des états borderline renforce régulièrement le mouvement. Il n'est que de lire *La Crainte de l'effondrement*, constamment cité, pour voir comment, sous la plume de Winnicott, l'expérience d'affects qui n'ont jamais été éprouvés alors que quelque chose s'est produit, comment cette expérience peut être conçue comme actualisation par le transfert des affects eux-mêmes. Que Winnicott nomme le surgissement de cet affect non éprouvé "breakdown" parce que, dit-il, le mot est suffisamment " vague " pour décrire l'état de choses impensable, indique aussi comment le langage de l'expérience clinique, investissant tout le champ théorique, laisse dans l'ombre la construction de l'événementialité psychique. En l'occurrence, que le transfert réactualise un affect qui n'a pas été éprouvé dans une circonstance où il aurait dû être ressenti, pose au moins la question de ce qu'actualise le mécanisme du transfert. Est-ce l'affect lui-même,

inscrit sans avoir été ressenti ? Mais alors, inscrit de quelle manière, sous quelle forme ? Comment penser la réactualisation transférentielle en dehors de toute théorie des traces mnésiques, c'est-à-dire en dehors de la description économique de cette inscription ?

La question soulevée par le texte de Winnicott - dont j'admire par ailleurs depuis longtemps l'aptitude au suspens, sa capacité à supporter l'informe, et il en est ainsi avec le bel usage du mot "vague" qui refuse de donner une forme prématurée à ce qui précisément n'en a jamais eu -, la question soulevée n'est pas propre à ce texte. Comme l'a souligné Pierre Fédida, mais Jean-Luc Donnet aussi bien, la clinique des états-limites a eu un retentissement direct sur la clinique du contre-transfert et son extension (J.-L. Donnet, 1999, pp. 125-135). " L'action désintégrant de ces transferts sur la personne de l'analyste " et la nécessité dans laquelle se trouve celui-ci de travailler avec ses propres vécus subjectifs ont fait des effets contre-transférentiels l'outil par lequel l'analyste peut constituer, imaginer et construire en lui un matériau transférentiel que le patient ne peut ni reconnaître ni nommer (P. Fédida, 1999, pp. 73, et 2002, pp. 85-88, 94-96, 101). En ce sens, la clinique des états-limites est une clinique de la création de la forme en appui sur les effets subjectifs. De ce point de vue, les travaux de Winnicott comme ceux de Pierre Fédida sur la dépression et l'informe, ou ceux d'André Green sur les fonctionnements psychiques où prédomine l'indiscrimination entre affect et représentation, indiquent combien la productivité spéculative de l'affect, que celui-ci se manifeste par son excès ou son défaut, peut être toujours aussi riche.

Mais il en est de cette clinique comme de l'affect lui-même. Située sur une crête, pour peu qu'elle laisse à la marge la construction du dispositif économique qui la sous-tend, elle sera emportée par la prévalence de l'outil pratique dont dispose l'analyste : l'empathie (2). Car le propre de ce que ces cas nous donnent à sentir, bien plus qu'à voir, est précisément l'effondrement des univers de représentations, la violence de l'attente et de l'agir, qui déterminent la

défaite de la pensée. Et l'on sent la complication générée par l'affect toujours là, qui menace par le pouvoir de capture qu'entraîne sa puissance sensorielle. Parce que le témoignage des sens fonde notre croyance dans la réalité, la sensation, marque directe de notre rapport au monde, risque à tout moment de nous faire croire que ce qui *apparaît* est ce qui est. N'est-ce pas très précisément la complication contenue dans la notion même d'"expression"?

Je me suis demandée si ce n'était pas la complication rencontrée par André Green lorsqu'il lui faut poser l'hypothèse d'une masse énergétique de motions pulsionnelles inélaborées, afin de rendre compte d'états dominés par des mouvements affectifs confus, immaîtrisables et déliés de toute attache représentationnelle. Pour parvenir au point de vue économique, qui creuse les conséquences d'une telle inélaboration pulsionnelle, André Green s'appuie sur la notion d'une " forme brute ". Cette forme brute perçue par l'analyste renverrait, selon ses termes, à "l'expression d'une force pulsionnelle brute" (A. Green, 1999, pp. 259 et 250). Ainsi parvient-il à dégager, dans ces cas, l'absence de formations intermédiaires, ce qui explique qu'une part importante des énergies d'investissement ne sont ni élaborées, ni hiérarchisées dans le maillage des représentations inconscientes et des auto-érotismes. Cette forme est brute parce qu'elle n'a pas été liée grâce à l'introjection du couple psychique pulsion/réponse de l'objet primaire, et parce que, l'absence de " couverture psychique de la mère " ayant lourdement grevé la constitution d'une " réserve personnelle " de formations psychiques, elle a échappé à la mise en sens et à l'organisation symbolique de l'inconscient (A. Green, 1999, pp. 255-259 et 264-266). La forme, expression de la force, fait donc irruption à l'état libre dans la conscience, s'actualisant dans les décharges violentes de *l'Agieren* transférentiel, dans la désorganisation somatique, dans le désastre d'une néantisation impensable parce que soustraite à tout scénario inconscient.

---

2...à laquelle se réfère également Winnicott.

Dans ce cas précis, à quoi la forme brute renvoie-t-elle ? À la forme non fragmentée de la tension elle-même ? Mais alors, quel écart entre la tension et l'affect, et quelle place à l'expression ? Que selon André Green, " l'affect soit un mouvement en quête d'une forme ", qu'il soit " investissement d'attente sous la forme de la préparation anticipatrice à la rencontre avec un objet ", n'indique pas qu'il faille faire de la forme la réfraction directe de la force (A. Green, 1999, pp. 235, 239, 266). Comment l'affect, dont il est par ailleurs dit qu'il est " porteur de manière immédiate des attentes et des craintes de la rencontre souhaitée ", comment l'affect peut-il perdre la complexité de son statut de délégué pulsionnel ? Chaque fois que Freud se réfère à la motion pulsionnelle plutôt qu'à la représentation inconsciente, et ceci se produit déjà au milieu du chapitre VII de *L'Interprétation du rêve*, n'est-ce pas justement pour parvenir à saisir le système de transport par lequel se qualifie ce qui est inscrit comme quantité sans qualité ? Et ceci est particulièrement net dans le petit texte *Sur le rêve*, où l'on voit Freud adjoindre "délégation" à "présentation" pour dire la césure entre le matériau des traces mnésiques et leur mode de représentance.

Face à ce qui s'offre à nous comme irréprésentable - et, malgré tout, n'oublions pas que le refoulé est irréprésentable, cela constitue même sa définition -, la puissance de l'affect nous pousse à réduire la fracture entre expression et pulsion. Sa force d'impact tend alors à accréditer le sentiment d'une présence, pulsionnelle immédiate sous l'aspect de la décharge. Une telle vision peut avoir pour première conséquence de céder sur la vectorisation principale de *l'Agieren transférentiel*, d'être le produit répétitif du réinvestissement de la trace mnésique, l'affect valant comme la trace même de l'investissement, sa trace perceptible - une trace si massive qu'elle peut amener à parler de non-psychisation de secteurs entiers de l'appareil psychique. Et ceci peut avoir pour seconde conséquence de nous donner à penser que notre tâche d'analyste serait moins de délier - ce que signifie proprement " analyse " - que de construire ce qui ne l'aurait jamais été. Dans les allers et retours entre la théorie et la pratique, c'est

bien à la théorie qu'il incombe de soutenir la complexité de la manière de voir.

La difficulté des " expressions symptomatiques " où dominant une grande versatilité transférentielle, un éclatement du moi, une majoration des identifications projectives, qui poussent en retour l'analyste au renforcement de son identité personnelle, cette difficulté devrait pourtant nous inciter à nous déprendre de l'emprise des signes (P. Fédida, 1999, pp. 73-77). Lorsque Pierre Fédida revient ainsi sur la sollicitation à laquelle de tels cas soumettent l'analyste, sollicitation qui va de l'empathie compréhensive à la nécessité de lier ce qui est morcelé, c'est pour souligner que, face à la captation des expressions, le seul recours que connaît l'analyste pour soutenir la complexité, est celui "du retour à son rêve". Et " retour " a sous doute ici autant de poids que " rêve ". Car avec l'espace de la séance réinstaurée comme détentrice de la même créativité que le rêve, ce sont précisément tous les systèmes de délégation, de déformation, de présentation, qui s'avèrent le territoire sur lequel le matériau psychique fait retour. Un tel traitement du matériau rompt le pouvoir de l'affect de coloniser tout le champ sensible, brise la captivité où il tient la perception, réinstaura sa fonction d'être un outil de forage entre l'observable et l'inobservable. Il refonde les conditions économiques d'une trace distincte de ce qu'elle produit.

Ce que soutient le point de vue économique, à tort ou à raison - et j'entends par tort l'écot payé au risque métaphysique que comporte toute référence au suprasensible -, c'est la fondation invisible de ce retour du même et le retrait sensible de son inscription, par delà l'insistance intraitable de ses manifestations. Ajoutons seulement que, quand la chose inconnaissable en soi - inférable seulement - se présente soudain sous les traits de l'expérience possible, il convient alors de limiter les prétentions de la sensibilité à outrepasser les limites imparties à la connaissance. Le *Grenzbegriff*, le concept limite, a une telle fonction, non pour Freud mais pour Kant, d'être *limitatif*, c'est-à-dire destiné à limiter les prétentions de la sensibilité à s'étendre jusqu'aux

choses en soi et les saisir (E. Kant, 1781-1787, pp. 226-229). La pulsion, concept-limite entre le somatique et le psychique, doit-elle être également entendue dans le sens d'une telle limitation ? La limite serait alors celle, infrangible, entre son action, son effectivité, perceptibles, et le réel de son être, soustrait en tant qu'objet. Freud ne répondait-il pas à Adler, le 1- février 1911 : " Bien sûr que la libido n'est pas réelle. Sa force réside en tout autre chose (...). Il faut juger la libido d'après ses conséquences " (Minutes, 1910-1911, p. 154) ?

### Une esthétique d'orientation économique

Parmi ces conséquences, il n'y a pas que la "monnaie névrotique", il y a aussi l'effet des sentiments. En 1949 sont prononcées deux conférences, l'une par Paula Heimann, l'autre par Annie Reich, portant toutes deux sur le contre-transfert. Dans l'une et l'autre, il apparaît clairement que, entre la perspective de Freud, qui voit l'analyste comme miroir et chirurgien, et la perspective ferenczienne de l'analyse mutuelle, une troisième voie est cherchée, qui rendrait compte de ce que Freud désigne comme saisie de l'inconscient du patient par l'inconscient de l'analyste. La réponse émotionnelle de l'analyste, ses *feelings*, correspondent, pour Paula Heimann, à cette " influence sur la sensibilité inconsciente " de l'analyste des productions du patient (P Heimann, 1950, pp. 81-82). Une telle saisie sensorielle ne se cantonne donc pas à la réception des effets émotifs. Elle correspond à une activité profonde de l'analyste. Ce que, par une autre voie, développe Annie Reich. Fréquemment, dit-elle, l'analyste peut observer que la saisie du matériel du patient vient d'un seul coup, donnant l'impression de quelque chose vécu passivement - " cela arrive " - et comme venant de l'intérieur de lui-même. Les impressions hétérogènes, les éléments confus et déconnectés se transforment d'un seul coup en *Gestalt* (Annie Reich emploie le terme allemand). Il est clair, dit-elle, que ce type d'*insight* sur le matériel est accompli par l'activité inconsciente de l'analyste. Le contre-transfert n'est donc ni l'amitié, ni la haine que l'analyste peut porter au patient, car celles-ci ne sont jamais que des sentiments conscients. C'est la manière dont le patient s'insère dans la vie

psychique de l'analyste en tant qu'objet mobilisant les désirs et conflits infantiles de celui-ci (A. Reich, 1951, pp. 25-26).

Lorsque Jacob Arlow revient trente ans plus tard sur ce texte, c'est pour insister sur la double position de l'analyste dégagée par Annie Reich. Entre passivité et activité, entre réceptivité et aperception, ce que l'appareil psychique de l'analyste transforme, ce sont des impressions subliminaires, timbre, voix, accents, vitesse de l'élocution, qui, à l'insu de l'analyste, s'associent à une somme d'images ou de sensations hétéroclites, allant des paroles d'une chanson à la vue d'un tableau en passant par un mot d'esprit sans rapport apparent avec ce qui est communiqué. Ce moment analytique est " intensément esthétique et créatif ", ajoute Arlow, comme le sont de tels moments dans toutes les grandes découvertes, scientifiques aussi bien qu'artistiques (J. Arlow, 1979, pp. 200-201).

Quel est le sens du terme "esthétique" ici employé ? Référé au mouvement de configuration d'une *Gestalt*, telle que le décrit Annie Reich, on ne peut considérer qu'il renvoie à la seule théorie de la sensation, à moins d'inclure dans cette théorie, la création d'une nouvelle forme sensible. Celle-ci, produite par la transformation des répartitions libidinales chez l'analyste, coïnciderait avec une nouvelle distribution des accents en appui sur des éléments sensoriels disparates. Le terme "esthétique" se situe donc au carrefour de la sensation et de la création, l'opération qui s'effectue dans et par les *feelings* de l'analyste outrepassant largement le registre des émotions. Sans doute sommes-nous ici au plus près de ce que Freud nomme *Gefühl*, le sentir, lorsqu'il envisage les " liaisons du sentir " en jeu dans l'empathie (3).

Sans revenir sur le détail de l'hypothèse reprise par Freud à Lipps, je voudrais simplement rappeler que cette hypothèse concerne la somme de liaisons

---

3. J. Arlow fait explicitement référence à la notion d'empathie, l'empathie facilitant, voire rendant possible, l'intuition. Mais il n'articule pas esthétique et empathie. Il réfère ce fonctionnement au fait que l'analysant et l'analyste forment un groupe de deux partageant en commun un fantasme inconscient.

internes engendrées par la saisie de l'autre en soi, saisie qui relève non de la communauté de sentiments mais du réinvestissement des traces mnésiques éveillées par l'autre (L. Kahn, 2001, pp. 1045-1049 et 1069-1071). L'empathie, prenant appui sur l'existence d'un " facteur quantitatif exprimé dans la représentation ", directement lié à son investissement énergétique moteur, doit être rapportée à ce que Freud considère comme l'un des premiers fondements de l'exploration de la réalité et de la constitution du moi : non pas la trace mnésique déposée par l'expérience de satisfaction, mais la trace mnésique motrice laissée par l'ensemble des excitations sensorielles et motrices qui ont affecté *l'infans* au contact de l'objet.

Lorsque le sujet, mis à l'épreuve du désir, entreprend d'explorer le monde pour retrouver l'objet réel, c'est dans un cheminement où l'autre, le *Nebenmensch*, le prochain, est reconnu grâce à l'identification, à soi et en soi, de ces traces motrices. Des " perceptions visuelles, écrit Freud dans *l'Esquisse*, par exemple ses mouvements de main, tomberont sur le souvenir, dans le sujet, d'impressions visuelles propres, tout à fait identiques, venant de son propre corps, auxquelles sont associés les souvenirs des mouvements vécus (...) D'autres perceptions de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, éveilleront le souvenir de son propre cri, et par là, de sa propre expérience douloureuse " (S. Freud, 1887-1902, p. 426).

De cette conception de l'identification empathique, je retiendrai aujourd'hui que la dimension motrice de l'affect y est remarquable. Elle ne vient pas du seul Lipps. À la même époque, Wundt et Cassirer, tous deux attelés à la tâche philosophique d'élucider l'expression à partir du mouvement, envisagent l'indissoluble entrelacement du sentir et du faire dans la création du monde par l'homme. Et l'un et l'autre repassent par l'hypothèse de l'affect et de l'affectation comme actes, hypothèse qui leur vient, comme à Freud, de Darwin (4). Ainsi, pour Cassirer, le sentir ne peut être conçu dans le seul horizon de la passivité (E. Cassirer, 1923, pp. 26-36, 50-58 et 127-137) (5). *L'aisthêsis* est toujours activité de

création, à la fois réception et fabrication du sensible. Selon lui, la fécondité esthétique est cela même qui tresse de manière indissociable l'impression, qui est encore marque corporelle de l'excitation, et l'expression, qui est déjà création de la forme qui a impressionné (6). Le démantèlement de l'opposition métaphysique entre la matière et la forme est, là, au premier plan d'une pensée qui fait de l'activité du sensible, de son mouvement, le principe formateur des formes. Si tant est qu'il soit permis de parler d'unité de la conscience, elle ne peut, écrit Cassirer, qu'être rapportée à l'unité de ses actions, jamais à celle de ses produits. Et parmi ces actions, l'inhibition joue sa partie, qui consiste à retenir la forme immédiate de l'agir, à détourner la réaction sur une voie plus longue, à fragmenter l'excitation de l'impression, un tel retrait étant cela qui permet le discernement et la segmentation langagière. Dans la fabrication esthétique du monde, l'expression, toujours plus affinée, prend origine dans le corps, et prend corps dans la création des préformes. Piera Aulagnier a souligné ce que ses "pictogrammes" devaient à Cassirer.

Mais ce que ne dit pas Cassirer, et que disent Freud, à travers la trace mnésique motrice, et Piera Aulagnier, à travers sa conception des préformes du fantasme, c'est que l'acte articulé à l'affectation constitue non seulement le monde mais l'arrière-monde. Que le premier modèle du refoulement soit, dès 1897, le modèle du dégoût (l'objet "pue" pour les sens de la conscience, écrit Freud à Fliess, et la conscience s'en détourne) ; que le second modèle soit celui de la fuite ; que le prototype du "oui" soit l'acte d'avalier et celui du "non" celui de cracher,

- 
4. Darwin, le premier, a envisagé l'affect comme un acte, "résidu atténué d'un acte initialement finalisé", telle que l'agression dans la colère, la défense dans la frayeur. Freud s'y réfère implicitement lorsqu'il considère le noyau de l'affect comme la répétition d'une expérience se situant dans la préhistoire moins de l'individu que de l'espèce (Freud 1916-1917, p. 501).
  5. Il faut aussi se référer à *Langage et mythe*, datant de 1925, où Cassirer, reprenant le texte de Usener, *Les dieux de l'instant*, élabore la question de la création mythique en regard du problème de l'excitation.
  6. Une fécondité qui s'enracine dans la " pulsion sensible " et parvient, chez le poète, à s'exprimer dans un " hiéroglyphe " unique et intraduisible (Cassirer 1923, pp. 88 et 94). Valéry, par un autre chemin, explore cette voie esthétique (cf. Barbaras 1998, en particulier pp. 25-36).

celui du "non" celui de cracher, avaler et cracher étant les premières formes de l'amour et de la haine, nous indique le rôle central de l'affect de goût, chevillé à l'acte moteur, dans la constitution des instances psychiques.

Or goût et dégoût, plaisir et déplaisir relèvent bel et bien ici d'un jugement esthétique. Esthétique au sens kantien du terme. Non pas dans le sens de l'esthétique transcendantale constituée par les conditions a priori de la sensibilité, l'espace et le temps. Mais dans le sens du jugement esthétique tel que Kant l'envisage dans la *Critique de la faculté de juger*. Un jugement qui n'a pas pour vocation de légiférer sur le monde, la connaissance de ses objets et les représentations, mais de légiférer sur soi. De ce jugement, Kant montre qu'il synthétise l'acte de penser à l'occasion d'un objet et l'affect que procure cet acte. En ce sens, il juge en appui sur la seule compétence sensible. Cette activité prédicative sans concept, décollée de la représentation, où l'affect est l'unique prédicat de l'objet, constitue d'un même mouvement, d'un seul tenant, le sujet et l'objet (E. Kant, 1790, pp. 36 et 115-123). Cet acte de juger, dit "réfléchissant", ordonne la subjectivité.

Acte, geste, affect : nous nous trouvons là à un carrefour où se conjoignent la sensibilité créatrice et la constitution de soi et de l'autre, dans le moment où l'acte moteur organise la partition du monde entre le craché qui est l'étranger - et ceci est le dehors - et le bon à avaler - et cela est le dedans. Viendra le temps où l'étranger sera rejeté au dedans, refoulé. Sans doute conviendrait-il d'emprunter ici le détour par lequel la négation affranchit le jugement de son enracinement affectif. Mais, à ce carrefour, se conjoignent aussi les deux sens du mot "esthétique". Relative au sensible et relative à l'art, l'esthétique atteste de la production des sensations en même temps que de la production des oeuvres. C'est à ce carrefour que surgit l'événement de l'expression (7). Un événement qui n'est pas la rencontre même, mais la délégation de cette rencontre, qui n'est pas l'intensité même, mais la *Gestalt* de l'intensité, sa

forme en tant que *Gestaltung*, que conformation, et l'on voit toute la question de la sublimation s'engouffrer par cette brèche.

Mais pour l'heure, retournons une dernière fois vers la *Métapsychologie*. Lorsque Freud distingue le montant d'affect de l'affect lui-même, c'est pour préciser que la motion d'affect ne sera "ressentie que lorsqu'elle donnera lieu à une décharge dont l'expression dernière est perçue comme sensation" (S. Freud, 1915b, pp. 216-217). Du coup, l'affect peut être conçu économiquement comme "une expression conforme à la quantité" (S. Freud, 1915a, p. 195). Mais on s'aperçoit alors que le problème réside autant dans "expression" que dans "quantité". Car, quelles sont les lois qui régissent une telle adéquation, une telle conformité expressive ? De quelle sorte de liaison s'agit-il, qu'il faille parler de "représentant-affect" ? Faut-il repasser ici par le fondement quantitatif primordial de l'inscription motrice ? Dans la discussion qui suivit son exposé sur les "Deux principes du fonctionnement psychique", fait à la Société Psychanalytique de Vienne le 26 octobre 1910, Freud avançait, comme "une formulation psychanalytique sur la nature de l'art", le fait que l'artiste, malgré la pesée de sa vie fantasmatique, retrouvait le chemin qui mène du fantasme à la réalité grâce à l'entremise de son talent artistique. Il répéta que la nature de ce talent nous est inconnue, mais il ajouta "qu'il faut sans doute le concevoir en termes moteurs (*motorisch*)" (*Minutes*, 1910-1911, pp. 39-46).

Je ne crois pas que Freud soit jamais revenu explicitement sur cette conception motrice. Pourtant elle me semble au centre de l'esthétique d'orientation économique, celle qui porte le jeu de l'enfant, son *fort* et son *da*, la profération du son au rythme du geste, dans le champ d'une expression conforme à la quantité.

---

7. Ce que tente de ressaisir Worringer lorsqu'il se réfère à la *Wille zur Form*, à la volonté de forme, au "vouloir de forme", à propos du désir et de l'action empathique en jeu dans la création esthétique (Worringer 1907, p. 47).

## Bibliographie

- Aristote, De *Anima*, Les Belles lettres
- Arlow J. (1979), The Genesis of Interpretation, *Journal of American Psychoanalytical Association*, vol. 27 (suppl.), p. 193.
- Barbaras R. (1998), Sentir et faire. " La phénoménologie et l'esthétique ", in E. Escoubas *et al.*, *Phénoménologie et esthétique*, Encre marine Éditeur, p. 21.
- Cassirer E. (1923), *Philosophie des formes symboliques*. I : *Le Langage*, Minuit, 1972
- Cassirer E. (1925), *Langage et mythe*, Minuit, 1973.
- Donnet J. -L. (1999), Patients limites, situations limites, in J. André, ed., *Les états-limites*, PUF, 1999.
- Fédida P. (1999), Un patient de rêve pour un psychanalyste, in J. André, ed., *Les états-limites*, PUF, 1999.
- Fédida P. (2002), Le psychanalyste : un état limite ?, in J. André, ed., *Transfert et états-limites*, PUF, 2002.
- Freud S. (1887-1902), *La Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1969.
- Freud S. (1894), Les psychonévroses de défense, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.
- Freud S. (1895), Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe somatique sous le nom de " névrose d'angoisse ", *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.
- Freud S. (1901), *Sur le rêve*, Gallimard, 1988
- Freud S. (1915a), Le refoulement, *OCF-P*, XIII.
- Freud S. (1915b), L'inconscient, *OCF-P*, XIII.
- Freud S. (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999.
- Freud S. (1920), Au delà du principe de plaisir, *OCF-P*, XV.
- Green A. (1999), Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation, *RFP*, LXIII, 1/1999.
- Heimann P. (1950), On Counter-Transference, *IJPA* vol. 31, p. 81.
- Kahn L. (2001), L'action de la forme et L'hallucinatoire, la forme, la référence, *Revue française de Psychanalyse*, vol. LV, Spécial Congrès, 4/2001, pp.983 et 1057.
- Kant E. (1781-1787), *Critique de la raison pure*, particulièrement : " Du principe de la distinction de tous les objets en général en phénomènes et noumènes ", trad. Tremesaygues et Pacaud, PUF/ Quadrige, 1986.
- Kant E. (1790), *Critique de la faculté de juger*, particulièrement : " Dédution des jugements esthétiques purs ", Vrin, 1984.
- Merleau-Ponty M. (1960), Le langage indirect et les voies du silence, in *Signes*, Gallimard, NRF, 1960, p. 49. *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, III, 1910-1911, Paris, Gallimard, 1979.
- Reich A. (1951), On Counter-Transference, *IJPA* vol. 32, p.25.
- Winnicott D. W., La crainte de l'effondrement, in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2000.
- Worringer W. (1907), *Abstraction et Einfühlung*, Klincksieck, 1986.
- Zepf S. (2001), Incentives for a Reconsideration of Debate on Metapsychology, *IJPA*, vol. 82, juin 2001, pp. 463-483



# Discussion de l'exposé de Laurence Kahn

Catherine Chabert

Trois points d'approche me semblent se dégager de l'exposé de Laurence Kahn : le premier relève d'une réflexion métapsychologique mettant en perspective l'affect et le point de vue économique, en lien étroit avec le thème de nos entretiens ; le second s'inscrit dans une perspective psychopathologique très actuelle puisqu'elle s'attache au traitement de l'affect chez les états-limites ; le troisième, enfin, concerne le transfert au regard de la place et des fonctions de l'affect dans la cure. Il ne me sera pas possible, évidemment, de m'attarder sur chacun de ces aspects, tous aussi passionnants les uns que les autres, mais je souhaite d'emblée insister sur leurs rapports à la fois logiques et très serrés.

Le premier volet a mis en lumière pour moi une question jusqu'ici obscure : elle relève des liaisons entre pulsions et affects. La distinction insistante, proposée par Laurence Kahn entre le fait, c'est-à-dire la pulsion, et l'effet, c'est-à-dire l'affect, me paraît particulièrement pertinente et éclairante pour la discussion. L'agent serait la pulsion, dont la force motrice s'inscrit dans la poussée du désir en quête de satisfaction, ce qui soulève immédiatement le problème du déplaisir. Revenons rapidement à *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) : les affects et les états de désir ne s'éprouvent pas dans l'ici-maintenant, comme on pourrait le concevoir ; ils sont constitués par les traces laissées par l'expérience, en fait par deux types d'expériences vécues : celles qui engendrent une satisfaction et celles qui engendrent du déplaisir. Le passage du quantitatif au qualitatif implique un nécessaire déroulement temporel : si on engage cette proposition, on pourrait même penser que cette transformation - du quantitatif au qualitatif - est constitutive de l'après-coup. La qualification des affects relève donc à la fois de la perception et de la

mémoire, associées l'une à la présence (ce qui se perçoit, ce qui se présente, ce qui s'exprime) et l'autre à l'absence (la trace qui devient représentant dans la représentation). Le détour par le "fort... da" d'"Au-delà du principe de plaisir" s'impose, comme le souligne Laurence Kahn, car il permet d'intégrer le déplaisir et sa répétition : plaisir du renversement de la passivité en activité, plaisir inconscient de la vengeance dans l'action de l'hostilité envers la mère absente. L'oscillation entre quantité et qualité trouve alors sa voie de résolution dans l'expression, puisque celle-ci condense et la sensation et l'action d'exprimer : l'affect assure ainsi sa double fonction de représentant psychique et de charge quantitative. Cependant, comme représentant psychique, l'affect appelle la représentation : comment, alors, se passer du point de vue dynamique ? Si l'affect est le signe qui précède la trace, comment penser le passage de l'un à l'autre ? C'est inéluctablement par l'alternance de la présence et de l'absence et par sa reconnaissance que l'affect appelle la représentation : *l'Hilflosigkeit* servirait en quelque sorte de paradigme à la constitution de la représentation dans sa double valence de représentant/affect et représentant/représentation. La détresse ou le désaide (selon la traduction choisie) sont susceptibles, lorsqu'ils s'expriment, de mobiliser le recours à l'autre et à l'action spécifique qui apportera l'apaisement - et cela montre bien la part d'attente de reconnaissance de la réalité de l'état d'affects comprise dans son expression. Mais lorsque l'autre est absent, il peut être représenté, rendu présent sur le modèle initial de la réalisation hallucinatoire du désir. La représentation constitue ainsi une voie possible de satisfaction, une "consolation" qui soulage l'angoisse liée à l'absence de l'objet. Je

pense notamment à la possibilité de transformation de la compulsion de répétition en compulsion de représentations développée par J.-C. Rolland.

Dès *l'Esquisse*, Freud pose fermement l'hypothèse d'une dissociation de l'affect et de la représentation et ne réserve pas le même traitement à ces deux composantes. Le langage de l'affect est physiologique et se traduit en termes d'énergétique et d'innervation corporelle, alors que les représentations ont à voir avec les traces mnésiques. La représentation ne change pas de nature parce qu'elle est consciente ou inconsciente, mais en tant qu'elle est redoublement elle porte en elle le risque de l'infidélité, du leurre et de la tromperie, très précisément dans ses relations avec les perceptions. Elle implique donc le doute et nécessite le recours au jugement d'existence ou d'inexistence, puisqu'il s'agit en effet de savoir si "quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception de la réalité" ("La négation", p. 137). L'affect, lui, n'a qu'une voie d'expression directe : il peut être transformé, ignoré, renversé en son contraire, mais dans l'expérience du sujet il occupe un statut d'existant dont la réalité ne peut être niée, sauf à dénier, dans le même mouvement, l'existence du sujet qui l'éprouve.

Si l'on accorde la prépondérance au processus représentatif, doit-on le situer uniquement du côté du représentant-représentation ou bien lui associer - absolument - le représentant-affect ? L'apport de Laurence Kahn se situe bien là : si l'agent est la pulsion, alors ses délégations se distribuent autant en représentations qu'en affects, les deux étant tantôt liés, tantôt dissociés, mais l'essentiel revient à une reconsidération de l'affect qui permet de se déprendre des métaphores énergétiques qui le lestent. Les affects ne relèvent pas toujours et seulement de la décharge et de ses dérives, mais peuvent rendre compte d'éprouvés et notamment d'éprouvés de transfert : dans le primat accordé aux représentations de mots, on oublie parfois l'émergence d'affects qui surgissent comme signes de représentations non encore advenues, affects en quête de reconnaissance

ou de partage, affects en quête de mots peut-être, mots "aptes à l'affect" comme dit Piera Aulagnier, pour que s'accorde la chaîne associative de la remémoration ou de la construction. Dans ces conditions, peut-on encore admettre la notion d'irreprésentable ? Non représenté, non figuré certes, mais le mot "irreprésentable" ne risque-t-il pas de figer, d'empêcher de penser le mouvement d'attraction des affects et des fantasmes correspondants ?

C'est là que s'amorce la rencontre entre métapsychologie et clinique. Laissons de côté la référence psychopathologique pour nous pencher, non plus seulement sur les états mais sur les moments limites susceptibles d'advenir dans nombre de cures. L'effondrement de l'univers des représentations, comme le dit Laurence Kahn, et je retiens cette belle expression, relèverait de la rupture de connexions entre représentations et affects. Peut-être s'agit-il alors, tu me diras, Laurence, ce que tu en penses, d'une forme de condensation, ou peut-être d'un court-circuit, entre le fait et l'effet, entre la pulsion et l'affect. Et là, je reviens à Piera Aulagnier et à ce qu'elle appelle "les points de capiton" qui se nouent entre certaines représentations fantasmatiques et leur vécu affectif. Il arrive que ces points de capiton soient effacés ou absents : ce qui fait défaut, c'est la cause de l'affect, si bien que celui-ci se retrouve déqualifié, non assigné. L'opération si simple, en apparence, qui consiste à associer un "pourquoi, pour qui" au chagrin, à la tristesse, à la réserve aussi ou encore à la turbulence, à l'excitation et même enfin au plaisir, n'a pas lieu. L'expression des affects trouve alors des voies de traitement très particulières dans la mesure où elle témoignerait de mouvements et d'états subjectifs : la qualité d'affect ne peut alors se montrer parce que l'investissement de la subjectivité (l'espace intérieur et la réalité qu'il abrite) est précaire et menaçant. Toutes les petites choses qui font la nuance et la différence, la gamme multipliée des tonalités de ce qui s'éprouve et assure le passage du quantitatif au qualitatif, ne semblent pas prises en compte et sont recouvertes par une masse d'affects qui perdent leur valeur de signe parce qu'aucun sens ne peut leur être apporté. Que l'angoisse de perdre

l'amour de la part de l'objet soit centrale dans ces états ou ces moments limites ne nous étonnera pas : la reconnaissance de l'objet perdu est une condition essentielle pour que sa représentation soit possible, la seconde étant, pour Freud, que cet objet ait apporté, jadis, une satisfaction réelle. Cela signifie que le moi accepte d'être soumis aux aléas de la présence et de l'absence de l'autre, qu'il accepte d'être modifié, en d'autres termes qu'il admette la part de passivité inhérente à tout investissement : que les états d'affects soient déterminés par l'autre en soi, que l'objet soit la cause de l'affect relève de cette passivité follement combattue par le narcissisme et par les contre-investissements qu'il produit.

Je ne m'attarderai pas sur le troisième point sauf pour dire, rapidement, que le retour au rêve proposé par Pierre Fédida constitue la clé de voûte du transfert de l'analyste, en de telles situations. Il nous faut aller là où le patient déserte, chercher dans la plate étendue d'une plage ravagée par les flots, les

signes de la tempête et les empreintes qu'elle y a laissées. Je ne pense pas, en effet, que la disparition des représentations soit " constitutionnelle " ou " structurelle " : les figures du vide sont le produit, l'effet, d'un mode d'action de la pulsion en quête d'un état psychique privé de ses fantômes, tant est forte la peur des revenants et des affects qui suivent leurs traces et accompagnent leurs pas... La question qui se pose pour moi, à partir de ces situations-limites certes, mais aussi pour toutes les cures, pourrait se formuler de la manière suivante : au-delà de leurs manifestations plus ou moins perceptibles, plus ou moins repérables, plus ou moins adressées, plus ou moins utilisées dans le transfert, l'expression rend-elle les affects interprétables ? Sont-ils susceptibles de prendre des formes suffisamment portées par le langage et la parole pour pouvoir susciter du sens ? Autrement dit, les affects sont-ils susceptibles d'être l'objet d'interprétation, ou bien appellent-ils d'autres modalités d'articulation avec les mots, dans la cure ?



## *Expression corporelle*

Jacques Le Dem

Parfois il m'arrive quelque chose d'un peu étrange. Lorsque j'ai en face de moi un homme ou une femme, pour un entretien ou une psychothérapie, je me surprend à adopter (ou plutôt à avoir adopté) la même attitude gestuelle que cet homme ou cette femme, par exemple croiser les bras, mettre le menton dans la main, etc., y compris des gestes qui ne me sont pas forcément très familiers. Cette sorte d'attitude en miroir me cause une discrète gêne lorsque j'en prends conscience. Parfois alors, je me demande s'il y a, dans le discours de la personne qui s'adresse à moi, quelque chose qui me toucherait particulièrement et qui créerait en quelque sorte une espèce de résonance corporelle immédiate, mais il me semble que ce n'est pas forcément le cas, même si de ce point de vue on peut toujours se leurrer. Il s'agirait alors d'un mouvement empathique soudain dont il conviendrait naturellement de se dégager sous peine d'une collusion imaginaire, voire d'une "masse à deux".

Alors, je sais bien que quelque chose d'un peu semblable peut exister aussi chez l'autre partenaire de l'entretien. J'ai eu longtemps en psychothérapie une jeune femme psychotique : elle présentait de grandes crises d'agitation schizo-maniaque en tournant autour de mon bureau et en hurlant une sorte de danse du scalp ; elle ne m'a en réalité jamais fait aucun mal. Pendant ses périodes de calme, elle avait une mimique du visage qui la conduisait, lorsque je lui parlais, à terminer mon propos non pas avant, ni après mais vraiment en même temps que moi.

Comme je ne suis pas schizo-maniaque, ni, je l'espère, trop sensible à la suggestion, tout au moins aussi immédiate, je suis resté relativement rassuré sur cette sorte de symptôme transférentiel observable à l'état naissant. Et une amie psychologue, qui a travaillé longtemps aux États-

Unis et qui a étudié Kohut beaucoup plus que Freud, m'a assuré que tout ce que je vous raconte là témoignait d'une excellente capacité d'empathie qui faisait de moi un thérapeute idéal. Je n'en suis pas convaincu. Je sais bien que Kohut décrit le transfert en miroir, mais je sais aussi qu'un autre auteur, français celui-là, a décrit qu'à vouloir ainsi se mettre à la place de l'autre il ne devait lui rester, à cet autre, que bien peu de place.

Mais laissons provisoirement de côté ce propos pour en venir à l'essentiel de ta conférence, le point de vue économique, celui des trois axes que Freud regrettait déjà, en 1915, dans "Deuil et mélancolie" de voir trop souvent négligé par les analystes. Seule exception, disait-il, Victor Tausk dont il cite l'article, "Dévalorisation du motif de refoulement pour récompense". Cet article n'est pas inintéressant, même s'il témoigne d'une vision quelque peu anthropomorphique du fonctionnement de l'appareil psychique : Tausk montre, à l'aide de deux exemples cliniques (l'oubli d'un nom de rue, et l'oubli d'un acte - ce dernier exemple étant économique au plus haut point, puisqu'il s'agit d'une perte d'argent qui n'en est pas une), comment, dans la suite des associations dont il donne le détail, une représentation valorisant le narcissisme entraîne la levée du refoulement de la représentation pathogène, celle-là profondément déplaisante et jusque-là inaccessible.

En réalité, c'est bien dans "Deuil et mélancolie" que Freud se demande par quels moyens économiques le deuil peut s'acquitter de sa tâche - comme si la question, toujours présente ici, restait tout de même en suspens -, reconnaissant qu' "il reste à acquérir des lumières sur la nature économique, d'abord de la douleur corporelle, puis de la douleur de l'âme qui lui est analogue".

En choisissant l'expression de Freud (une esthétique d'orientation économique) - expression dont tu rappelles qu'elle se situe dans " Au-delà du principe de plaisir " exactement entre le récit du jeu de la bobine et la description des névroses traumatiques -, tu acceptes et tu développes une orientation particulière du point de vue économique. Cette orientation te fait - me semble-t-il - non pas confondre par exemple l'événementiel dans la cure avec l'objet esthétique, mais montrer que la curiosité qui va conduire à expliciter l'un et l'autre est bien la même, et que, sans doute, les mécanismes en cause dans les deux cas ne doivent pas être très différents. Et l'on sait bien - parce qu'il le dit - que Freud ne pouvait goûter les délices du " bel objet " qu'à condition de pouvoir comprendre son plaisir. (" le terme " esthétique " interroge l'écart entre le phénomène sensible et son agent ").

Je ne vais pas reprendre ce que tu dis à ce sujet. Ce serait affadir ton texte et risquer de lui faire perdre cette qualité précisément esthétique que tu as su lui donner. Mais je voudrais revenir sur cette notion d'empathie que tu cites et qui m'a permis de commencer ce court propos.

Il se trouve (ce que tu sais, mais que tu ne rappelles pas ici) que les termes empathie et esthétique se rejoignent au niveau de leur origine. Le terme *Einfühlung* a d'abord été utilisé par Robert Visler (1873) dans le cadre d'une théorie esthétique qui " s'offre à une conception de la beauté objectivement déterminée par les qualités formelles de l'œuvre d'art ". Daniel Widlöcher le rappelle dans " L'histoire de la pensée ". En somme, nous saisissons la forme symbolique de l'objet d'art en nous projetant en imagination dans l'objet lui-même. C'est plus tard que Théodor Lipps, que tu cites, a élargi le concept au champ de la psychologie en décrivant un mode de connaissance qui permet d'entrer dans l'esprit de l'autre.

L'empathie est un concept qui n'est pas très en vogue dans notre " village " (j'ai bien aimé cette expression de " village " de Bernard de La Gorce lors de sa dernière

conférence). Les auteurs kleinien la considèrent cependant comme un mode de communication lié à une identification projective non pathologique. Il me semble que de la façon dont tu la décris tu mets en relief quelque chose qui pourrait être au coeur de nos discussions, car elle engage la théorie et peut-être même la doctrine : à savoir la relation entre l'économique et les traces mnésiques.

Loin en effet de considérer l'empathie comme un "mode sentimental de compréhension", tu rappelles ce que Freud y met, "à savoir la co-excitation motrice grâce à laquelle l'autre se met en nous et nous en lui". Tu rappelles encore à cet effet l'importance des "images motrices sensorielles". En somme, la trace mnésique de l'objet ne suffit pas, on doit prendre en compte le réinvestissement des traces motrices, celles-là mêmes qui correspondent - je te cite - " aux traces laissées par les décharges accompagnant l'expérience de plaisir ou de déplaisir ", et finalement ce qui, par son activité de connaissance et de reconnaissance, sera à l'origine du travail de la pensée.

Je vais tenter maintenant, et pour terminer par un bref récit clinique, de montrer comment a pu se résoudre, ou a tenté de se résoudre, par un passage à l'acte - ici, la nécessité d'un changement d'analyste - le problème de l'altérité qui, au coeur de l'être humain, mobilise, comme tu le rappelles, le fond libidinal et le fond narcissique.

" Je ne sais pas ce qui se passe ", dit cette femme en parlant de son analyse. " Il y a des choses qui se modifient dans ma vie et dans ma tête. J'aimerais comprendre. " (" Comprendre ", dis-tu encore, consiste à rapporter un élément perceptif à l'information de son propre corps ".) L'analyste le sait-il, lui, ce qui se passe ? Pas toujours. Il constate ici que l'économie psychique de cette femme s'est modifiée. Et cela même l'étonne, car elle présentait des troubles caractériels graves, très handicapants, et qui, en d'autres temps, ou en d'autres lieux, auraient sans doute justifié une contre-indication à la cure. L'analyste, en tous cas, a constaté que la représentation du père a bougé, imperceptiblement,

mais suffisamment pour que puisse être vécue autrement la relation de cette femme avec elle-même et avec les hommes. Le père était " l'autre ". Ce n'est qu'ainsi qu'elle pouvait le désigner, avec un profond dédain. Il était l'innommable...

À vrai dire, il avait fallu un bon bout de temps pour que je sois reconnu par elle comme étant " son " analyste, ainsi désigné comme tel - car pendant long-temps ce fut justement un " autre ", un collègue expérimenté qui, pendant plusieurs années, avait accepté de la recevoir en face à face, et à propos duquel elle dit aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, combien elle avait été bouleversée par sa présence et son écoute. L'attachement était devenu tel que le contenu hallucinatoire du transfert avait pris une tonalité délirante : elle s'était mise à voir son analyste partout, dans la rue, dans le centre commercial, en auto, en vélo, faisant du jogging. Elle se mit à lui téléphoner plusieurs fois par jour, puis la nuit, ce qui devait conduire à une rupture et, quelque temps après, à solliciter un autre analyste.

Cet exemple suffirait à montrer comment la puissance de l'affect peut faire éclater à la fois le cadre préétabli de la rencontre, celui des limites du moi, et entraîner un délire de la conduite. Devant un tel débordement, seul alors reste sûr le cadre qui puisse tenir vraiment, le cadre métapsychologique, et auquel il convient de solidement s'accrocher.

Alors c'est bien l'ouvrage à toujours remettre sur le métier que la métapsychologie, y compris lorsqu'elle concerne " l'approfondissement d'une esthétique d'orientation économique " et aussi lorsqu'elle concerne le transfert de l'analyste, problème à propos duquel tu cites Annie Reich puis Arlow, lorsque l'émergence, d'un coup, d'une forme permet

l'amorce d'une construction. Il s'agit ici d'une apparition fugitive qu'entraîne la régression sur le mode hallucinatoire. C'est l'apparition d'une nouvelle forme sensible faite de " sensations hétéroclites " qui n'ont souvent rien à voir avec le contenu même de la communication qui reste très secondarisé. Aussi bien l'interprétation, dans ses meilleurs moments, n'est-elle pas aussi cette apparition fugace, échappant à l'analyste et à ses capacités de rationalisation ? Lorsque ces dernières sont en place, c'est trop tard, l'impact n'a pas lieu.

Il y a des analystes qui aiment raconter des histoires. Celles-ci sont généralement déformées pour les raisons que l'on sait, mais aussi pour des raisons souvent inconnues. Ces déformations, jamais innocentes, mais difficiles à étudier, pourraient fournir des renseignements précieux sur la communication inconsciente. S'agissant de cette dernière, Freud, on le sait, avait récusé la télépathie, mais non le transfert de pensée.

Avec " L'expression ", tu suis un autre chemin et tu fais franchir à cette question un pas de plus en prenant en compte l'esthétique. L'esthétique, dis-tu, "qui tresse de manière indissociable l'impression, (...) marque corporelle de l'excitation, et l'expression, (...) création de la forme ".

Ta communication, chère Laurence, a ainsi le chic d'être " apathique ", débarrassée de tout pathos, suivant l'heureuse expression de Jean-François Lyotard qui, il y a quelques années à Lyon, nous avait fait, à l'instigation de Jean-Claude Rolland et avec la participation du secrétaire scientifique de l'époque, Michel Gribinski, l'amitié et le plaisir de rencontres métapsychologiques... déjà !



# *L'alliage des contraires*

Viviane Abel Prot

Les absences et les retards répétés, la provocation, qu'elle se présente sous les traits de la dépression ou d'une arrogance triomphante, nous confrontent parfois aux limites de notre écoute. La haine est un terme sans doute trop violent pour désigner ce que nous éprouvons, avec des adolescents, dans un cadre psychothérapeutique, mais des mots comme irritation et exaspération, voire hostilité, ne me semblent pas excessifs. Et lorsque nous sommes touchés au vif, nous dégager suffisamment de ce que nous éprouvons et pensons, parfois rageusement, est une tâche difficile.

Mais l'ambivalence des adolescents n'est-elle pas elle-même à fleur de peau ? La peur d'être débordé est une crainte permanente pour celui qui tente de maîtriser par le rejet, le mépris, la haine ce qu'il ressent comme perte de limites. Les attaques sont des tentatives de mise à distance et de délimitation de l'objet et du sujet. Les sollicitations régressives vers le passé sont d'autant plus inquiétantes qu'elles sont séduisantes. L'objet que l'on veut quitter attire comme un aimant, et sous les paroles haineuses des adolescentes à l'encontre de leur mère, on sait aussi reconnaître l'amour passionné qui les inspire.

L'ambivalence est déchirante.

C'est pourtant bien de haine que Winnicott parle dans son article " La haine dans le contre-transfert ". Lui, l'analyste qui aime ses patients, les respecte, leur est reconnaissant de tout ce qu'ils lui apprennent, est confronté à cela, sa haine.

À ce propos, Winnicott raconte l'histoire suivante : Madame Winnicott souhaite offrir, pendant la guerre, l'hospitalité à un garçon de 9 ans qui fugue sans

cesse d'un foyer pour enfants réfugiés où il a été placé au motif de son vagabondage. Winnicott l'avait vu une fois en consultation et lui avait interprété sa persécution interne. L'enfant se retrouve, comme par hasard, dans le commissariat du quartier où habite Winnicott. Le couple respecte les envies de fuite de l'enfant qui habite chez eux, vont même le chercher à l'autre bout de la ville, quand il les appelle d'une cabine téléphonique avec le shilling donné par ses hôtes ; bref, cela se passe plutôt bien, le garçon est adorable, sauf quand il a des crises de folie et met Winnicott dans une rage telle qu'il craint, lui Winnicott, de le frapper, voire de le tuer. Pour éviter de commettre un meurtre, Winnicott lui enjoint de rester derrière la porte et de ne sonner que lorsque lui, l'enfant, se sera calmé. Ce qui marche un temps, puis l'enfant s'en va, et Winnicott ne le revoit plus.

L'article est édifiant sur le mélange de tolérance et de fermeté de Winnicott, qui recommande de ne céder à aucun sentimentalisme face à nos patients, car il éviterait de s'affronter à l'expérience salutaire, pour eux et pour nous, de la haine et à la possibilité de trouver les mots pour la dire. La disponibilité de l'analyste à ses patients psychotiques s'apparente, selon Winnicott, à la disponibilité nécessaire et inconditionnelle d'une mère vis-à-vis de son nourrisson. La haine que suscite chez l'analyste comme chez la mère une telle contrainte, psychique et physique, est inévitable.

En plagiant Winnicott, nous pourrions dire que nous acceptons d'être envahis par nos patients, par leurs représentations, touchés dans notre corps parfois. J'ai entendu Daniel Widlöcher dire que nous "louons" notre appareil psychique à nos patients. Cette location peut être douloureuse, même si elle est rémunérée.

Le patient nous impose son propre rythme d'élaboration, qu'il nous faut accepter non seulement par respect, mais par souci d'efficacité : la perlaboration ne dépend pas de nous, il faut attendre qu'elle opère. Et puis comment accepter d'incarner la mère sadique, le frère incestueux ou la sœur débile ? Pour ne pas haïr notre patient, qui nous impose de telles identifications, nous en venons à détester la mère, le père ou le frère qui l'ont rendu malade, et qui sont les responsables, les vrais coupables de son mal-être, et de notre impuissance.

Les patients nous maltraitent, et parfois rien de ce que nous croyons leur donner n'a de valeur pour eux. Nous qui nous inquiétons, parlons à des collègues, lisons pour mieux comprendre, cherchons des solutions interprétatives, nous nous entendons dire que décidément notre méthode ne vaut rien, quand ce n'est pas nous qui sommes nuls, que nous leur avons déjà dit cent fois le même chose, que de toute façon ils ne savent pas où nous voulons en venir et que nous ne les aidons guère. Nos patients nous excitent sur des modes divers, et nous devons, malgré tout, rester dans l'abstinence et la neutralité, garder la ligne de notre éthique.

L'ambivalence est bien des deux côtés, du côté du psychanalyste et du côté du patient.

*(Histoire clinique de Max non publiée : il s'agissait d'un patient qui était dans une angoisse et une hésitation permanentes. Ont été évoqués les effets et les conséquences contre-transférentiels de son ambivalence qui m'avaient poussée à lui proposer, imposer une analyse et à interrompre les séances devant ses refus répétés).*

Il m'était apparu que lorsque la perception de sa propre ambivalence était trop douloureuse, le déni et le clivage venaient s'imposer et, tout en le soulageant passagèrement, plongeaient mon patient dans un sentiment d'irréalité et de malaise. Ses moments d'incompréhension, tels qu'il me les relatait, étaient caractéristiques de situations qu'il ne voulait, ne pouvait accepter. Lorsque les perceptions sont incompatibles avec les représentations identificatoires investies par le sujet

par le sujet, le déni et sa conséquence, le clivage, deviennent une solution. Ils empêchent le refoulement qui permettrait à une représentation de redevenir consciente ; la représentation reste présente, mais sa signification est invalidée.

L'ambivalence joue parfois très douloureusement entre le oui et le non, mais le sujet sait, pressent du moins, que le conflit se passe en lui, alors que le déni et le clivage sont des modes de défense dépersonnalisants ; ils permettent, ou plutôt ils imposent au moi de rester à la surface et d'être encore plus étranger à lui-même. C'est pour cela qu'à certains moments Max était rivé à des images, et non plus à ses représentations. Max ne pouvait alors qu'être inspiré par des scénarios déjà écrits par des romanciers ou des cinéastes, et non créer un espace personnel.

Se fuir soi-même, fuir dans le clivage le conflit d'ambivalence qui nous anime, en sortant de l'impasse de la répétition et de l'oscillation permanente et immobilisante.

Max luttait contre toute prise de l'autre sur lui et contre les effets de l'autre en lui : aussi bien ce que les autres lui faisaient ressentir ou penser, que les idées des autres qu'il remettait sans cesse en question. Les idées des scientifiques, des journalistes. Et évidemment mes mots, mes idées auxquelles il octroyait, au mieux, un " peut-être ".

Aimer, s'attacher, pour Max c'était être vaincu, se rendre à l'autre. S'attacher à un objet, c'était aussi vouloir se fondre en lui, être l'autre, se perdre, soi. Vivre avec une femme c'était, pour lui, s'abandonner à elle, lui être asservi. Il ne pouvait pas la quitter physiquement quand il était avec elle. Il était à sa merci. Ainsi, la détester, la haïr était une manière de se différencier d'elle, de reprendre quelque chose de son moi perdu, défait. Il la haïssait pour se protéger de l'amour, pour ne pas succomber à l'autre.

L'amour peut apparaître comme une fusion aspirante et angoissante ; la haine impose alors ses marques et ses limites, tout en conservant et parfois en dépassant l'intensité de l'amour.

L'objet est un otage, et pour cette raison il doit rester présent et vivant. Ne rien perdre, ni l'amour ni la haine, est la devise de l'ambivalence qui refuse l'éloignement et la séparation. L'objet de l'amour comme celui de la haine occupe une place psychique permanente.

Ce qui compte dans l'ambivalence, c'est le conflit de jouissances qu'elle implique : l'ambivalence met en jeu deux modes fantasmatiques de jouissance de l'objet qui s'opposent. Il existe ainsi un conflit radical entre les modes de plaisir. C'est ce qu'Abraham a développé, en particulier à propos de l'érotisme anal : refuser, rejeter l'objet et vouloir le retenir à tout prix. Détruire l'objet et le dominer. On peut ainsi penser que dans cette constellation ce serait la haine qui façonnerait l'amour, mais également que ce type d'amour ne peut à son tour qu'entraîner de la haine pour maintenir une cohérence interne.

Il y avait aussi de ma part une exigence absurde à lui demander de renoncer à son symptôme : qu'il se décide. Paradoxe de lui demander de ne pas se marier, de ne pas agir, sinon en acceptant l'analyse, lui qui n'arrivait à décider de rien.

L'ambivalence paralyse. Elle agissait comme une sorte d'hypnose, et parfois, telle un pendule, j'oscillais intérieurement pendant les séances. Oui, non, oui, non... Et puis les hypothèses, les interrogations plutôt que les certitudes, dont je vous fais part aujourd'hui et qui ont été, et sont, les miennes, ces " peut-être ", ces " sans doute " qui modulent mes propositions tiennent aussi, évidemment, au temps très court, quelques mois, passé avec Max. Je peux aussi penser qu'ils sont les effets, les reflets contre-transférentiels des piétinements, des hésitations de mon patient.

Par contre, je continue à penser que, pour ne pas tuer mon patient, plus par lassitude ou ennui que par haine - n'oublions pas que le mot ennui vient du terme latin *odium*, haine -, il fallait que je trouve des conditions d'écoute qui puissent me convenir.

Freud avait adopté avec enthousiasme " l'excellent terme ", " l'heureuse dénomination " d'ambivalence, introduite par Bleuler, dont il dénoncera, non sans malice, dans *'Histoire du mouvement analytique*, l'ambivalence à l'égard de la psychanalyse.

En novembre 1910, Bleuler fait une conférence sur ce sujet, à Berne, dans le cadre de la réunion ordinaire de la société des neurologues suisses. Un rapport de la conférence et de la discussion a été publié en 1911 dans le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, dont la rédaction a été confiée à Alfred Adler et Wilhelm Steckel, et qui, à ma connaissance, n'a jamais été traduit. La conférence, elle, a été publiée en entier, en avril 1914, à l'occasion de l'inauguration du nouveau bâtiment de l'université de Zürich où Bleuler, directeur de la célèbre clinique universitaire de Burghölzli, était également titulaire de la chaire de psychiatrie. Il représentait donc pour Freud un appui intéressant.

Dans le compte rendu de la conférence de Bleuler sont citées trois formes d'ambivalence : l'affective, la volontaire, l'intellectuelle. (Bleuler développera son propos dans " Démence précoce ou groupe de schizophrénies ", paru en 1911, dans le traité de psychiatrie d'Aschaffenburg). Bleuler précise que ces trois formes d'ambivalence ne peuvent pas être nettement distinguées. Le prototype de l'ambivalence affective est le couple de l'amour et de la haine. Un homme, par exemple, aime et hait sa femme. En pensant à son amant, une malade répète " toi Diable, toi ange, toi Diable, toi ange ". L'ambivalence de la volonté ou ambivalence consiste à vouloir et ne pas vouloir quelque chose : le patient veut manger, et en même temps ne veut pas manger. Il porte la nourriture à sa bouche, mais ne va pas jusqu'au bout de ses mouvements. Quant à l'ambivalence intellectuelle, elle consiste à avoir des idées incompatibles. Un patient dit à Bleuler : " Je suis un être humain comme vous, bien que je ne sois pas un être humain ". Un autre patient lui dit : " Dire bonjour ou prendre congé, c'est la même chose ". Dans sa conférence, Bleuler parle aussi du lien qui existe entre

l'ambivalence et le négativisme, de l'ambivalence dans la langue, la mythologie, les rêves, le démonisme et l'hystérie.

Cette juxtaposition des contraires est développée par Jung, seul intervenant cité. Jung fait l'éloge du nouveau concept. Il évoque l'existence d'une volupté douloureuse. Il parle de l'histoire des langues et de l'ambivalence des mots, c'est-à-dire du sens opposé d'un même mot. Il évoque les rêves et en présente un qui le met en scène : on ne comprend pas bien s'il rapporte ce rêve à cause de l'ambivalence du rêveur, ou simplement à cause du procédé de renversement dans les rêves. On a donc rêvé de lui en petit homme, avec une barbe, sans lunettes, et qui n'est plus tout jeune. Apparemment tout le contraire de l'orateur, qui donne ensuite plusieurs exemples d'ambivalence : à propos des figures mythologiques comme la déesse de la fécondité qui est aussi la déesse de la destruction, et à propos du nom des lieux qui peuvent s'appeler de manière identique, qu'ils soient accueillants ou dangereux. N'oublions pas que Freud avait fait paraître en 1910, la même année que la conférence de Bleuler, *Des sens opposés dans les mots primitifs*, où l'ambivalence anime la langue elle-même. Jung utilise cette notion d'une manière extensive en mettant l'accent, comme Bleuler, sur la coexistence d'éléments opposés mais, remarquons-le, non hétérogènes.

(On peut penser que l'extension possible de la notion, lui a assuré un succès toujours actuel dans la langue courante, puisqu'il n'y a pas de semaine où l'on ne lise ou entende dire d'une politique, d'un film, d'une idée qu'ils sont ambivalents, dans une confusion fréquente avec le terme et la notion d'ambiguïté ou d'équivoque).

Mais dans les travaux de Bleuler, c'est l'interlocuteur du malade psychotique qui est frappé par la juxtaposition d'énoncés contradictoires. Le patient, lui, n'a pas conscience de l'irrecevabilité logique de ses propos. Le repérage et la description de la juxtaposition de contraires, aussi précis et fins soient-ils, ne conduisent pas Bleuler à chercher un

sens à l'ambivalence dont l'unique source reste la conscience clivée, la *Spaltung*, symptôme majeur de la schizophrénie. On est loin de la démarche freudienne.

Freud adopte le mot *Ambivalenz* (le terme allemand est formé du latin *ambo*, tous les deux, et de *valencia*, valeur, puissance), mais l'idée était bien déjà là, et le phénomène décrit depuis plusieurs années dans la *Traumdeutung*, le *Petit Hans* ou, très spécifiquement, dans *L'homme aux rats*, où Freud fait déjà de l'opposition entre l'amour et la haine l'origine de l'aboulie et de l'indécision de son patient.

Freud y constate la présence répétée d'un "conflit entre deux tendances contradictoires et d'intensité presque égale, et qui sont, d'après mon expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine". Et d'évoquer en note Alcibiade, dans le *Banquet*, qui s'étonne de ses propres sentiments contradictoires : Alcibiade souhaite parfois la mort de son aimé et sait que si son vœu s'accomplissait il en serait désespéré.

Freud emploie à son tour le terme ambivalence pour la première fois dans la "Dynamique du transfert" paru en 1912. Il y décrit deux sortes de transfert, l'un "positif", l'autre "négatif". Il reprend le même terme dans *L'Abrégé*, mais cette fois il parle d'un seul transfert, ambivalent, qui "comporte à la fois des attitudes tendres, positives et hostiles, négatives à l'égard de l'analyste...". C'est toujours l'alliage de deux types de sentiments dont il est question pour le transfert.

Freud a tenu à ce que soient ajoutées des notes dans ses œuvres précédant l'apparition du terme ambivalence. Ainsi Strachey signale que les paragraphes où Freud parle d'indifférence et d'ambivalence ont été rajoutés en note en 1911, lors d'une nouvelle édition de la *Traumdeutung*, et qu'ils seront ensuite incorporés au corps du texte de l'édition de 1930. Freud ajoute aussi, en 1915, aux Trois essais une partie intitulée "Phases de développement de l'organisation sexuelle", dont une sous-partie a pour titre "Ambivalence".

Au fil de l'œuvre freudienne, l'ambivalence est désignée comme une "constellation psychique", un "fait clinique", un "fait humain", un "complexe amour-haine", un "concept", une "règle psychologique", un "principe de fonctionnement psychique", et même une "loi". La nature humaine ne peut renoncer, par constitution, à l'expression de sa haine comme à celle de son amour." Il va de soi que tout rapport affectif intime de quelque durée entre deux personnes contient un fond de sentiments négatifs et hostiles", écrit Freud. Dans *Totem et tabou* "l'hostilité cachée dans l'inconscient derrière un amour tendre" est le "cas classique, le prototype, de l'ambivalence des sentiments humains". N'oublions pas non plus que, pour Freud, l'ambivalence occupe une place déterminante dans toute activité intellectuelle, puisqu'elle est à la source de l'esprit de recherche et de la curiosité.

Il est question d'ambivalence dans la réunion du mercredi 16 octobre 1912, publiée dans les *Minutes*. Une conférence prononcée par le Dr Sachs sur "La méthodologie de la théorie des pulsions" introduit la discussion. Des prises de position sensiblement différentes et parfois confuses témoignent de l'intérêt suscité par la question. Deux participants expriment leur désaccord avec le conférencier en affirmant que pour eux l'ambivalence n'apparaît pas avec le choix d'objet. Federn, anticipant Abraham (qui publiera son *Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux* en 1924), demande s'il n'y aurait pas une évolution des pulsions vers l'ambivalence, et dans ce cas, dit-il, il faudrait se référer à une formation secondaire de l'ambivalence.

Le compte rendu fait bien percevoir les ambiguïtés et les difficultés qui apparaissent avec une telle notion : tantôt elle apparaît comme un attribut des pulsions - ce sont les pulsions elles-mêmes qui sont ambivalentes -, tantôt elle est la caractéristique de sentiments opposés comme l'amour et la haine, tantôt elle est employée dans le sens d'une simple opposition d'éléments d'ordres divers, tantôt ce n'est que l'amour qui apparaît et la haine est refoulée.

parfois encore elle est confondue avec le couple pulsion-formation réactionnelle.

Freud, lui, critique nettement, ce mercredi-là, la conception selon laquelle les pulsions acquièrent leur ambivalence avec le choix d'objet. Il donne de l'ambivalence une définition précise et restrictive qui n'englobe pas toutes les directions proposées par Bleuler et Jung. Il intervient en disant que, pour lui, "toutes les actions psychiques ne sont pas ambivalentes", mais qu'il y en a qui sont typiques, comme la pulsion sadique et la pulsion de voir. Il attire l'attention de son auditoire sur le fait que le concept recèle certaines choses très précises : d'une part, dit-il, "la transformation de l'activité en passivité", d'autre part ce qu'il qualifie "d'ambivalence proprement dite", c'est-à-dire "la transformation dans l'opposé "matériel", dont le seul exemple semble être la transformation de l'amour en haine (je pense qu'il faut comprendre "opposé matériel" comme "opposé concret", mais je n'ai pas pu vérifier le terme allemand).

En fait, Freud parle rarement dans son œuvre d'ambivalence à propos d'activité et de passivité, ou même de bisexualité, mais plutôt à propos des sentiments contradictoires qui sont à la source de formations sociales et religieuses - clé de voûte du tabou -, de complexes individuels, pathologiques ou normaux avec l'Œdipe, le deuil, le rêve. Si l'ambivalence se manifeste le plus clairement dans la névrose obsessionnelle, elle existe aussi dans l'hystérie, la mélancolie et la paranoïa.

Comme le précise Freud dans *L'homme aux rats*, l'amour est en général victorieux de la haine et une marge se crée pour satisfaire les exigences inégales des deux parties. Il reprend cette idée dans *le Moi et le ça* en précisant que l'amour offre plus de perspectives de satisfaction, au sens d'une décharge, et qu'il l'emporte pour cette raison. Quel optimisme pragmatique - mais en est-ce un ? - après *Au-delà du principe de plaisir* !

Nous pouvons dire que nous n'avons pas à faire au même phénomène selon qu'il s'agit de la coexistence de deux sentiments comme l'amour et

la haine dans la conscience, ou de l'existence de la haine, maintenue à l'écart par le refoulement, ou encore de la transformation d'un sentiment dans son contraire. On peut aimer pour se protéger de sa haine, par intérêt moïque, pour maintenir la haine refoulée à tout prix ; l'amour devient alors une réaction à la haine et l'épanouissement amoureux une lutte contre la haine pressentie. Freud écrit bien que " nous devons les plus beaux épanouissements de notre vie amoureuse à la réaction contre l'impulsion hostile que nous ressentons en notre sein " (*Actuelles sur la guerre et la mort*).

Le spectre de l'ambivalence est donc large. Il va d'une coexistence pacifique, d'une ambivalence bien tempérée où l'amour l'emporte sur une haine refoulée, à une bataille où l'amour et la haine font rage. Car l'ambivalence des sentiments, cette caractéristique banale de l'espèce humaine, peut devenir un déchaînement fou de sentiments, prendre une allure délirante et paraître seule animer le monde interne du sujet.

L'amour et la haine sont toujours chez Freud les représentants des pulsions, de leur opposition, de leur "lutte éternelle" et de leur capacité d'alliage. Freud développe cette idée aussi bien en 1915 qu'après la deuxième théorie des pulsions.

Mais l'amour et la haine ne sont pas pour Freud des phénomènes et des sentiments élémentaires. Ils ne sont pas innés, comme ils le sont pour Melanie Klein. Les sentiments d'amour et de haine sont l'aboutissement, les derniers chaînons d'un processus qui inaugure la constitution du dedans et du dehors, du sujet et de l'objet, la qualification des affects, et qui s'étend à notre capacité de penser et de juger grâce à la négation. Sans oublier la question économique qui, ne serait-ce que par la fluctuation des forces en présence, conserve toujours son actualité. S'ils peuvent se confondre, se transformer l'un en l'autre, l'amour et la haine n'en ont pas moins des sources différentes, car l'amour provient, chez Freud, de la capacité du moi à satisfaire auto-érotiquement ses motions pulsionnelles.

Mais si l'on admet une origine pulsionnelle à l'ambivalence, il faut, me semble-t-il, y adjoindre les fantasmes qui l'animent à chaque fois, et qui mettent en scène une relation spécifique du sujet aux objets. On peut retrouver dans la haine de l'objet, sa capture et son immobilisation, des traces de la pulsion de mort, mais on ne peut pas dire, simplement, que la haine est l'expression de la pulsion de mort. L'ambivalence des sentiments, et c'est elle qui demeure prépondérante tout au long de l'oeuvre freudienne, ne peut être superposable aux pulsions de vie et de mort, même si l'on admet qu'elle peut en être issue.

Deux ressorts principaux, d'ordre différent, agiraient dans l'ambivalence, deux ressorts qui la lestent d'un poids tragique :

- d'un côté, la bisexualité psychique qui entraîne, avec " l'Œdipe complet ", une bivalence envers chacune des figures parentales. L'hostilité et l'amour sont toujours doubles.
- de l'autre, le mouvement de constitution de l'objet qui laisse toujours sa trace, car c'est la haine qui a créé l'objet : celui-ci ne peut être connu que dans un mouvement de rejet, parce que son apparition suppose la perception d'une existence indépendante de soi qui met l'autosuffisance narcissique en danger.

Pour aimer un objet, il faut l'avoir créé préalablement dans la haine : l'objet impose une discontinuité, créatrice d'insatisfaction, de manque, et par conséquent source de haine. La substance, comme le propose François Gantheret dans son article " Au coeur de l'amour, cela ", donne l'illusion de la non-séparation ; elle n'est pas décevante. Le lait n'est pas un objet au même titre que le sein, il est substance toujours identique à elle-même, comme l'alcool, la drogue. À certains moments d'une cure, il arrive que le patient attende cela aussi de l'analyse, un toxique.

L'ambivalence peut être une sorte de sabotage - j'emprunte le terme et surtout l'idée à J.-B. Pontalis qui, dans *Fenêtres* ainsi que dans un autre contexte clinique, proposait d'adjoindre aux " principes

canoniques " de la psychanalyse et aux pulsions fonda-mentales le" principe de sabotage ". Le non attaque, défait le oui qui s'oppose tant bien que mal à cette destruction. L'idée de sabotage me semble d'autant plus intéressante qu'elle comporte la dimension transférentielle. Le sabotage est interne mais il est adressé : ce qui semble accepté n'a plus d'existence dans la séance suivante. De plus, le sabotage peut comprendre le mécanisme d'annulation si fréquent dans la névrose obsessionnelle.

\*

L'irruption en soi de l'ambivalence peut produire une sensation d'inquiétante étrangeté. Le surgissement inopiné de la haine vis-à-vis de l'objet aimé, qui continue à être aimé, peut provoquer l'effroi comme " quelque chose qui aurait dû rester dans l'ombre et qui est sorti " (je cite Freud dans *L'inquiétante étrangeté*). Le retour du refoulé haineux peut susciter un vertige identificatoire chez l'enfant qui se demande qui il est, vraiment." Un autre lui-même " le pousse à des sentiments, à des idées étranges, lui dicte des visions folles et honteuses. On voudrait que ce soit un autre qui pense et ressent ainsi, mais c'est bien en soi que le mauvais, l'impur, est logé. L'idée du double maléfique n'est pas loin, bien qu'avec l'ambivalence le sujet soit confronté à sa propre intériorité.

Dans un rêve, Max, mon patient s'entendait dire que le diable habitait en lui, mais dans les séances il prenait à son compte la tyrannie de son ambivalence. La perception de sa propre ambivalence peut aussi conduire à la reconnaissance de l'ambivalence chez l'autre, l'aimé. Qui est-il, celui ou celle dont j'étais sûr d'un amour sans mélange ?

L'ambivalence est d'autant plus affolante qu'elle confronte le sujet à un fonctionnement semblable aux processus primaires : une apparente non-contradiction des opposés. Dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*, Freud écrit : " Des pensées contradictoires non seulement ne tendent pas à se détruire, mais encore se juxtaposent et souvent se condensent, comme s'il n'y avait entre elles aucune contradiction ". L'ambivalence consiste bien en

l'alliage de deux sentiments qui ne devraient pas pouvoir se mêler, et qui cependant, parfois, se mélangent. La grande différence est que, contrairement à l'expérience du rêve, le sujet l'éprouve comme une contradiction impossible à résoudre et s'affole devant une logique inconnue qui s'impose et qui attaque ce qu'il pensait savoir de lui-même et de la logique du monde.

Nathalie Sarraute a tenté d'écrire les mouvements psychiques qui ne sont pas encore des sentiments, et qui faisaient employer à Freud l'infinitif substantivé dans *Pulsions et destin des pulsions : das Hassen et das Lieben*. L'œuvre de Sarraute est remplie de la description de mouvements opposés et minimes, ses *Tropismes*, qui sont le propre d'une ambivalence ordinaire, néanmoins difficile à reconnaître en soi. Il suffit de " minimes modifications pour que des objets préférés deviennent des objets exécrés ".(C'est ce qu'écrit Freud dans *Le refoulement*). Ambivalence ordinaire mais parfois envahissante, voire désorganisée, qui empêche l'affection de se dire et de se vivre, la légèreté et l'humour n'occultant pas la gravité de l'enjeu. Ambivalence dont Sarraute a fait l'éloge (dans *Portrait d'un inconnu*) et qui, pour elle, prouve l'inanité du personnage littéraire " tout d'une pièce ", au moi stable, ridiculement cohérent et figé. L'amour, la haine des mots traversent et soutiennent toute son oeuvre. Comme ils ont une vie propre, les mots peuvent être caressants et haineux tour à tour et en même temps. S'ils sont des armes qui enferment, oppriment, accusent, ils sont aussi des sources de libération joyeuse et de plaisir sensuel, des compagnons disponibles que l'écriture fait jouer.

Dans *Vous les entendez ?* les mouvements d'agression et de tendresse se succèdent à vive allure, dans les sortes de monologues intérieurs d'un père et de ses enfants. Tropismes infimes et cependant violents, qui déchirent les uns et les autres. Le père, ancien professeur, Monsieur-je-sais-tout, détenteur quelque peu ridicule du savoir, est dans le salon avec un ami de passage. Pourquoi les jeunes sont-ils montés si vite après le dîner dans leur chambre ? Était-ce pour le fuir ? Il entend leurs rires. Rient-ils de lui ? Sont-ils bêtes et ignares !

Sont-ils exaspérants... Mais il est tellement content quand ils redescendent. Peut-être pour lui faire plaisir, pour rester avec lui, pour parler ? Et puis non, ce qu'ils disent est vraiment trop étrange, injustifié, bête, et le rejet les éloigne, et le désaccord l'emporte, et cependant il les aime, il a envie d'être avec eux... mais ils l'agacent. Il les aime, il les déteste... Et cela pourrait continuer, et cela continue parce que la vie est là, cela recommence sous une autre forme, théâtrale cette fois-ci, dans *Pour un oui ou pour un non*, qui met en scène l'échec d'une amitié dans un jeu de miroirs d'une relation houleuse, envieuse, et aimante. Ce qui semblait à l'un des amis si assuré et solide s'effrite ; une préoccupation amicale et simple recèle en fait une condescendance haineuse. Une amitié de toujours se délite sous nos yeux à partir d'un ton et d'une petite phrase.

Mais ce que l'on oublie parfois de cette pièce, dont on a retenu le " c'est bien...ça ", c'est l'intimité indissoluble des deux hommes. Car ils sont les seuls à connaître les enjeux de leur bataille. Les autres, le monde social, représentés sur scène par un couple de voisins, ne comprennent strictement rien à leurs phrases, à leur suspecte opposition. A l'évidence une parfaite amitié ne les unit-elle pas, de quoi se plaignent-ils donc ? Devant le tribunal des hommes ordinaires, ces deux combattants, qui disent s'acharner l'un contre l'autre, seront assurément déboutés. Et qu'à la fin de la pièce l'un dise oui et l'autre non, ne prouve rien de leur mésentente, mais au contraire les, réunit une fois encore : ils se fâchent tous les deux, pour un oui ou pour un non, ils sont décidément semblables. Leur ambivalence réciproque les enchaîne l'un à l'autre ou, si l'on préfère, les lie l'un à l'autre. Comme nous le sommes à nos objets d'amour, avec ambivalence, nous aussi, irrémédiablement.

Mais c'est surtout un enfant, la petite fille d'*Enfance*, qui livre la douleur de l'ambivalence, quand la haine fait irruption vis-à-vis d'un objet d'amour incontesté et surtout incontestable. Après l'évocation du regard " souvent absent de la mère ", surgit, avec une autonomie angoissante, une idée " folle " : " la poupée du salon de coiffure est plus belle que

maman ". La petite fille confie l'idée à la mère, espérant un rire commun, un soulagement, une légèreté du partage. Non, la réponse vient, accablante : " Un enfant qui aime sa mère trouve que personne n'est plus beau qu'elle ". C'est dit, la sentence est implacable, la détresse de la petite fille immense. Elle est, en plus, devenue " un enfant ", dont l'anonymat accentue le vacillement de son identité. Il faut prendre la mesure du qualificatif : l'idée est folle. La petite fille n'a le choix qu'entre la folie ou la monstruosité, d'autant qu'elle ne peut plus ignorer la froideur de sa mère qu'elle transforme en marâtre.

Puis une autre idée terrible arrive, d'abord comme une piqûre, un dard minuscule, une idée qui se permet ensuite n'importe quoi : "Maman a la peau d'un singe." Et non seulement c'est l'idée, le mot, mais aussi l'image précise qui s'impose : la fourrure du singe du jardin d'acclimatation qui vient, écrit Sarraute, "se poser sur le cou, sur les bras de maman...".

Les pages précédant ces idées folles annonçaient les prémisses d'un amour quelque peu forcé de l'enfant vis-à-vis de sa mère dont le regard absent ne la voit pas. La petite fille décrit la peur que suscite, le soir, un tableau dans sa chambre. À relire ce passage, il me semble que la peur, qui remplit tout l'espace, est une figure de la mère cruelle. Toutes les phrases commencent par "elle" la mort-mère rôde autour du lit. On retrouve *L'inquiétante étrangeté*. Juste après, la poupée, resplendissante, apparaît dans la vitrine, au cours d'une promenade où la petite fille serre la main de sa mère.

La perception de l'ambivalence sépare l'enfant de l'objet aimé et l'affronte à la solitude. L'enfant quitte la sphère de la transparence et de la certitude. L'irruption de l'inconscient, le surgissement de la haine le contraignent à une évaluation nouvelle de toute la gamme de ses sentiments. Le doute à l'endroit de l'amour que l'on porte à l'objet remet en cause les assises identitaires du sujet. Un univers bascule, même si l'on prend plaisir à s'affranchir de la mainmise de son propre amour et à lui dire non.

La réaction de l'entourage a, bien entendu, son importance et la réponse cinglante est elle-même l'indice de la qualité de l'ambivalence maternelle. La petite fille ne peut plus désormais se confier à sa mère. L'idée " Maman est mesquine " doit donc rester secrète. Et c'est le confident indulgent et muet, son ours en peluche, qui apprendra que " chez papa il y aura une autre maman ". La mère entend cependant sa fille - et la condamnation ne se fait pas attendre : " Tu n'as au monde qu'une seule Maman. " À ce moment du récit, la petite fille ne tente plus de se confier à sa mère, elle l'attaque ; et la réponse, cinglante, sur un ton emphatique, ne se fait pas attendre. La petite fille en reste néanmoins " muette, comme pétrifiée ". Quelques pages plus

loin, l'indifférence de la mère s'impose à l'enfant avec " une violence sou-daine " et " comme jamais auparavant ".

L'indifférence est du côté de la haine.

Mais si les mots peuvent tant blesser, ils peuvent aussi sauver. Ainsi, à l'école, lorsque la petite fille se lance avec sécurité dans l'exercice délimité de la rédaction. Quel est le premier sujet " en or ", écrit Sarraute, pour la petite élève ? " Vous raconterez votre premier chagrin ". Et que va-t-elle inventer ? Car elle invente. L'histoire, tragique, de son petit chien chéri qui se fait écraser par un train.

Voilà comment on tue, gentiment, par écrit, ce que l'on aime.



# *La négation et les capacités négatives de l'analyste*

Antonino Ferro

Je vais aborder ici la négation, le déni, le clivage et ce degré extrême du clivage avec expulsion violente que Bion appelle hyperbole, comme des degrés d'un même phénomène. Non pas que j'estime inutile de souligner leurs différences, leurs spécificités et même leur différente gravité, mais je pense qu'il est plus utile de proposer une réflexion sur un antidote commun à ces mécanismes de défense : les capacités négatives de l'analyste telles que les entend Bion lorsqu'il prend ce concept dans la lettre de Keats à ses frères. Le point clé de ces capacités est de savoir rester dans le doute sans éprouver le besoin de le saturer tout de suite par des réponses : " Je me réfère à la Capacité Négative, c'est-à-dire cette capacité qu'un homme possède s'il sait persévérer dans les incertitudes, à travers les mystères et les doutes, sans se laisser aller à une recherche frénétique des faits et de la raison "(J. Keats 1817), ce qui, traduit dans le jargon bionien, revient à savoir rester longtemps dans PS, mais dans un PS dépourvu de persécution.

Je reconnais que, de cette façon, j'assigne des rôles fixes, mais je le fais par commodité ; si nous pensons, de toute façon qu'entre l'analyste et le patient il s'établit *un champ*, comme nous l'enseignent les Baranger (Baranger W. & M. 1961-1962), la situation inverse n'est pas rare, dans laquelle c'est l'analyste qui dresse des défenses contre une écoute authentique du patient à travers ces interprétations saturées qui, selon Bion, naissent souvent d'un excès d'angoisse de l'analyste, une situation dans laquelle c'est le patient qui continue à proposer une vérité émotionnelle.

Naturellement, dans tout le présent travail le Bion auquel je fais référence est un Bion non kleinien, le Bion qui, à partir de " Aux sources de l'expérience ",

marque une césure par rapport aux conceptualisations de M. Klein, le Bion du "patient comme meilleur collègue", le Bion (1973) qui considère les qualités psychiques de l'analyste et son fonctionnement mental pendant la séance comme des éléments qui costructurent le champ analytique et qui regarde la psychanalyse comme une sonde qui étend en permanence le champ qu'elle explore.

J'ai tendance à voir la négation, du point de vue intrapsychique, comme un " barrage " qui empêche les inondations en aval : ce qui ne peut pas être métabolisé, ni transformé, et dont l'irruption serait catastrophique pour l'appareil psychique est " nié ". Pendant que j'essayais de rassembler mes idées sur le thème de la négation, je me suis souvenu d'un épisode que j'entendais souvent raconter par mon grand-père lorsque j'étais enfant. Cela se passait dans un tout petit village de Sicile, Montelepre, qui allait ensuite devenir tristement célèbre à cause des méfaits du bandit Giuliano dans la période de l'après-guerre.

Mais revenons à notre histoire qui se passe à la fin du XIXe siècle : c'est le dimanche de Pâques, un homme s'approche du confessionnal et commence à se confesser, avouant qu'il a mangé de la viande le Vendredi saint (manger de la viande le vendredi constituait un tel péché qu'il y avait un verbe spécifique pour le désigner, *cammararsi*, et dans la culture de ces années-là c'était un péché terriblement blasphématoire). À ce moment-là, dans l'église, on entend retentir la voix du prêtre, qui hurle plein de mépris depuis le confessionnal : " Un vendredi et qui plus est un Vendredi saint *ti cammarasti* (tu as mangé de la viande) ! ". Et le patient (pardon, le lapsus m'a échappé), je veux dire l'homme qui était en train de se confesser se met à

hurler à son tour " Par la Sainte Vierge, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, je le jure ". Ce qui montre à quel point la honte, l'impossibilité de supporter les violentes émotions mises en jeu conduit à la négation d'un " fait " qui venait tout juste d'être communiqué.

Et dans le sillage de cette anecdote en voici une autre, tout à fait personnelle, avec une sorte d'éloge de la négation (ou du moins de son utilité pour assurer la survie dans des moments de forte persécution). Quand j'étais jeune psychiatre, je travaillais dans un service de soins pour toxicomanes. Un matin, je ne sais plus pourquoi, il y avait eu un incident fâcheux avec un drogué très violent.

À la fin de l'après-midi de ce même jour, je me trouvais seul chez moi. J'habitais alors un petit appartement d'étudiant au dernier étage d'un vieil immeuble dans le vieux Pavie, dans une position très isolée. On frappe à la porte, je vais ouvrir et je me trouve nez à nez avec cinq ou six " types à la mine patibulaire ", de toute évidence des drogués en expédition punitive, qui me demandent si le docteur Ferro est là. Je me vois perdu, j'ai vraiment peur de ce qui va arriver, et pris d'une inspiration soudaine je réponds " Non, le docteur Ferro n'est pas là " - " Où est-il allé ? " - " Corso Garibaldi, je crois, dans un des cafés où il va jouer au billard, vous l'y trouverez certainement ". Ils sont partis et je ne les ai plus revus. Je me rappelle que pendant plusieurs jours des collègues de mon service ont monté la garde à tour de rôle chez moi.

Cet épisode m'est toujours resté dans la mémoire, m'amenant à comprendre de l'intérieur les mécanismes de défense, la négation comme modalité de salut face à une persécution excessive (après coup, je peux me dire aujourd'hui que ces années étaient celles de mon analyse personnelle et que probablement je me mesurais avec le besoin de nier des aspects violents présents en moi, auxquels je ne pouvais pas encore ouvrir la porte sans risquer d'être renversé) ; cela m'a aussi amené à être tolérant vis-à-vis du mensonge (qui ne se souvient que le pieux mensonge que l'évêque volé par Jean

Valjean dit aux gendarmes a été à l'origine de sa transformation ?). Avec le temps, je me suis aperçu que j'avais aussi introduit face à la persécution des drogués une autre dimension : en plus de la négation et du mensonge, j'avais inséré la dimension du jeu. Je n'ai jamais joué au billard dans un café de ma vie, mais je reviendrai là-dessus plus tard.

Un autre exemple, que je ne fais que mentionner car il est archiconnu, est la nouvelle de Melville, *Bartleby l'écrivain*, où ce dernier, invité de toutes les façons possibles à s'éloigner de son lieu de travail, répond avec politesse mais fermeté : " Je préférerais pas ", se dérochant ainsi aux vécus catastrophiques que l'éloignement pourrait provoquer.

### Un regard sur l'intrapsychique

Je voudrais maintenant présenter une situation clinique où la négation (ou un de ses principaux gradients) protège des catastrophes, tout en générant le symptôme.

#### *Qui est ce garçon ? La négation de l'identité*

C'est exactement la question qu'une jeune collègue en supervision me dit s'être posée la première fois qu'elle a rencontré Berto. L'enfant a été amené en consultation parce qu'il voudrait être une " fille ". Sa mère raconte qu'elle s'est récemment séparée de son mari et que lorsque Berto a été conçu, elle était en pleine crise conjugale ; elle était amoureuse d'un autre homme et elle a subi sa grossesse contre sa volonté, comme une violence. Elle a même essayé d'avorter avec la pilule du lendemain, mais sans succès. Elle a alors pensé " qu'elle garderait sa part de l'enfant mais pas celle de son mari ".

Au cours d'une rencontre suivante, le père dit que le garçon veut une chambre rose, que s'il veut être homosexuel cela ne fait rien, et que lorsqu'il est allé s'acheter un costume de Carnaval il voulait d'abord prendre une robe de fille, puis, encouragé par la vendeuse, il a choisi un costume de Power-Ranger.

Après ces rencontres, je dis que l'enfant semble avoir répondu exactement au programme de sa mère.

Celle-ci, pleine de rage et de haine pour son mari, n'avait pas de place pour tout l'enfant, et le patrimoine génétique émotionnel en provenance du père, le "Y", est en quelque sorte resté dehors. Pour trouver une place dans l'appareil psychique de sa mère, l'enfant a dû faire des acrobaties, mais le Y, ce qui provient du père, en termes d'identité masculine aussi, est resté dehors, du moins en apparence. Il n'y a pas de place pour lui. Même si, une fois qu'on l'a aidé, c'est le Power Ranger qui ressort... avec toute la colère et la haine de l'embryon d'identité virile qui finalement a su résister à l'avortement. Naturellement, je me réfère à tout cela en termes psychiques.

Arrivé à ce stade, ma jeune collègue me montre les premiers dessins de Berto pendant les séances. Sur une feuille, il y a différents petits dessins très féminins : un joli pré, de petites fleurs, un coffre, un lit... et un ouvrage en papier représentant une fillette avec une énorme tétine en papier à trois dimensions, dans la bouche.

Si on soulève le couvercle du coffre, on voit tout de suite l'esquisse d'un garçon, des testicules, un pénis, des pantalons... si on soulève la couverture du lit on voit un drap et un oreiller qui révèlent aussitôt un énorme pénis... et la tétine à trois dimensions est, elle aussi, un énorme pénis. Bref, toutes les émotions, toutes les identifications projectives, toute la rage et la haine qui n'avaient pas trouvé place dans l'appareil psychique de la mère sont restées là, non alphabétisées, il doit les " téter tout seul ", " se les farcir tout seul " ; la fillette n'est rien d'autre que le masque (il y a aussi un masque fabriqué par Berto) d'un Power Ranger, ou peut-être aussi d'un Gengis Khan, qui cherche la place qui lui revient, comme on peut le déduire d'un autre dessin représentant un visage masqué d'où commence à sortir un chapeau de pirate. Au fond, l'effet de la présence d'un contenant (symbole féminin) disponible comme celui de l'analyste-vendeuse permet tout de suite l'ouverture d'une autre histoire possible mais restée jusque-là bloquée : l'histoire d'une identité masculine (symbole masculin), c'est-à-dire de proto-émotions restées à l'état potentiel.

Je crois que des mécanismes peu différents entrent en jeu dans de nombreux cas de transexualité où il y a une sorte d'œstrogénisation des aspects violents qui ne peuvent être que niés ou mieux masqués.

### **Un regard sur la dimension relationnelle**

On a beaucoup discuté sur la façon dont on peut travailler avec un patient qui, en niant, se soustrait à l'interprétation. J'aimerais rappeler que Freud n'était pas toujours très sensible à la réponse donnée à l'interprétation : Un épisode amusant, tiré du Journal de l'homme aux rats, est celui où il oblige presque le patient à accepter une reconstruction de son enfance sans percevoir que l'association réponse du patient niait en réalité son intervention. Le patient en effet, aussitôt après l'impérieuse reconstruction de Freud, parle d'un professeur de droit qui posait une question sur la traite domiciliée, c'est-à-dire une traite qui, si elle n'était pas payée, était apportée jusqu'au domicile du débiteur de sorte qu'il était impossible à ce dernier de se soustraire au paiement.

Parmi les modèles de la psychanalyse je dirais que les kleinien ont été les plus forts partisans du concept du patient qui nie, attaque, comprend mal et déforme. J'ai souvent souligné que ce problème se pose en particulier avec les patients narcissiques et, à ce propos, j'ai évoqué l'histoire du petit Samuel. Dernier enfant d'une famille juive très pauvre, Samuel est le premier de la famille que ses parents, avec l'aide des autres frères et sœurs, réussissent à envoyer à l'école. Ils voient déjà un avenir glorieux qui dédommagera toute la famille quand, au bout de trois jours d'école, le petit Samuel déclare : " Moi, je ne vais plus à l'école ", semant le désespoir dans toute la famille. Promesses et menaces se révélant vaines, les parents finissent par demander à Samuel de leur dire au moins pourquoi il ne veut plus aller à l'école. La réponse, retentissante, est : " Parce qu'à l'école on m'enseigne des choses que je ne sais pas. "

Naturellement, le panorama a changé avec les théories de champ des Baranger, et avec une lecture non kleinienne de Bion, ce Bion qui dit par exemple qu'une interprétation pourra être donnée " six jours,

six mois, ou six ans après qu'elle a été pensée ", ou bien qu'il serait insensé de se lancer dans des explications compliquées sur le tube digestif avec un nouveau-né. Il y a d'autres conceptualisations qui vont dans ce sens : celle de Widlöcher sur la co-pensée, ou celles que l'on nomme en Italie "interprétations faibles", "interprétations non saturées " ou " interprétations narratives " (Ferro 2000). Tout cela pour montrer que souvent, plus une interprétation est affirmative, plus elle active une négation, et parfois favorise ou renforce un clivage. À partir de là, il est ensuite facile de s'embourber dans des situations d'impasse et de réactions thérapeutiques négatives.

*Beaucoup de vaches et pas de cheval : un aspect du narcissisme*

Le gros problème du narcissisme, à mon avis, c'est de ne pas avoir eu des " care givers " capables d'apparaître comme fiables et introjectables. C'est un peu la situation d'un village où éclatent des incendies, au début physiologiques, mais qui ne possède pas de corps de pompiers ou de service de protection civile. Les habitants essaient donc d'inventer les meilleures méthodes possibles (mais tout à fait inadéquates) pour maîtriser les incendies. Autrement dit, les émotions, les passions, les besoins sont peu à peu lyophilisés, désaffectés, niés, clivés... si bien qu'à la fin, au prix d'un appauvrissement parfois très grand, une partie de la " old town " est sauvée.

Il est donc physiologique que, dans de tels cas, il n'y ait aucune confiance dans l'objet, et que le nouvel objet-analyste doive faire ses preuves sur le terrain, œuvrant pendant longtemps comme le nouveau corps de pompiers ou de protection civile d'un village voisin qui est prêté lorsque c'est nécessaire. Il est presque banal de dire que le patient narcissique nie toute dépendance, de toute façon il s'en est sorti (au moins en partie) grâce à cela : il a retroussé ses manches et il a essayé désespérément de se débrouiller tout seul.

Une patiente présentant une grave pathologie narcissique, dont on m'a parlé en supervision, lors de la première séance d'analyse, fit un rêve où une fillette qui lui rappelait Shirley Temple devait

s'occuper de tout un troupeau de vaches assoiffées ; avec un petit seau, elle devait grimper jusqu'à un ruisseau et revenir faire boire les vaches ; inutile de dire que ses efforts ne résolvaient pas grand-chose. Au milieu de toutes ces vaches, il y avait seulement une tête de cheval. Je fis aussitôt une rêverie sur les westerns où les troupeaux de vaches sont conduits à la rivière par des groupes de cow-boys à cheval, qui les rassemblent, les guident, leur montrent le chemin. De cette fonction, il n'y avait rien, ni cow-boy, ni cheval : seulement une sorte de préconception de ce qui aurait été nécessaire (quel que soit le nom qu'on lui donne : fonction alpha, appareil pour penser les pensées dans le lexique de Bion). Je pense qu'il est inutile de dire à la patiente qu'elle pensait arriver à tout faire toute seule, qu'elle niait ses émotions et ses besoins.

Évidemment, l'arrivée de l'analyste correspond à l'arrivée de John Wayne et de ses compagnons, mais quel effet cette arrivée aura-t-elle sur la ferme pleine de vaches assoiffées, gérée - disons - par une petite Shirley Temple ? Au début, cela gênera certainement, cela compliquera même les choses si les nouveaux venus demandent qu'on leur donne à manger, qu'on s'occupe de leurs chevaux, qu'on reconnaisse leur importance, et s'ils reprochent à Shirley Temple tout ce qu'elle n'est pas capable de faire. Mais tout sera différent si, dès le début, ils se mettent au service de la patiente et au lieu d'augmenter son travail la soulagent de la gestion de tout le troupeau de vaches... S'ils réussissent à ne pas faire porter d'autres poids à Shirley Temple et s'ils renoncent à vouloir donner tout de suite un nom à chaque vache (la vache jaune, c'est la jalousie que tu ressens quand... la vache verte, c'est l'envie que tu éprouves quand tu vois que je suis meilleur dans ... la vache noire, c'est la rage que tu éprouves quand tu penses qu'au lieu de t'aider je te dérange et que tu voudrais m'éliminer..., etc.), s'ils renoncent à cela (qui pourra venir plus tard) et se mettent dans la situation de celui qui doit s'occuper avant tout du problème urgent des vaches, en les rassemblant, en les emmenant boire, et en écoutant les communications pressantes que Shirley Temple lance à partir du champ.

Dans l'analyse dont je parlais, après la première interprétation de transfert de l'analyste, la patiente rêve : " un pistolero qui tire sur elle " ; et, au début d'une séance, elle parle d'une série d'impressions très variées et opposées que lui ont inspirées différentes personnes (certainement toutes les modalités de voir l'analyste au travail). Au lieu d'accueillir et de décrire ces émotions en appréhendant la signification émotionnelle globale de la communication de façon non saturée (comme je l'ai dit d'autres fois dans le jargon de Rorschach - la globale avec couleur -, la G avec C), l'analyste commence à interpréter en termes de transfert. En réponse, la patiente raconte un rêve où, alors qu'elle essayait de ranger et de mettre de l'ordre, sa bonne, dont la signification était l'aide qu'elle aurait pu apporter, dérangeait beaucoup plus qu'elle ne rangeait.

L'analyste comprend cette communication et, ne jugeant pas opportun de l'interpréter (il pense aussi qu'il n'est pas autorisé à saisir l'émotion globale avec couleur - craignant que ce ne soit pas de l'analyse), il se tait et ne dit rien à la patiente. Celle-ci se met aussitôt à parler d'une amie qui s'est retrouvée veuve à un moment où elle comptait beaucoup sur son mari pour élever leurs enfants. L'analyste ne comprend pas le sens de cette communication et interprète activement le chagrin causé par la fin de la semaine. Alors la patiente donne une extraordinaire leçon de technique en disant qu'elle ne supporte pas un de ses amis qui se croit toujours supérieur, mais qu'elle apprécie beaucoup un ami handicapé qui joue à lancer délicatement des bottes dans une botte plus grande qui finit par contenir beaucoup de choses. Autrement dit, l'analyste est utile s'il utilise ce que, dans un précédent travail, j'ai appelé des " interprétations-Dingo ", c'est-à-dire des interprétations ouvertes, non saturées, à l'opposé de celles que Florence Guignard appelle des " interprétations bouchon ", qui ressemblent davantage - pour continuer avec la métaphore disneyenne - à des " interprétations Mickey ", qui sont intelligentes et fines mais qui bloquent le sens.

L'analyste termine la séance en faisant une interprétation longue et compliquée et la patiente, elle, finit en disant que, pour ne pas sombrer dans le désespoir, elle a toujours dû compter sur elle et sur elle seule, et qu'elle ne sait pas si elle aura l'argent nécessaire pour continuer l'analyse (qui, dans ces conditions, coûte plus sur le plan émotionnel que ce que la patiente peut se permettre) ; l'analyste pense qu'il s'agit d'une attaque à sa fonction analytique plutôt qu'au fait qu'il n'a pas vraiment été capable de trouver " la bonne musique affective avec la patiente ".

Nous pouvons utiliser les réponses du patient comme des indications qu'il nous donne afin qu'on puisse l'atteindre de plus en plus profondément. Bion parlait du patient comme du " meilleur collègue ", et, de mon côté, je pense toujours à ce très beau récit de Conrad, *Le compagnon secret*, dans lequel un clandestin, qui a désormais été accepté à bord par le capitaine, se jette à l'eau près de la côte et comprend que le bateau va droit sur un écueil ; il laisse alors flotter son chapeau sur l'eau pour signaler l'écueil et permettre ainsi au capitaine d'éviter le naufrage. Je pense que cette fonction du patient, qui à tout moment nous lance son chapeau pour nous montrer comment nous évoluons, est fondamentale. Au fond, c'est le seul moyen que nous ayons d'être vraiment en contact avec le patient - et j'insiste sur le concept d'unisson - plutôt qu'en contact avec nos théories, parce que, sinon, nous finissons par représenter une sorte de scène primitive avec nos théories, d'où le patient est exclu.

Je crois que l'on gagne beaucoup à remplacer l'interprétation exhaustive par un effort vers des transformations narratives qui peuvent être activées même par des interventions enzymatiques de l'analyste. Je proposerai toute une progression dans l'activité interprétative.

#### **L'écoute et le partage du sens manifeste de ce que dit le patient.**

Ce que nous dit le patient doit se répandre en nous, nous imprégner, être " traversé " par nous avec lui. C'est le premier degré de l'accueil afin que le patient

puisse penser : " J'ai compris que tu as compris ce que je suis en train de te dire ". Si un patient racontait qu'après le repas, lorsqu'il était enfant, il mangeait toujours une biscotte tartinée de Nutella, et disait qu'à son avis cela devait signaler à ses parents son besoin de recevoir quelque chose de plus de leur part, je me transporterai avec lui dans la scène et dans l'époque qu'il propose, pour donner de la" valeur "à sa communication, à son histoire, à ses souvenirs, aux significations que lui-même commence à produire.

### **L'abstraction et la description des émotions pré-dominantes**

Je ferais ensuite un deuxième pas dans le décor posé par le patient en essayant d'abstraire avec " mouvement, chaleur et globalement " les émotions d'" alors " (le sentiment de sa peine, de son peu d'importance pour ses parents) et de les relier avec les émotions actuelles. Disons, les souffrances qu'il éprouve, ou sa rage, en " visitant " cette scène.

### **Éventuelle contextualisation dans le transfert**

Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que je pourrais me demander s'il peut être utile de faire une interprétation de transfert du type : " Eh bien, ce que vous m'avez raconté nous permet de comprendre pourquoi, quand la séance est finie, il y a toujours deux ou trois minutes en plus pour terminer le discours "... et éventuellement " ...ces minutes en plus - la biscotte - nous signalent votre besoin de... ". En d'autres termes, je crois que le patient doit se sentir accompagné dans son processus de pensée, et nous devons le faire en lui montrant les "étapes ".

Je trouve tout simplement monstrueuses les interprétations qui font suite à une communication du patient en la renversant sur un autre plan : " Vous me dites que... ". Tout est fortement rejeté si cela provient d'une voix extérieure/intérieure qui interprète de façon univoque, mais tout devient partageable si c'est " joué " pendant la séance comme un échange " co-narratif ", et si l'on renonce à un détenteur fort (et mortifiant) d'une vérité en faveur d'un timonier avec lequel on peut lire les cartes nautiques en apportant une contribution active.

Parfois les communications peuvent rester " dans le champ ", parfois elles peuvent être ramenées dans ce lieu du champ que nous appelons Relation.

### **Le " jeu " et les capacités négatives comme antidote à la négation**

Je reviens sur ce que je disais au début à propos de ma réponse dans un moment de persécution : créer un décor où il y a un jeu. Cela n'a rien de nouveau : c'est le discours de Winnicott parlant de l'analyse comme espace transitionnel, et, plus encore, de Bion sur les capacités négatives. C'est la zone des interprétations que je définirais " buffet ", bien différentes des interprétations qui gavent (interprétations " foie gras ").

Je pense que le meilleur antidote à la négation consiste à créer des coordonnées climatico-affectives, dans mon jargon, un *champ* dans lequel il y aurait une sorte d'extraterritorialité, où le niveau vrai/faux par rapport à un détenteur de vérité serait abaissé, et où, comme à l'intérieur d'une sorte de zone duty free, il serait possible de générer des narrations co-partagées qui rendraient peu à peu pensable l'impensable.

Je voudrais présenter quelques exemples cliniques qui montrent que ce type d'opération peut parfois échouer, ou parfois réussir, mais que ce qui compte c'est qu'il y ait un mouvement oscillatoire entre ces deux dimensions, entre la plus ouverte, celle qui n'est pas saturée, et celle où, tantôt avec succès, tantôt sans succès, on cherche une interprétation exhaustive.

Le fait de considérer ce que le patient dit après une interprétation (aussi) comme une *réponse* à l'interprétation, nous le devons, en Italie, à Luciana Nissim (2001), sans oublier bien sûr la contribution de Haydée Faimberg (1996) à ce sujet ; mais Ferenczi avait déjà deviné cet aspect de la communication du patient en le décrivant dans son extraordinaire texte de 1912, " Formation temporaire de symptômes au cours de l'analyse " : il y montre de façon claire la formation transitoire de symptômes chez le patient en réponse à des

interprétations de l'analyste qui ne sont pas toujours adaptées aux capacités d'absorption du patient.

Voici donc une courte séquence clinique qui va nous aider à voir tout cela dans la pratique. Il s'agit, par hasard, des deux premières rencontres avec un jeune garçon, mais du point de vue technique cela ne changerait rien si l'analyse était déjà commencée et s'il ne s'agissait pas d'une première rencontre.

#### *Loups ou caniches : les choix de Mauro*

Les parents de Mauro, un garçon préadolescent, me demandent un rendez-vous pour parler des problèmes de leur fils. Je ne donne pas de détails sur la manière de se présenter et à l'heure dite, ils arrivent tous les trois : le père, la mère et Mauro. Je propose que nous parlions tous ensemble et les parents me font part de leurs inquiétudes concernant le rendement scolaire de Mauro, qui arrive à peine à la moyenne. Ils se font du souci à propos de l'école que Mauro devra choisir l'année suivante ; Mauro voudrait aller au lycée, mais ses parents craignent qu'il ne puisse pas suivre et ils préféreraient qu'il aille dans un établissement technique. Je leur demande alors de me laisser seul avec Mauro et de venir le reprendre dans une demi-heure.

Mauro semble inhibé, et je suis frappé par son air déprimé. Je lui demande s'il partage les inquiétudes de ses parents et il me répond qu'il pense pouvoir y arriver, même s'il ne dépasse jamais la moyenne, et encore. À ce stade, et malgré mes efforts pour faire repartir la conversation, Mauro semble bloqué. Je lui demande alors s'il veut utiliser le papier qui est sur la table et, de bon gré, il fait un dessin qui représente une voiture. Il le commente lui-même en disant : *Je me rappelle que nous sommes venus en voiture de San Remo* (une ville qui se trouve à plus de 100 kilo-mètres de Pavie, où j'habite). Puis il ajoute : *Cette nuit j'ai fait un rêve. Nous sommes allés en voiture jusqu'à notre maison de campagne, où j'aime bien aller ; mais quand nous sommes arrivés, nous nous sommes aperçus que nous avions oublié les clefs. Il a fallu revenir en arrière, prendre les clefs et repartir.* Je lui demande alors s'il

a peur que le temps dont nous disposons pour parler soit trop court pour trouver le nœud de son problème et s'il pense qu'il serait bon qu'il revienne une autre fois. Je voudrais souligner ici que je n'interprète pas le rêve, mais que je l'utilise pour développer le discours avec lui : c'est-à-dire que j'interprète le rêve en moi, et que je réponds à son inquiétude.

Il accueille favorablement ma proposition et me dit qu'il aimerait revenir une autre fois. De plus, dans la voiture, il en avait déjà parlé avec son père. J'approuve son programme et j'ajoute que nous pourrions utiliser le temps qu'il nous reste à parler de ce qui lui passe par la tête. Il répond : " *Oui, je pense à un rêve que je faisais quand j'étais petit. C'était l'histoire d'un enfant qui aimait beaucoup un loup. Quand il a dû s'installer en ville avec sa famille, il a été obligé de le quitter ; il a beaucoup souffert et il a eu une grande sensation de solitude* " .

Je pense en mon for intérieur : *Voilà une première clef qui apparaît de façon inattendue si nous réussissons à faire disparaître les angoisses qui bloquent la communication.* Mauro s'inquiétait parce que le temps n'était pas suffisant et surtout il n'était pas sûr d'avoir les instruments pour entrer en communication en ouvrant la porte de la maison. Puis il trouve la clef et voilà qu'arrive l'histoire du loup, c'est-à-dire de ses parties les plus sauvages qui, pour des raisons de tranquillité, ont été abandonnées dans la forêt. Cela lui permet de s'adapter, mais le prive de ses aspects les plus vitaux et les plus créateurs. À ce point, une thérapie semble indiquée pour qu'il puisse intégrer ces aspects plus sauvages de lui-même, dont l'absence l'appauvrit trop.

La fois suivante, Mauro arrive avec une clef encore plus claire, avec une envie évidente de revenir, disant : *Sur l'autoroute, papa conduisait très vite pour arriver à Pavie*, et il raconte le rêve-clé. Il était dans une barque avec son père en Ligurie quand surviennent des bandits armés de revolvers qui se mettent à tirer sur son père ; alors lui se jette à l'eau. Je commente avec lui le fait qu'il a réussi à se

mettre à l'abri et qu'il a dû avoir très peur des bandits. Il dit qu'il préfère une vie tranquille, qu'il n'aimerait pas devenir médecin comme son père, parce qu'un médecin doit voir des cadavres et du sang. Il aimerait devenir pharmacien, parce qu'un pharmacien reste tranquillement dans sa pharmacie.

Je n'interprète pas la peur de la violence qu'il sent provenir de ses parties bandits/bannies - bandits dans le sens de violentes et bannies parce qu'elles ont été mises au ban - ni sa peur des conflits, qu'il ressent comme tellement violents, tellement brûlants qu'ils provoquent la mort et font verser du sang. Je dis que la vie du pharmacien est moins exposée au contact avec les maladies, avec le sang, avec la mort.

Il dit qu'il aimerait vraiment avoir une existence tranquille. Il aime les animaux, il possède des cochons d'Inde, il aime les lapins, il aimerait avoir un chien, sa mère voudrait un caniche. Je suggère qu'il préférerait sans doute un chien plus grand, plus fort... Je hasarde : *Un labrador ? un boxer ? un berger allemand ?* Alors il s'anime et se met à parler de chiens de plus en plus gros : *rottweiler, pitbull*, etc. et il dit combien il aimerait en posséder un.

Nous nous mettons d'accord sur le fait que nous devons nous voir encore une fois pour définir ensemble un projet ; son père me fait savoir que dès notre première rencontre les notes de Mauro à l'école se sont améliorées et qu'il est devenu l'ami d'un garçon qui a commencé à l'aider dans ses études. La décision finale est d'affronter l'école la plus difficile : il va s'inscrire au lycée et puis il entreprendra une thérapie.

Ce que je voudrais souligner, c'est cette " modalité discursive " qui tient grand compte de ce que le patient dit, qui fait travailler en nous ses communications, puis fait restituer ce qu'il peut tolérer. Je pense en effet que nous ne pouvons pas dire à un jeune garçon : " Il y a en toi une violence extrême, tu voudrais tuer ton père, me tuer, et cette idée te terrorise... ".

Un autre aspect qui m'a intéressé est ce que j'appelle " les pronoms amis " - *les autres, quelqu'un, ceux qui...* - qui sont comme des gants de four qui permettent de saisir des émotions ou des affects encore trop incandescents pour qu'on puisse les placer de façon directe, explicite. Nous pourrions dire par exemple *Il est toujours douloureux de se séparer de quelqu'un qu'on aime*, et cela pourrait être plus " transférisant " pour une patiente qui dit qu'elle est triste parce qu'elle ne voit pas son fiancé pendant les vacances de Noël. "*Quelqu'un*" devient alors un pronom qui contient le fiancé, mais aussi l'analyste.

Je voudrais enfin mentionner un concept que j'ai appelé " nid sémantique ", et qui est une sorte de nid fait avec les mots du patient dans lequel se cachent, camouflées par le langage, des vérités émotionnelles très significatives, mais à l'état de "caméléon" parce qu'elles sont dites d'une façon qui peut aussi permettre de les esquiver.

Une patiente, au cours d'une séance, fait une longue digression où elle parle de quelque chose comme l'entropie, puis de chaos, et ainsi de suite. L'analyste se perd dans une conversation apparemment ennuyeuse, sans capter le " nid sémantique " qui existe et qui est ceci : la patiente dit qu'elle "*entro pia*" (*entre posée*) puis qu'elle se retrouve dans le chaos ; en d'autres termes, elle dit qu'au début elle est tranquille, mais qu'ensuite elle est déroutée par une activité interprétative qui dépasse ses capacités de tolérance.

Une autre patiente, après avoir nié toute implication émotionnelle dans son analyse, raconte qu'elle a lu avec enthousiasme et émotion l'analyse de madame Little par Winnicott ; voilà un autre nid sémantique : la patiente, avec ses parties adultes, est peu intéressée par l'analyse ; mais elle apporte la *little*, sa partie infantile, qui est très impliquée dans l'analyse. Je crois qu'il est extrêmement important de pouvoir comprendre que très souvent le langage communique, mais qu'en même temps il cache, il masque.

### *Les douleurs de Stefano*

Stefano est un patient à structure fortement narcissique qui a toujours nié toute dépendance affective : il est autonome, autosuffisant. Lors de nos séparations habituelles (Noël, Pâques, l'été) et lors des séparations exceptionnelles (la séance saute parce que lui ou moi ne sommes pas disponibles), il a progressivement introduit dans notre champ un type de "douleur" physique très marginale et impossible à ramener à un sens qu'on peut partager. À l'occasion de son départ pour un congrès il a une "douleur au pied", à l'occasion des vacances, une "douleur à une dent", d'autres fois il a "une douleur au genou" et ainsi de suite. Avec le temps, Stefano est devenu plus perméable à des émotions qui jusque-là avaient toujours été niées.

Je suis souvent indécis sur la façon d'utiliser ses récits car je crains de perdre la communication de choses importantes si je renonce à interpréter, mais souvent je constate que toute activité d'interprétation qui n'est pas subliminale et allusive conduit à de nouveaux durcissements.

Un jour, je communique rapidement à Stefano la date des vacances de Pâques et, à sa demande, celle des vacances d'été. Le jour suivant, après m'avoir dit qu'il a un fort mal de tête, il me raconte ceci : il est allé dans une communauté d'enfants autistes et l'un d'eux, par derrière, lui a chipé la côtelette qu'il avait dans son assiette. Un autre enfant se promenait en se donnant des coups de poing sur la tête. Il me dit ensuite que pendant le service de garde, la nuit, un patient s'est évanoui et est tombé par terre. Puis il me parle d'une patiente qui avait des fantasmes de suicide et disait que sa mère était une "putain" ; enfin, il me parle d'un ami, Amedeo, qui est désespéré parce que sa femme l'a trompé et qu'il n'arrive même pas à lui donner une gifle. Je sens que tout ce que je peux faire, c'est de le suivre dans son texte, éclairant, focalisant au fur et à mesure les différentes émotions que le récit comporte.

À la séance suivante, il apporte deux rêves. Dans le premier, il photographie avec un appareil photo des

personnes qui se trouvent aux différents étages d'un immeuble, il porte un sac à dos rempli de piles Duracell dont beaucoup sont déchargées. Dans le deuxième rêve, il suivait l'enterrement de sa mère avec quatre autres femmes (nous faisons quatre séances) mais il n'arrivait pas à pleurer ; puis, tout à coup, il pense qu'il ne mangera plus les bons plats que sa mère lui préparait, comme les "orecchiette" par exemple, et - dans le rêve - il éclate en sanglots.

Je me dis que le travail accompli par le rêve va sans doute nous permettre d'approcher des émotions qui étaient jusque-là niées et inaccessibles. Et je *lui* dis qu'il me semble qu'il a acquis une capacité de vivre les deuils, les pertes et les émotions qui y sont liées. Puis à partir de la description plus générale j'essaie de mettre en relation le rêve avec le fait qu'il me perd et avec la séparation de l'été.

Stefano se tait, mais d'une façon intéressée me semble-t-il ; je continue alors avec le premier rêve, disant qu'il semblait trouver de l'intérêt à photographier différents étages, différents niveaux de son vécu. Comme si le rêve avait cuisiné ensemble des ingrédients précédemment cuits dans des casseroles différentes : la côtelette qui lui a été chipée, le garçon qui se frappe la tête (le mal de tête !), l'histoire d'Amedeo et celle des deux patients, reprenant ainsi de plus près les émotions dont nous avons parlé le jour précédent. Stefano se tait. On dirait un silence digestif et je me réjouis de cette interprétation qui rend dicibles des choses qui n'étaient pas exprimables auparavant. Puis Stefano se met à parler, racontant d'un air distant et indifférent que le soir précédent il a joué avec plaisir avec sa fillette de quatre ans ; à un certain moment le jeu est devenu violent, il a appuyé sur l'estomac de sa fille et Mathilde a soudain rendu tout ce qu'elle avait mangé, elle s'est mise à tousser, elle est restée fâchée et elle n'a pas voulu manger. À ce moment-là je me sens profondément déçu et disqualifié, j'ai l'impression que tout - que Mathilde représente dans la séance - a été "évacué" et même, je le crains, perdu. Je n'interprète pas cette communication et je me prépare à écouter et à recevoir ce que le patient me raconte à propos de faits divers apparemment extérieurs, et du peu d'intérêt avec lequel il a

suivi les séminaires de l'école de spécialisation.

Comme j'estime perdu ce qui a été communiqué, je suis très surpris à la séance suivante, quand le patient me dit que son " fils Carlo ", âgé de quelques mois, a pleuré désespérément parce que sa mère n'était pas là, il voulait son sein et ne s'est pas contenté de ce que lui, Stefano, pouvait lui donner. Je dis que, pour les enfants, les mères sont parfois indispensables et, sur le ton de la plaisanterie, j'ajoute qu'à côté de l'envie du pénis, on dirait qu'il existe une envie du sein. Il me répond qu'en effet sa femme dispose d'un " matériel " que lui n'a pas.

Je me garde bien de faire une quelconque interprétation de transfert et, à ce moment-là, entre dans la séance un " double " : une patiente que Stefano a souvent rencontrée dans la rue, il pense qu'il s'agit de la patiente " qui vient avant lui ", il l'a vue aller à l'église et il a longtemps pensé : " Je ne suis pas aussi mal en point que cette fille " qui lui a souvent semblé triste et affligée. Cela l'a intrigué : qui sait quelles émotions elle vit, qui sait si elle souffre de la séparation ? Je me contente de faire des interventions enzymatiques, me gardant bien d'interpréter la patiente comme une partie de lui qui " ressent " des émotions. Il continue son récit en disant qu'un de ses amis, psychanalyste, lui a dit qu'il éprouvait des sentiments très forts quand ses patients finissaient leur analyse ; mon commentaire est qu'on dirait vraiment que dans les analyses circulent des émotions fortes. Et là, Stefano me surprend parce qu'il reprend - maintenant qu'il n'y a plus de pressions interprétatives - ce que j'estimais irrémédiablement évacué - le discours du jour précédent, en disant : " Hier, vous avez eu un rôle actif en me parlant du rêve, et je me suis rendu compte que, pour m'orienter, j'ai besoin de votre aide " ; la séance continue, avec lui qui reprend ses propres émotions liées à la séparation. J'avoue que je me sens profondément ému par les mots de Stefano, qui constituent la première officialisation d'un lien important entre nous.

Tout cela a une suite, quelques semaines plus tard, lors d'une séance avec Stefano pendant laquelle je me sens hors service mentalement (comme ces ascenseurs avec un écriteau " hors service pour entretien ") : je suis habité et tout retourné à cause de la séance précédente où la patiente psychotique a eu des agirs violents.

De fait, pendant l'heure de Stefano je suis mentalement absent. À la séance suivante, Stefano me raconte deux épisodes. Le premier concerne une jeune femme qui a eu des crises de panique après que sa mère, qui était assise à l'arrière de la voiture, a été tuée quand un camion a tamponné la voiture, alors qu'elle et son fils, qui étaient assis devant, n'ont rien eu. Le deuxième épisode, qui vient tout de suite après, concerne son ami Amedeo qui a été très déçu par sa femme (qui venait de mettre fin à une liaison), parce qu'elle lui avait dit qu'elle se rendait dans un endroit pour son travail, mais quand il avait contrôlé le nombre de kilomètres de sa voiture il s'était aperçu qu'elle n'était pas allée là où elle devait se rendre. Une fois mise au pied du mur, elle avait déclaré qu'elle avait rencontré son ancien amant en cachette, à la demande expresse de ce dernier.

Pendant la séance, *niant* à moi-même ce qui était arrivé lors de la séance précédente avec Stefano (ma présence mentale moins grande), je fais des interventions sur des absences, des trahisons ; Stefano, de nouveau distant et autarcique, les accepte par complaisance. Mais c'est hors de la séance que je peux trouver la réalité émotionnelle de la séance elle-même et me dire qu'il y a eu, de la part de Stefano, une description ponctuelle de mon absence pendant la séance (du fait que j'avais été bouleversé par la patiente de l'heure précédente) et de ma trahison (parce que je n'étais pas allé sur le lieu de travail avec Stefano mais que j'avais continué en cachette à être avec la patiente de l'heure précédente).

Quand je peux me dire cela, je prends conscience d'une des racines du narcissisme de Stefano : sa relation avec une mère parfois absente mentalement,

qui obligeait Stefano à utiliser des piles Duracell ou un autogénérateur ; à partir de là prend vie un discours de reconstruction intense et partagé.

Nous voyons ainsi un champ émotionnel où il y a une oscillation entre déni, négation et capacités négatives qui en définitive modulent et règlent les forces émotionnelles qui peuvent entrer dans le champ et être métabolisées. À ce propos, il est intéressant de se souvenir de ce que Bion suggère : selon lui, même le rêve, et le rêve de la veille (la fonction  $\alpha$ ) doivent être considérés comme des barrières, des séparations par rapport à une réalité (O) qui reste inaccessible.

### Une brève formulation dans mon jargon

Il existe, selon moi, trois lieux du fonctionnement psychique qui sont les lieux d'une pathologie qui va du plus grave au moins grave. Ils peuvent être représentés ainsi :

- Une incapacité de la fonction  $\alpha$  à transformer toutes les stimulations qui arrivent : des éléments (éléments sensoriels non transformés - chose en soi) doivent alors être "barricadés dehors", mis dans un ailleurs ; ce sont généralement des mécanismes d'évacuation violents qui entraînent des maladies psychosomatiques graves, des hallucinations et des agirs caractéropathiques.
- Une incapacité par rapport à des contenus déjà transformés en éléments  $\alpha$  (pictogrammes visuels qui forment la base de la pensée onirique de la veille), ou mieux, partiellement transformés, ceux que j'ai appelés *balfa* ; là, nous avons comme lieu principal la négation en tant que barrière de protection, avec des phénomènes comme la formation du double, les clivages, les évacuations dans l'appareil psychique de l'Autre de contenus non assimilables et impossibles à contenir (transformations en hallucinoses).
- 
- Le troisième lieu de pathologie est déterminé par un excès de " faits émotionnels non digérés " qui dépassent les capacités de l'appareil psychique de les tisser en récit en présence d'une fonction  $\alpha$  adéquate et d'une capacité de contenant adéquate.

Je crois qu'à ces trois niveaux correspondent différentes opérations psychiques de l'analyste : des opérations de rêverie (avec développement consécutif de la fonction  $\alpha$ ), de mise à l'unisson (avec le développement de  $\alpha$ ), ou bien des opérations interprétatives classiques. Il n'est pas toujours facile de distinguer le niveau intéressé, et souvent il s'agit de pathologies à lieux mixtes. Je postule comme facteur thérapeutique la qualité du fonctionnement psychique de l'analyste pendant la séance et, en particulier, ses dons de réceptivité, d'élasticité, de capacité de transformation, de tolérance et de patience.

En entrant dans le champ, ces capacités permettent des transformations qui n'étaient pas pensables auparavant. Ainsi, des éléments  $\beta$ , des contenus protopsychiques émotionnels ou sensoriels qui, auparavant, n'étaient pas transformés en pictogrammes (éléments alpha) ou qui ne pouvaient pas être contenus, peuvent ne plus être "camouflés", "stockés", clivés, projetés, évacués, mais peuvent accéder à une pensabilité propre. Dans les cas décrits, j'ai essayé de montrer que la qualité du fonctionnement mental de l'analyste pendant la séance est une variable du champ analytique et qu'elle contribue à le co-déterminer, tout comme les choix d'interprétation au sens large co-déterminent l'ouverture ou la fermeture de mondes possibles.

Pour conclure, je proposerai quelques lignes de Bion, tirées de *L'Attention et l'interprétation*. Elles nous font comprendre avec modestie que nous ne pouvons être que tolérants envers nous-mêmes et envers les Autres, qu'il nous faut renoncer à être des "paladins" de la Vérité, et nous réjouir d'être des artisans du degré de développement psychique que les patients et nous-mêmes pouvons supporter :

"Les menteurs firent preuve de courage et de précision dans leur opposition aux savants qui, avec leurs doctrines pernicieuses, menaçaient de priver leurs victimes de toute possibilité de se duper elles-mêmes, et risquaient de les laisser sans la protection naturelle nécessaire pour que leur santé mentale fût préservée de l'impact de la vérité. Certains, tout en

sachant les risques qu'ils couraient, renoncèrent à leur vie pour défendre les mensonges, afin que le faible et le sceptique fussent convaincus qu'ils croyaient ardemment à la vérité des propositions les plus absurdes. Il n'est pas exagéré de dire que la race humaine doit son salut à ce petit groupe de menteurs doués et prêts à conserver, même devant des faits irréfutables, la vérité de leurs mensonges. La mort elle-même fut niée, et les arguments les plus ingénieux furent utilisés pour appuyer des propositions de toute évidence ridicules qui affirmaient que le mort continuait à vivre dans le bonheur. Ces martyrs du mensonge étaient souvent d'origine humble, et même leurs noms ont disparu. S'ils n'avaient pas été là, eux et les disciples que généra leur sincérité évidente, la santé de la race aurait péri sous le poids qu'elle devait porter. En renonçant à leur vie, ils ont pris sur leurs épaules la morale du monde. Leurs vies et celles de leurs disciples furent dédiées à l'élaboration de systèmes d'une grande complexité et d'une grande beauté, où la structure logique était maintenue par l'exercice d'un intellect puissant et d'un raisonnement infaillible. Par contre les faibles procédés par lesquels les savants tentèrent à maintes reprises de convalider leurs hypothèses aidèrent les menteurs à montrer la

fausseté des prétentions de ces vilains et à retarder, parfois même à empêcher, la diffusion de doctrines qui auraient pu avoir comme seul effet de remplir de désespoir et de vacuité leurs bénéficiaires. "

Pavie, mai 2003

### **Bibliographie**

Baranger M. & Baranger W. (1961-1962), La situación analítica como campo dinámico ", *Revista Uruguaya de Psicoanálisis* IV (1).

Bion W. (1973), *L'Attention et l'interprétation*.

Faimberg H. (1996), " Listening to listening ", *Int. Journal of Psycho-Analysis*, 77, pp. 667-677.

Ferenczi S. (1912), *Formation temporaire de symptômes au cours de l'analyse*.

Ferro A. (1992), *L'Enfant et le psychanalyste*. Ramonville Sainte-Agne, Erès, 1997.

Ferro A. (1996), *La Psychanalyse comme oeuvre ouverte*. Ramonville Sainte-Agne, Erès, 2000.

Guignard E. (1997), L'interprétation des configurations oedipiennes en analyse d'enfants ", *Bulletin de la FEP*, n° 50.

Nissim Momigliano L. (2002), *Scritti*. Milano, Edizioni Cortina.

Widlöcher D. (1996), *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*. Paris, Odile Jacob.



## *Une figure tragique de la négation, l'ironie*

Jean-Claude Rolland

Il ne se pose pas, pour l'heure, de problème plus important que celui de comprendre ce qui, dans la cure, chez l'analysant, peut-être aussi chez l'analyste, commande au déploiement du discours. Commande à la parole dans son activation d'une langue nécessairement déjà là, présente dans le tissu de l'âme, ce qui ne veut pas dire spontanément disponible à son énonciation. Outrepassons donc d'emblée le problème posé par l'usage de la parole volontaire, qui se commande à elle-même, décide, parmi les pensées suscitées par l'"entretien" avec un interlocuteur, par la situation communicative du moment, ce qu'il convient de dire ou de taire, ce qui convient ou ne convient pas aux modalités de l'adresse. Et centrons-nous sur cet autre mouvement de la parole où l'énonciation, dans sa figure positive de dire comme dans sa figure muette de taire, relève de motifs indépendants de l'adresse à un autre, sert d'autres fins que de le séduire ou de l'informer et obéit à des déterminismes inconnus du sujet parlant. Un courant de parole qui s'impose ou se dérobe au moi, d'abord, plus qu'à un objet extérieur, qui s'impose ou se dérobe au moi comme à son objet d'élection, le mettant tantôt en demeure de se réformer, lui garantissant tantôt sa conservation.

Qui, ou plutôt quoi, dans la cure, commande à cette littérale discursivité de la parole qui s'y accomplit ? Posons, sans certitude aucune, que dans l'entité si générale et si polymorphe que nous dénommons "moi", c'est une instance particulière, très définie et très circonscrite qui a en charge cette tâche, essentielle parce que vitale. Très définie par sa fonction même qui est d'évaluer et contrôler le toujours instable équilibre entre les deux puissances antagonistes grâce auxquelles - à la manière d'un fleuve que ses deux rives ordonnent - Psyché accède à "sa "

réalité : la revendication pulsionnelle, l'exigence de la réalité. Très définie encore par sa topique, découlant de sa fonction, et qu'il faut nous représenter comme s'établissant en un lieu virtuel aussi proche que possible des deux sources radicalement hétérogènes où le moi puise sa matière, l'appareil perceptif l'ouvrant au monde et d'où lui vient son étoffe sensorielle, le bouillonnant héritage des objets "premiers", oedipiens, enlacés en scène primitive, chargés de sexualité. L'attachement à ces objets détournerait l'être du monde, s'il ne renversait l'altération originaire - qui définirait l'humain - en une subjectivité - qui définirait l'individu - par recours à l'identification dont il fait et son mouvement et sa structure. Très circonscrite enfin parce que cette instance rapproche, tente de rapprocher, les catégories les plus opposées qui soient, opposées par leurs temporalités - comme le sont l'héritage immémorial de la phylogenèse et l'actualité toujours recommencée de l'ontogenèse -, opposées dans leur esprit - ainsi les opérations de perception et d'identification -, opposées par leurs fins - ainsi les tendances érotiques qui sont au ça comme un besoin et l'autoconservation du moi. Cette instance ne peut donc être que dans le plus extrême éloignement avec ce que nous nommons la conscience et avec la partie du moi qui admet cette qualité - et d'où nous vient le sentiment non illusoire d'être doté d'un libre arbitre. Cet organisateur et gardien de la vie qui, rappelant par là Œdipe et son *epos*, veille au carrefour où s'entrecroisent deux mondes inconciliables ; il veille à ce que la réalité psychique accomplisse le destin qui lui est échu de concilier chez l'homme corps, parole et mémoire. Ce veilleur siège sans doute au plus profond du moi, là où règne la nuit de son inconscience, pour reprendre ce mot de Viviane Abel Prot, mais où la

lumière indispensable au discernement de la pensée est fournie par cet éclairage si énigmatique que Freud a nommé principe de plaisir déplaisir.

Qu'est-ce qui commande à la parole dans la cure ? Ce qui commande à la vie dans l'existence ordinaire. Qu'est-ce que ce courant de parole qui dans la cure échappe à toute visée communicative ? Le même courant de pensées qui, dans la réalité psychique, gère les conflits plus ou moins violents opposant les multiples représentations identitaires et objectales constituant l'être, comme les multiples intérêts pulsionnels menaçant son économie. La parole que nous attendons et que nous requérons du patient et de nous dans la cure est cette parole qui fait tenir ensemble par le jeu de la résonance, de *l'Empfindung*, et l'exigence existentielle à laquelle le moi ne peut déroger, et l'exigence de remémoration sans laquelle le ça nous condamnerait à régresser vers la mort et la barbarie. La parole à laquelle nous conduit le processus analytique est cette parole qui sépare la mémoire de l'immémorial, le moi de l'autre, la vie de la mort, le personnel de l'impersonnel. Elle est un acte, un art de vivre pour reprendre cette expression de Shlegel. Et personne, aucun auteur ne nous a mieux fait connaître ce cheminement de la parole, personne ne nous en a convaincu avec autant de pénétration, d'obstination et de rigueur que Pierre Fédida. Je pense à ce texte, j'allais dire à, ces lignes admirables - comme si ce mot de " ligne " avec sa référence fragmentaire évoquait mieux que " texte " la parole en train de s'écrire qui y résonne encore - je pense à ce texte inaugurant *Crise et contre-transfert* à l'intitulé si saisissant "Tradition tragique du psychopathologique"(1). Pierre Fédida y organise sa réflexion autour des vers de l'hymne à Zeus dans l'Agamemnon d'Eschyle où il est dit que :

*Celui qui a ouvert aux mortels le penser posant qu'ils tiendraient principalement leur savoir par la souffrance. Dans le sommeil, le mal où revit la peine coule devant le coeur. Et la pensée sûre est venue à ceux qui n'en voulaient pas...*

Et l'auteur de commenter : " c'est au sortir de la nuit - juste pour le temps de la levée d'un jour - que l'homme acquiert connaissance de l'humain. Psychopathologique est une telle connaissance formée en l'expérience intime de la passion. Des moments critiques de cette expérience, comme le sont le rêve, le deuil, les événements psychiques de la vie (on y ajouterait l'expérience transférentielle), la clinique prend signification. "

Cette instance du moi qui commande à la parole aux fins d'asseoir la réalité du psychique dans un équilibre durable s'organise donc autour d'un principe, le plaisir déplaisir, qui n'est pas une conscience bien que l'on puisse gager que ce qui devient la conscience dans les couches supérieures de l'appareil psychique soit la reprise, selon des voies nouvelles et une expression spécifique, de ce principe premier. Il est une boussole, écrit Freud dans " Le Moi et le Ça " ; entendons qu'il est une connaissance non dissociable du support qui l'instrumente, une intelligence qui se confond dans l'opération qu'elle accomplit, et c'est en quoi on peut la nommer une intelligence tragique. Et cette opération qui fonde la réalité du psychique, non pas une fois pour toutes, mais se répète à chaque événement faisant crise dans la subjectivité de l'être, cette opération prend toujours forme d'une négation, d'un refus. Mais, attention ! elle est une négation qui demeure, dans son essence intime, indifféremment orientée, qui s'exerce aussi bien contre les revendications pulsionnelles que contre les exigences de la réalité ; elle est un refus qui n'établit pas d'échelle de valeurs entre ces catégories contradictoires, qui méconnaît l'opposition conceptuelle du vrai et du faux, pour n'investir que celle, vitale, du plaisant et du déplaisant, du bon et du mauvais, de l'intériorité subjective et de l'extériorité confuse et hostile qu'est désormais le " non moi ". Elle ne connaît que le possible. L'expression qui lui est spécifique, son discours, sera celui de l'ironie. "Ironie" est l'anagramme imparfait de "renier".

---

1 PUF, 1992, pp. 20-32.

Cette instance qui s'organise autour d'un principe de nature prosaïquement économique et qui, ainsi défini, convient parfaitement à l'idée d'homéostasie qu'il est censé garantir et de différences structurales inter instantielles qu'il est censé soutenir, pourquoi nous est-il si difficile de résister à la tentation de la personnifier ? De la tenir pour un simple "niveau dans le moi", un fragment ordinaire de ce vaste territoire, qui se serait simplement différencié par sa fonction de régulation, à la manière dont la physiopathologie nous montre qu'un organe du corps s'est spécialisé par exemple dans le contrôle des sécrétions hormonales... ? Pourquoi, avec Freud lui-même, cette tentation d'en faire, avec tout ce que cela comporte de paradoxal, un "moi inconscient", paradoxe redoublé d'ailleurs par l'opposition où il l'installe en regard du "ça". Pourquoi même et, même "par analogie", "l'identifier", je cite Freud, "à l'homoncule cérébral des anatomistes qui se trouve dans le cortex cérébral, la tête en bas et les pieds en haut, regardant vers l'arrière et, on le sait, portant à gauche la zone du langage "(2) ?

De l'inconscient peut-il être encore, ou déjà, du "moi" ? Le "moi" peut-il être aussi du "ça" ? S'agirait-il, là, d'incertitudes dont nous nous accommoderions trop aisément ou serions-nous en face de ce qu'il est dit dans *l'Agamemnon d'Eschyle* "de la pensée sûre", "venue à ceux qui n'en voulaient pas" ? Car il ne faut peut-être pas s'arrêter à cette offense à la pensée rationnelle faite par la tendance à la personnification, ne pas s'offusquer de cet anthropomorphisme enfantin qui semble vouloir affecter de sa magie jusqu'à l'exploration scientifique de l'appareil de l'âme.

Peut-être faut-il voir là le reflet, par mimesis - mais la mimesis est aussi une forme rudimentaire de la pensée -, de la nature particulière que son origine perceptive confère à cette instance. Au tout début de sa vie, lorsque le tout de son environnement est représenté pour l'enfant par les soins parentaux, les soins maternels, c'est une instance extérieure à l'être qui assure la périlleuse régulation de l'angoisse aggravée par l'état *d'Hilflosigkeit*. Mais cette instance

extérieure a une voix, un visage, une odeur, un nom, tous traits que la perception capture et sur lesquels le moi s'appuiera secondairement pour assurer lui-même cette fonction vitale. Un désir aussi anime cette instance, un désir fort d'une puissante sensualité et d'autant d'énigme que la perception intériorise et qui contribue, longtemps, quelquefois toujours, à ce que cette instance se figure au sein même du moi comme l'incarnation de l'autre, de son corps, de sa sensorialité, de son inconscient. La tendance à la personnification à laquelle nous sommes tentés, et qu'il nous faut cependant combattre quand nous voulons nous représenter les états du moi, suit sans doute la même pente qu'accomplit cette instance dans le procès de sa constitution, de sa différenciation. Se personnifiant d'abord comme "une mère" ou "un père", pour en venir, non sans douleur ni déchirement, à une appropriation subjective qui fait du moi, l'imparfait substitut de l'autre, sa *Veränderung*, sa "désaltération" nécessairement incomplète, de sorte que l'autre, comme l'horizon dans le paysage, demeure, et sa référence, et sa limite. Et son reste. L'autre, l'objet oedipien, est au moi ce qui veut être refusé et ne peut l'être. C'est à ce prix sans doute que l'enfant est voué à la relation et à la parole. Et rappelons-nous encore, au sujet de cette tendance à la personnification qui viendrait indiquer tragiquement la souffrance native, l'incertitude radicale qu'a le moi de n'être jamais idéalement moi mais de rester habité par l'autre comme sa "dépendance", rappelons-nous de Pierre Fédida et de l'attention qu'il prêtait au jeu tragique de l'absence présence dans le transfert et dont le mot de Paul Celan "personne-personne" lui semblait la figure la plus inspirante.

Dans un certain nombre de situations analytiques, dans la plupart d'entre elles, même, c'est presque un artifice, quelque peu maniéré, de se poser la question de savoir ce qui commande à la parole. La parole de l'analysant coule là librement, naturellement et s'il se tait, s'il laisse s'installer un silence plus ou moins durable, nous nous

---

2 " Le Moi et le Ça "in *Essais de psychanalyse*, Pbp, p.238.

représentons simplement que les pensées inconscientes, activées par l'expérience transférentielle, ont pris un tour plus régressif, plus archaïque et que, pour s'arracher à cette mémoire de l'infantile et se représenter dans des mots et un phrasé énonçables, il leur faut, c'est la temporalité qui leur est propre, se figurer dans le langage, plus sémiotique que sémiologique, du rêve. Aussi ce patient qui ne nous parle plus, l'écoutons-nous rêver, attendant qu'au sortir de son rêve, il convertisse en mots à nous adressés les images et les sensations par lesquelles, à la faveur de notre présence, de notre contenance, il s'est laissé un instant, et sans effroi, traverser. Nous n'imaginons pas, avec raison pour une part, à tort pour une autre, qu'un quelconque divorce entre les intérêts du moi et les effets de la discursivité ait pu provoquer, à la manière d'une insigne " révolution de palais ", cet " arrêt ", cette " suspension " de la parole.

Dans un plus petit nombre de situations analytiques, la même question ne peut pas ne pas se poser. Ici, la parole de l'analysant semble soumise à un contrôle étroit, serré, tyrannique. Sa thématique se réduit à quelques motifs obstinément répétés, sa tonalité tient d'un continuum monocorde, ici celui rageur de la quérulence, là celui douloureux de la plainte, là encore la neutralité accablante du récit littéral. Il arrive même que l'oppression, qui semble bâillonner ainsi la parole du sujet, déborde sur sa voix qu'on éprouve contrefaite, maniérée, discordante. Et dans notre écoute, tout à l'éprouvé justement de cette dissonance (qui est sans doute le revers de la résonance dont je parlais plus haut), dans notre écoute où manque l'inspiration, notre discours intérieur se désertifie. Et pourtant ces analysants aiment leurs cures, ils y sont fidèles, rangés, et même ils en tirent profit. Ils le disent volontiers et pas seulement parce que, mesurant l'écart que creuse leur conduite de parole face à nos idéaux d' " école ", ils veulent soigner notre frustration. Mais parce que c'est aussi vrai, nous en sommes témoins, nous le constatons aux menus signes qui s'échangent au début et à la fin de chaque séance, un serrement de main qui se fait moins réticent, un visage qui perd de sa sévérité, une vêtue qui se fait plus féminine... Menus signes

que nous observons nécessairement, sans nécessairement les noter, chez ceux qui nous entourent - et dont nos analysants font partie - et que nous observons parce que nous nous affranchissons de concert du processus analytique, aussitôt que nous nous extrayons du dispositif qui le commande.

C'est dans ces situations-là qu'il est visible que l'analyste doit compter, dans sa représentation du et sa participation au processus analytique, avec la présence" en personne "d'une instance du moi que l'on peut provisoirement définir, même si elle ne se réduit pas à cela, comme commandant à la parole. On s'est, face à telle analysante, au fil des semaines, des mois, voire des années et malgré la pauvreté des indices dont elle nous nourrit, convaincu que derrière les multiples personnages masculins (voire féminins) de sa réalité, avec lesquels elle entretient une relation toujours identique, s'inaugurant en une attente fiévreuse, suivie d'une amère déception puis d'un dépit rageur et inconsolable, se cache - ou se montre - la figure d'un père de l'enfance dont elle se refuse de parler " parce qu'il n'est plus pour elle qu'un petit tas d'os blanchissant sous deux mètres de terre ". Mais d'un père qui, de là où nous l'écoutons, cela nous saute aux yeux, l'habite comme un fantôme et qui aurait conservé l'essentiel de sa puissance séductrice, gardé intact l'attrait qu'exerçaient, sur la petite fille qu'elle fut, le rejet excitant qu'il lui manifestait d'être sa cinquième fille et le mépris que lui inspiraient ses tentatives maladroitement, à elle, de s'imposer à son attention, à lui. Et voilà que, dans le discours sous haute surveillance que cette patiente me tient, un lien analogique se manifeste clairement entre la figure actuelle qui lui fait souci et ce père qu'aujourd'hui, par exception, elle mentionne dans un tout autre contexte. Je lui formule ce lien, froidement, car la décision de l'interprétation ne m'appartient pas et bien que j'éprouve, la lui donnant, le sentiment déplaisant que je la traque. " Bien sûr qu'il me fait penser à mon père, croyez-vous que je ne le sache pas ? " répond-elle sur un ton qui n'admet pas de commentaire dans un phrasé où j'entends à l'oeuvre une même logique, aussi froide et implacable mais émanant de son moi, que celle que portait mon

interprétation et qui émanait, elle, de mon discours intérieur. Puis comme si elle avait paré avec droiture et adresse au danger dont l'énonciation dans l'analyse la menaçait réellement, pour de vrai, elle retourna au continuum d'un discours qui, de toute évidence, et sous le contrôle d'un niveau du moi qui veille active-ment au déroulement du processus, travaille non pas à l'énonciation des représentations inconscientes mais à leur contre-investissement.

Le concept de "résistance", si précieux lorsqu'on se donne comme tâche de se représenter de l'extérieur, en théorie, dans le fonctionnement de l'appareil psychique, les voies ouvertes au devenir conscient, perd de sa performance et de son intérêt en ce qui concerne la " connaissance souffrante " à laquelle le développement extemporané du processus analytique expose également l'analyste et l'analysant, cette connaissance souffrante, *pathematos*, que Pierre Fédida a déplacé du poème épique à la clinique du transfert où il vient " donner signification tragique au psychopathologique ". La notion de " contre-investissement ", à condition qu'on ne la sépare pas du couple d'opposé sans doute asymétrique qui la lie à celle d' " investissement " paraît plus neutre que celle de résistance en ce sens, au moins, qu'elle est affranchie des deux représentations-but parasitant la seconde : celle relative à la conscience dont Freud n'a cessé de minimiser la portée au fur et à mesure que s'est approfondie sa connaissance de l'appareil psychique et dont le cas évoqué ici, ébranle encore la solidité. Car la surconscience que cette patiente dévoile soudainement de l'attachement infantile qui la noue à son père, ne sépare en rien la connaissance qu'elle a de la chose, du dédain que lui inspire la nécessité d'y renoncer. De même la lucidité qu'elle se découvre, loin d'en contester le caractère incestueux, loin de neutraliser l'effet conservateur que la dissimulation lui garantissait, vient comme la conforter. L'ironie tragique qui se manifeste dans ce moment du déroulement analytique consiste à réduire au même, à confondre, l'un dans l'autre, l'un par l'autre, ces opposés parfaits que sont la lucidité et la dissimulation et à faire se nier réciproquement leurs pouvoirs respectifs de négation.

C'est que l'ironie ne travaille pas à la connaissance, au sens de la conscience qui se prétend pure connaissance, et purement réfléchie. Elle sert une autre fin qui est de contre-investissement de ce que le renoncement menace, le déclenchement de l'angoisse, le déploiement de la douleur. Quant à la seconde représentation-but attachée à la résistance, le changement psychique, n'est-il pas, au regard du maigre et ambigu éventail conceptuel - la guérison, la réaction thérapeutique négative - où notre pensée peut se déployer sur ce sujet, un lourd héritage de la morale et de la médecine ? Car, après tout, si cette patiente utilisait sa cure, non pour s'arracher à la souffrance manifeste que lui occasionnent ses symptômes - et qui pourrait représenter, dans la vie sans éclat qu'elle s'est imposée, son bien le plus précieux - mais pour pénétrer plus profondément la relation qu'à travers sa névrose obsessionnelle, elle continue à entretenir avec son père mort, qu'aurions-nous à redire à cela ? L'analyste, s'il veut retenir son acte dans le champ de la laïcité et de la science, doit se rappeler qu'il n'est soumis qu'à une obligation de moyens et non de résultat.

Voilà donc que, avec la patiente telle que je viens de l'évoquer, nous découvrons que, dans le dispositif analytique demeuré inchangé quant au cadre, nous ne sommes plus deux - un analysant qui parle et qui transfère, et un analyste qui écoute et qui construit - mais qu'une troisième personne - un troisième homme - se manifeste en présence, comme présence active et muette. J'ai hésité à écrire une " troisième personne ", non parce que ce n'est pas juste, je suis bien obligé de faire confiance à ce que je ressens, mais parce que je redoute d'aggraver le réalisme auquel donne lieu l'accomplissement hallucinatoire dans la régression transférentielle. Si cette patiente, qui n'apporte jamais à sa cure aucun récit de rêves, se consolait du désespoir où l'a conduite le désamour de son père en le rêvant, en le figurant en présence, en ma présence, sans aller toutefois jusqu'à le transférer sur ma personne, de peur que par ce déplacement, par cette substitution, et en tant que ces opérations psychiques portent l'esprit du renoncement, elle le fasse mourir une seconde fois ?

Il s'agirait alors pour cette femme de ne pas perdre son père ou de ne pas le perdre encore, pour ne pas, à travers lui, se perdre elle-même.

J'ai hésité aussi à dire une " troisième personne ", de crainte qu'identifiant, dans celle qui me parle et à qui je me dois d'accorder, sinon une harmonie d'être, du moins une cohérence, c'est-à-dire une personnalité, fût-elle complexe et même multiple, qu'identifiant donc, dans ce *Zusammenhang*, cet ensemble unitaire ou mieux cette aspiration unitaire, dit Freud, auquel tout moi se réduit, une subjectivité qui lui serait radicalement autre, radicalement hétérogène, une " partie " comme on le disait à une époque heureusement révolue, je lui attribue, je lui prête une âme, une vie, des intentions, comme, par exemple, d'" attaquer les liens ", ainsi que le prétendent des théories qui me font horreur. J'ai hésité à dire personne ou instance parce que ce qui est pour moi, à la place qui est la mienne dans cette situation analytique, une instance à laquelle je n'ai pas (encore) accès sauf à connaître que c'est d'elle qu'émane le violent contre-investissement de son discours dont je suis le témoin passif, est pour elle une personne qui connaît ce qu'il m'est impossible à moi de connaître, à savoir le danger auquel son " moi ", par son immaturité, par la fragilité de son organisation narcissique et la précarité des relations d'objets qu'il a pu, secondairement, instaurer, serait exposé s'il laissait la parole, librement, au rythme qui est le sien et qui n'est pas son rythme à lui, accomplir son travail de représentation et de négation des formations inconscientes oeuvrant dans le ça à la satisfaction et la conservation des fantasmes originaires. Elle est une personne qui, non pas m'ignore, mais me dédaigne, parce qu'elle n'entre en relation qu'avec ce moi qu'elle constitue ainsi en soi, ne s'adresse qu'à lui dans ce dialogue de la confiance qu'a si bien décrit Catherine Chabert, assurant ainsi la même fonction protectrice (et c'est sans doute à cette analogie que cette instance psychique tend à se personnifier) que la figure de la mère " winnicottienne " procure au bébé en s'isolant avec lui du monde, non seulement pour le protéger contre ses excitations, mais pour lui offrir ce temps du retrait exigé par le développement des

autoérotismes et la constitution d'un moi indépendant. Une instance, donc, à qui incombe la tâche de renoncer au renoncement et qui incline à se figurer comme une personne pour autant qu'elle exprime, là, une volonté et manifeste donc une raison. Car le renoncement aux objets du ça exige que le moi ait acquis une capacité de sublimation suffisamment bonne pour perlaborer l'affect que ce renoncement libère, au risque qu'il se décompose en angoisse, et qu'il ait encore acquis une aptitude suffisamment agile à l'identification pour que la perte de ces objets, les plus précieux qui soient jamais, soit compensée, consolée par l'assomption toujours nostalgique d'une subjectivité, au risque que se développe une douleur infinie et intraitable qui menace de surcroît (et c'est là le point le plus tragique de cette situation) d'aggraver la propension sacrificielle du " moi ça " porté à choisir de préférence à la vie, ce que J.-B. Pontalis appelle " l'amour des commencements " et, de préférence à l'abandon de ses objets, la mort psychique. " L'angoisse de mort ", écrit Freud, toujours dans *Le Moi et le Ça* " provient de ce que le moi se dépouille dans une très large mesure de son investissement libidinal narcissique, qu'il s'abandonne lui-même pour un autre objet " et que " vivre est pour le moi synonyme d'être aimé ".

Ce qui est visible ici, cette dissociation dans la personne de qui se soumet à l'analyse, d'une figure empruntée au temps de *l'infans* et face à laquelle le moi parlant reconnaît, sans rébellion, son état de dépendance, d'une figure qu'il ne se serait jamais appropriée ou qu'il aurait réinstallée, régressivement, au dehors de lui, comme le gardien suprême, face à la crise psychique qu'ouvre nécessairement le transfert, cette dissociation, si elle n'est pas visible là, je veux dire dans les situations analytiques ordinaires, n'en est pas moins, là aussi, active. La différence tiendrait à ce que, dans ce second cas, elle est transférée, non pas " sur " l'analyste comme le sont la plupart des formations psychiques refoulées, qu'elles soient narcissiques ou objectales, en une fausse liaison qui anime justement le jeu fécond du déplacement, restitution, substitution et ouvre à la dissolution du transfert, mais transférée " à " l'analyste, ou mieux, ainsi que le disait Hanna

Ségala, "dans " l'analyste. Qu'on me pardonne ce jeu sur les mots ou avec les mots, mais comment faire apparaître ces minuscules subtilités que nous impose le travail analytique autrement qu'en les dramatisant dans des formules qui ne prétendent pas dire " ce qui est " mais seulement désigner " que quelque chose doit se dérober à notre entendement " ? Le patient, dans son transfert à l'analyste, identifie désormais cette instance à sa personne, ce qui renvoie encore à un mouvement de personnification. Il l'investit de cette fonction de juger - et de contenir - dans les mouvements passionnels de haine, d'amour ou de dépit qui tendent vers lui sa parole, ce qui est énonçable et ce qui ne l'est pas, ce qui est "renonçable" et ce qui ne l'est pas. Comment ? En faisant de l'analyste un autre lui-même, ce que l'on pourrait formuler en disant qu'à l'inverse de l'identification qui introduit de l'autre dans le moi, ce transfert narcissique, cette part narcissique du transfert et qui serait comme son noyau, introduit du moi dans l'autre. Nous connaissons tous, par expérience, l'apaisement, voire l'élévation qu'éprouve l'analysant en s'installant dans sa cure. En forçant donc son empathie à réduire son écoute à n'entendre que ce que lui, le patient, peut se dire.

En l'invitant, par ce biais, à renoncer à l'entendement, à la conscience éveillée qui fait de la clarté une occultation, à la lucidité "qui néglige de tenir compte du rêve de la nuit", pour lui substituer cette connaissance pathique dont parle Pierre Fédida " cette subjectivation temporelle de la passion s'assignant à elle-même la connaissance obscure de la limite juste qui la constitue en expérience ".

Ai-je tort d'assigner à l'analysant l'initiative de cette régression contre-transférentielle qui conduit l'analyste, en renonçant - partiellement et temporairement - à son savoir, à son activité même, à instituer la passion transférentielle en une expérience qu'il ne s'agit pas de partager, à laquelle il ne s'agirait même pas de renoncer, qu'il s'agit seulement de nommer pour que " la séparation, qui est déjà à l'œuvre dans la passion elle-même, se laisse analyser par l'angoisse de sa tentative de désidentification " ? Ai-je tort ? L'analyste n'a-t-il pas, en lui, par sa formation, les moyens de cette

réceptivité ? Certes. À ceci près que les renoncements qu'exige de lui une situation analytique donnée, renoncement à sa personne en tant qu'il incarne l'instance narcissique de l'analysant, renoncement à ses idéaux théoriques en tant qu'il circonscrit, de sa participation tragique, l'expérience obscure du transfert, à ceci près que ces renoncements n'ont rien d'anticipable, qu'ils ne sont pas perceptibles, ne sont accessibles à aucune forme de connaissance, qu'ils ne sont que des faits, des actes prescrits, à lui, par la situation qu'il a créée et qui ne dépendent que de la tragédie - ses ressorts, ses personnages, ses passions - qui s'est transposée des profondeurs du moi inconscient sur la scène du transfert. Et peut-être est-ce des limites que nous posons à ce qui est exigé de nous de renoncements, sous l'égide en nous du principe de plaisir déplaisir, que dépend le fait qu'un patient transfère sur nous l'intégralité de sa réalité psychique, la soumet à la représentation et nous confie par l'interprétation la commande de sa parole, ou qu'au contraire il en soustrait la part tragique et se réduit à la répéter dans ce qui pourrait être "l'inconscient du transfert".

J'aurais fait, en écrivant ces lignes, une expérience intime singulière, à savoir qu'à vouloir parler du renoncement, si je suivais ma pente naturelle, je renoncerais à parler. Y aurait-il en moi, alertée par cette activité, une instance qui veillerait à ce que mon discours n'outrepasse pas les bornes du familier, du connu, du convenu ? Même si je m'adresse, sans ambiguïté, à un lecteur, même si je m'étais dans ce mouvement sur une représentation-but consciente qui est de parler de la négation dont le renoncement me semble l'état originare, l'écriture me conduit à me découvrir. Se découvrir serait-il du côté du renoncement, aboutirait-il non pas à ce gain de connaissance, de lumière qu'on aime à privilégier pour légitimer cet acte, mais (aussi) à une perte, perte de croyance, de conviction nous assurant dans notre rapport au monde et à notre mémoire ? Ou encore à la perte d'un objet de pensée, d'un objet cher à la pensée que le mutisme voudrait envelopper de silence afin de le conserver, alors même que la parole dit qu'il est temps maintenant de s'en dépandre ?

Du renoncement, Freud n'a cessé de parler. L'occurrence du mot *Verzichtung* dans son œuvre est considérable. On s'étonne que le " vocabulaire " ait dédaigné d'offrir une entrée à ce concept. Il est vrai que Freud fait de ce concept (mais ç'en est-il un vraiment ?) un usage apparemment peu spécifique. Il lui arrive d'utiliser indifféremment ses synonymes que sont perte (dans *Deuil et mélancolie*) ou abandon (dans *Le Moi et le Ça*). Cet éventail sémantique aurait-il pour dessein de balayer plus largement la multiplicité des actions psychiques élémentaires d'où procède cette opération ? Car l'objet œdipien, en effet, est tout à la fois ce à quoi il faut s'arracher, c'est bien sûr là la condition de la subjectivité, j'ai essayé de le montrer, mais c'est aussi plus que ça, sa condition tragique : " On voudrait entendre ", dit encore Pierre Fédida, " avec Hölderlin qu'au fondement de celui-ci se trouve le monstrueux de l'accouplement du dieu et de l'homme, l'" union illimitée " : le tragique est ce qui nomme la toute-puissance des identifications passives qui placent l'homme dans cette position inversée du héros épique capable des " grandes volontés " qui sont exigées pour la " séparation également illimitée " ". Friedrich Schlegel, à propos du *Wilhelm Meister* de Goethe, dit cela autrement : "Nous devons pouvoir nous élever au-dessus de notre propre amour et anéantir en pensée ce que nous adorons, sinon, et quelles que soient les facultés que nous avons par ailleurs, il nous manque le sens de l'univers."

Mais l'objet œdipien est aussi ce qui ne cesse de se dérober à nous, voire de nous exclure, ce dont témoigne le fantasme de scène primitive qui lui est inexorablement associé. La perte de son représentant externe, de la mère, du père, n'est jamais " traumatique " que de convoquer, comme sa véritable source d'angoisse, cette perte première. D'où l'injonction théorique qui nous est faite de ne jamais perdre de vue que ce que nous nommons renoncement ne concerne de fait que des objets originellement perdus. Il y a donc dans ce concept de renoncement une tension que la pensée doit tenir, une contradiction qu'elle ne doit pas trancher. À quoi s'ajoute encore comme la troisième aspérité

d'un concept réellement blessant pour la pensée, le fait que cette sexualité du ça dont se nourrit l'attraction incestueuse, par sa viscosité, son inertie, appelle à son abandon. Elle est une libido qui se fixe plus aux objets qu'elle ne s'attache à eux. Elle institue plus une dépendance, une contrainte qu'un lien d'amour. De la place du gardien de la vie d'où le moi est appelé à se constituer, cette satisfaction primaire est, et une satisfaction et un danger, et un plaisir et un déplaisir. La sexualité infantile, dans sa préhistoire pulsionnelle, est une sexualité du déplaisir - non une sexualité de la douleur, mais de l'asservissement. Et c'est ce manque fondamental de performance, au plan économique, qui la condamnerait à être l'objet d'un renoncement.

Voilà donc avec cette notion de renoncement plus qu'un concept, un " complexe ". De fait, ce qui me paraît rassembler la polysémie de ce " complexe du renoncement ", lui donner cohérence théorique, acuité clinique et portée séparatrice, c'est la place très précise - et dont on ne peut non plus le détacher - qu'il occupe dans le couple d'opposés qu'il forme avec la notion de conservation. L'essentiel des concepts freudiens vont par paire d'opposés, s'inscrivant ainsi dans quelque chose qui n'est pas une dialectique, qui serait plutôt ce que les romantiques allemands, Novalis et Schlegel en particulier, dénommaient " consentement délibéré aux contradictions " et où ils voyaient le ressort du *Witz* comme de l'ironie. Une contradiction parce que leur opposition reste toujours tenue activement dans une relative asymétrie et que chaque terme de cette opposition assure à l'autre, alternativement, tantôt une fonction de référence, tantôt une fonction de désignation. De sorte qu'il serait réducteur de penser, par exemple, le moi sans sa référence à l'objet, et de même pour le ça, ou de penser le narcissisme indépendamment de l'opposition qu'il désigne implicitement à la libido d'objet. Et Freud, par cette " méthode " de penser (c'en est une assurément), consistant à opposer les catégories psychiques aux fins et de les limiter et d'en faire saillir l'éclat, mais avec l'effet peut-être involontaire, peut-être *witzig*, qu'elles exercent, l'une contre l'autre, un certain pouvoir de négation, Freud

n'aurait-il pas introduit, dans le corps de la théorie, cette opération de la négation qui commande, de bout en bout, du renoncement originaire au " ne pas " symbolique, le fonctionnement de l'appareil de l'âme ?

Je reviens au renoncement dans son opposition à la conservation " de toutes les formations psychiques ". Ici, un mouvement de la pulsion se retournant contre elle, par ruse, se niant elle-même, troquant son but actif contre une passivité, sa force de fixation à un objet unique apparemment interchangeable contre un attachement " sublimé " à un objet quelconque, qui est justement l'analyste dans le transfert. Là, une tendance portée par " l'appareil (de l'âme) ", qui voudrait réduire à zéro le niveau de l'excitation ", mais portée aussi par quelque chose qui n'a pas cette froideur mécanique-là, tout au contraire, je pense à la mémoire dont nous sommes faits pour l'essentiel, notre mémoire, celle que nous avons commencé à tisser bien avant notre entrée dans la culture et le langage, la mémoire de nos objets oedipiens telle que nous l'avons intériorisée en nous identifiant à eux, et aussi la mémoire qu'ils portaient en eux de leurs propres objets oedipiens et, à travers ces derniers enfin, l'infinie et émouvante mémoire de la phylogenèse. Une mémoire qui se mourrait du renoncement et cependant l'appelle parce qu'il est un des constituants de la vie et qu'il n'y a que la vie pour fonder la mémoire. Entre ces deux actes, le moi,

niant l'un niant l'autre et cependant concédant à chacun sa part. Dans les moments d'extrême tension, lorsque le déséquilibre menace de rupture, qu'il se fait le tragique même du psychopathologique, alors le moi, tel le saltimbanque de Nietzsche marchant au-dessus des badauds sur sa corde, alors le moi recourt à la négation qui se nie elle-même. Le moi n'est pas un bouffon, il est un ironique.

Friedrich Schlegel, en philologue d'abord, en écrivain réellement moderne, est l'auteur romantique qui a su donner toute sa portée à la notion socratique de l'ironie, et il est celui qui a représenté le chaînon intermédiaire entre la tradition antique et la jeune science de l'esprit que Freud inaugura. Aussi m'effacerai-je, pour finir, devant sa parole. Dans un de ses plus amples fragments, il est dit : " L'ironie socratique est l'unique dissimulation totalement involontaire et pourtant totalement réfléchie (...) pour qui ne l'a pas, elle reste une énigme même après le plus franc des aveux. Elle ne doit duper personne, sinon ceux qui la prennent pour de la duperie (...) En elle tout doit n'être que raillerie et aussi que sérieux, tout doit être naïvement sincère et aussi profondément dissimulé. Elle naît de l'union entre le sens de l'art de vivre et l'esprit scientifique (...) Elle contient et éveille un sentiment de l'insoluble contradiction entre l'inconditionné et le conditionné, de l'impossibilité et de la nécessité d'une communication complète. "



# *L'enseignement, sa place entre transmission et transfert*

Henri Asseo

Lorsque le Conseil m'a proposé, conjointement à François Gantheret, d'introduire cette journée, deux pensées contradictoires m'ont traversé l'esprit. La première, plutôt pessimiste : quoi apporter de nouveau, comment lancer un débat sur ce thème maintes fois débattu ici ? Et puis, sans doute pour m'encourager, une certitude : cette question doit être maintenue ouverte en permanence dans une société d'analystes, avec l'objectif ou le risque de voir réapparaître des débats non résolus, de rouvrir des plaies. La réflexion sur l'articulation entre l'enseignement et la transmission, que ce soit dans les points de rencontre ou de conflit, est animée par les mêmes mouvements que toute réflexion sur la théorie, toujours menacée par les résistances, toujours à retravailler.

À travers cette sollicitation, c'est aussi mon transfert qui est touché au vif. Transfert sur l'APF, qui m'a accepté et formé, transfert sur ceux qui, au sein de l'institution, ont assuré cette formation, transfert issu de mon analyse. En filigrane, une question : comment parler de la transmission et de l'enseignement, inséparables de transferts multiples dans lesquels on est, pris soi-même ?

Je fais un petit retour personnel en arrière, qui n'intéresse que moi, mais qui me permet de saisir un peu la nature de cette difficulté. Psychiatre débutant, désireux de faire une " formation " analytique, je me suis tourné vers l'APF, à peu près ignorant des questions qui s'y débattaient alors au sujet de l'analyse didactique. Faire une analyse, pour un élève psychiatre, était pour quelques années encore quasi incontournable, d'où des motivations pour l'analyse souvent ambiguës, déjà imprégnées d'un besoin de reconnaissance institutionnelle. L'accord que j'ai alors obtenu pour une analyse de formation a

été d'emblée tempéré par les propos d'un des analystes que j'avais consultés, qui m'avait informé de la disparition très probable et proche de cette pratique, et qui m'encourageait à commencer une analyse quelle que fût la réponse de ce qui s'appelait encore " Comité de sélection ".

Première rencontre, néanmoins, avec l'institution APF, qui a certainement pesé lourd sur le déroulement de mon analyse, m'amenant en particulier à isoler ou à réprimer longtemps mon projet de devenir analyste. Ai-je vraiment renoncé alors à une analyse de formation qui n'existait plus, sinon dans mes fantaisies personnelles, une analyse qui aurait déjà été le début d'une formation et d'un enseignement ? Difficulté à un renoncement, sans doute au prix de l'évitement de certains conflits infra-psychiques, qui réapparaîtront lors des étapes du cursus, en particulier lors des validations. Part non analysée, peut-être non analysable, du transfert.

Une remarque au passage, qui me semble plonger, d'entrée de jeu, dans ce qui est en question aujourd'hui : si la mainmise de l'institution sur l'analyse didactique a été dénoncée ici avec vigueur, avec les conséquences que l'on sait, cela ne s'est-il pas fait en estompant quelque peu le sens même du terme didactique, à savoir l'analyse qui enseigne ? Remarque certainement naïve, mais qui me fait penser qu'il s'est créé là une disjonction non sans conséquence sur la façon de penser l'enseignement.

Mon propos n'est pas ici de manifester une quelconque nostalgie d'une analyse didactique que je n'ai pas connue. Personne ici ne songerait sans doute à remettre en question cette abolition, dont Pierre Fédida a dit qu'elle était un des moments

fondateurs de l'APF, en conformité avec l'analyse freudienne ; d'autres l'ont dit ou écrit d'une manière tout aussi convaincante.

Pour préparer cette introduction à la Journée, j'ai lu ou relu de nombreuses contributions sur la formation et l'enseignement, publiées dans *Documents & débats* depuis le n°1 (1970). La lecture de ces textes dans l'ordre chronologique permet de saisir et de suivre le travail interne à l'institution, mettant en cause le concept d'analyse didactique dans sa pertinence même et aboutissant (c'était sous la présidence de J. B. Pontalis) à son abolition. Seconde naissance de l'APF, la première s'étant réalisée lors de la séparation d'avec Jacques Lacan.

Pour les questions qui nous occupent aujourd'hui, et qui concernent de façon plus spéciale la place accordée à l'enseignement, entre le transfert et la transmission, je pense plus particulièrement aux contributions d'Hélène Widlöcher et de Marie-José Célié (Journée des Membres d'octobre 1993), ainsi qu'à l'intervention de Pierre Fédida (janvier 1994), intitulée " L'analyse personnelle et la formation de l'analyste ". Dans cette intervention, Pierre Fédida insistait sur l'obligation, pour une société d'analystes, d'assurer de façon cohérente la formation des élèves, faute de quoi, ajoutait-il, l'analyste de l'élève devenait lui-même une institution. Cette affirmation, saisissante dans sa condensation, contraint à penser l'enseignement au sein d'un jeu transférentiel complexe, incluant, peut-être par l'absence, ou la mise hors-jeu, le transfert de l'élève sur son analyste. La suppression de l'analyse de formation, en faisant disparaître cette représentation-but, a pour effet un investissement libidinal accru sur les " lieux " de sa formation (Fédida), d'où le risque pour l'élève, ainsi que pour l'institution, d'une forte idéalisation (et je pense que personne ne peut y échapper), ou bien, à l'inverse, en cas d'accroc ou de refus, celle-ci pourrait être perçue comme persécutrice.

Dans un mouvement de même type de déplacement des enjeux transférentiels " hors-analyse ", le transfert pourra être investi massivement sur la

situation de supervision, sur les superviseurs. Ces transferts (je le dis volontairement au pluriel), dont l'évolution joue un rôle essentiel dans la dynamique et dans l'effet didactique des contrôles, prennent selon toute vraisemblance une place plus ou moins obscure, mais en tout cas considérable dans la névrose de transfert impliquant l'analyste. Ces mouvements peuvent favoriser un dégagement d'une position de soumission du candidat par rapport à son analyste, et l'on sait qu'une des visées du contrôle est bien de l'aider à se libérer dans sa pratique des modèles idéalisés (ou introjectés) empruntés à son propre analyste.

La transmission est le terme le plus communément utilisé pour désigner un des aspects les plus importants de la formation. Pour autant, il faudrait tenter d'écarter la connotation quasi religieuse de ce terme. En effet, ce qui est transmis à l'origine, ou plutôt à la fin, c'est un savoir sur la mort et la sexualité. Transmission écrite, bien sûr, sur le modèle des religions du Livre. Transmission orale, que l'on peut rattacher également au domaine du sacré. On transmet aussi un héritage, ce qui renvoie à la notion de différence des générations et de filiation, tellement importantes dans l'histoire des institutions. N'oublions pas que l'on transmet également le vécu d'une expérience, dans un effort pour communiquer de façon intelligible quelque chose des effets produits par l'analyse sur soi-même ; cela peut concerner son analyse personnelle, comme dans les entretiens d'admission, ou bien une cure que l'on mène, ou bien encore une lecture. À l'intérieur des mécanismes transférentiels mis en jeu dans ce type de transmission, on peut supposer que les phénomènes d'empathie et de co-pensée, tels que Daniel Widlöcher les a dégagés dans la relation analytique, tiennent une grande place.

Empathie pour l'objet même de l'enseignement et, à ce propos, n'oublions pas que le concept d'empathie a été forgé pour saisir le lien du sujet avec l'oeuvre esthétique, co-pensée à l'intérieur de la relation d'enseignement. Et au-delà, nous pouvons imaginer des effets de suggestion, ou bien encore de transfert de pensée, question demeurée pour Freud un terrain

de recherche énigmatique et irritant. Alors, la transmission, débarrassée de toute arrière-pensée religieuse ou idéologique, si cela est possible, convient bien pour qualifier des aspects essentiels de la formation ; elle se situe à cet égard au carrefour du transfert, de la filiation et de l'expérience.

Victor Smirnoff a souligné le fait que cette notion de transmission concerne également de près l'analyse personnelle du candidat, didactique en ce sens (didactique entre guillemets, cela va sans dire). Par son analyse, le patient reçoit bien de son analyste, au-delà ou à côté du transfert, un aperçu de l'analyse comme théorie de l'inconscient, telle qu'elle est mise en oeuvre dans cette cure-là. Transmission qui concerne non seulement la façon de pratiquer de l'analyste, telle que le patient est en mesure de la percevoir (style d'interprétation, intérêts particuliers de celui-ci, qui trahissent parfois ses théories privées), mais aussi quelque chose de la théorie freudienne jusque dans ses fondements.

Quelle conscience le patient peut-il avoir de tout ceci ? Il est très difficile de répondre à une telle question, qui concerne de façon plus étendue la perception et la conscience qu'a ou non le patient du processus analytique lui-même. De nombreux patients, venus à l'analyse dans l'espoir de guérir, conserveront " de surcroît " quelque chose de l'analyse en tant que processus, quelque chose dont ils ne guériront pas. En ce qui concerne les candidats ou futurs candidats, on peut supposer sans grand risque que de profonds remaniements dans l'après-coup viendront reprendre et retravailler ces effets de leur analyse, tout au moins dans les meilleurs cas. Leur appétence pour la pratique analytique prendra racine et s'étayera précisément sur cette transmission issue de leur propre analyse.

### *L'enseignement*

Peut-on enseigner la psychanalyse, si l'on conserve au verbe enseigner son sens le plus courant, celui de communiquer un savoir ? Notons que ces trois termes : enseignant, enseigné, savoir, sont d'emblée chargés d'une valeur transférentielle ; il est

bien connu que le rapport enseignant-élève crée une relation de type transférentiel (dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*, J. Laplanche et J.-B. Pontalis mentionnent cette situation parmi d'autres comme exemple de lien transférentiel en dehors de la cure). On sait par ailleurs l'usage que Lacan a fait de l'enseignement, le sien.

Mais revenons à la question : peut-on enseigner la psychanalyse, c'est-à-dire peut-on enseigner une discipline dont la théorie et la pratique sont indissociables ? À cette question vient s'en ajouter une autre : comment cet enseignement aidera-t-il l'élève à affronter la situation de la cure, à faire face à la violence des affects, à supporter l'ennui généré par l'obsessionnel, ou encore sa mise à l'écart de la scène fantasmatique ? Comment enseigner, c'est-à-dire tout de même communiquer un ensemble de connaissances théoriques et cliniques ? Comment marquer la différence, essentielle, entre la psychanalyse et la psychologie, différence qui s'appuie, entre autres, sur la place centrale du transfert, qui ne peut-être compris et saisi qu'au travers d'une expérience et par un travail de construction ? Rappelons que Freud situe le transfert du côté de l'agir plutôt que des représentations fantasmatiques.

Aucun discours, aucun écrit n'apportera de réelle connaissance sur l'expérience transférentielle, sinon par ses propres effets ; cette expérience est en effet incarnation, permettant seule la reproduction du scénario infantile, ce qui la rapproche du rêve, et ce qui la sépare radicalement de toute autre tentative pour expliquer les effets produits par l'inconscient. Aucun écrit, à l'exception des écrits de Freud, textes " canoniques ", comme le rappelle Guy Rosolato, et situés de ce fait même à une place tout à fait à part dans la littérature psychanalytique, puisque situés à l'origine même de l'invention de l'inconscient.

J'aimerais revenir sur cette question tout à fait importante, à savoir le fait que l'enseignement est par essence un terrain propice à la production de phénomènes transférentiels. La position de l'élève, supposé être ignorant et demandeur face à

l'enseignant détenteur d'un savoir, cette dissymétrie des places respectives, tout cela constitue un ferment transférentiel très actif. Ceci est probablement vrai pour toute situation d'enseignement, quel que soit son objet, avec, toujours, le danger de l'abus de pouvoir et du leadership, lorsque le " maître "se considère et se présente comme tel. Mais derrière cela n'y a-t-il pas l'idée que savoir et transfert, indissociables l'un de l'autre, ne font pas forcément bon ménage, le transfert étant conflictuel par essence ? Mais essayons d'avancer un peu et de voir en quoi l'enseignement de la psychanalyse, qui ne saurait échapper à cette réalité, comporte des spécificités liées à son objet.

Et, tout d'abord, il faudrait se demander ce que l'on entend par psychanalyse dans l'expression " enseignement de la psychanalyse ". Ici, il s'agit principalement des grands courants constitutifs de la métapsychologie freudienne, à travers l'étude de l'oeuvre de Freud telle qu'il l'a léguée, comme un ensemble vivant, qui ouvre constamment la pensée sur son objet. Pour autant, il ne faudrait pas écarter ou minimiser l'importance de nombreux autres auteurs. Certains, tel Winnicott, ont acquis une place considérable, tandis que d'autres tombent dans un oubli relatif d'une façon parfois injuste. Il faut dire aussi que les concepts théoriques sont souvent très liés à leur inventeur, ou bien à la culture du lieu où ils ont été forgés, et se trouvent de ce fait difficilement exportables sans subir des distorsions parfois considérables (on peut voir là une des particularités de la psychanalyse par rapport à d'autres disciplines). Ainsi, les concepts d'identification projective ou de position schizo-paranoïde, indissociables de la théorie kleinienne, ont connu une grande fortune tant dans la pratique clinique que dans la psychopathologie, mais au prix de quel affadissement, de quelle perte de sens ? Et que dire de la pulsion de mort, indispensable dans l'édifice freudien, réduite presque à être synonyme de pulsion agressive ? C'est sans doute là une réalité à laquelle nul enseignement ne peut échapper ; mais on peut dire aussi, à l'opposé, qu'un enseignement qui voudrait faire cohabiter des ensembles théoriques divers risquerait d'aboutir à un consensus terne, à une théorisation dévitalisée.

Il faut distinguer, car ils sont très différents, deux enseignements : celui qui est donné aux analystes en formation ayant vécu sur eux-mêmes l'expérience de l'analyse, et qui ont souvent déjà la charge de cures (c'est l'enseignement des instituts de formation), et l'enseignement théorique de type universitaire, destiné à un public qui ne possède pas obligatoirement une expérience personnelle de l'analyse, et qui n'a pas eu à se soumettre à une démarche de sélection. En ce qui concerne l'APF, les nombreux universitaires présents parmi nous ont toujours exprimé des positions très claires quant aux différences de visée et de destin de ces deux types d'enseignements.

On a pu écrire que l'enseignement dispensé à des étudiants en dehors du cadre de la formation apporte des informations, parfois très pointues, sur la psychanalyse, tandis que l'enseignement proposé à l'intérieur du cursus de formation doit apprendre à faire usage de la théorie dans une praxis. Différence que tout le monde reconnaît comme capitale, mais dont il faudrait atténuer le côté un peu trop binaire. L'enseignement au cours de la formation devrait théoriquement éviter de renforcer les résistances à l'analyse en accentuant la tendance à l'abstraction ou à la secondarisation. En fait ce risque est toujours présent, comme en témoignent les changements intervenus à l'APF au cours des années. Ainsi, dans un passé lointain, avant la suppression de l'analyse didactique, les activités théoriques ont pu être ouvertes à des élèves qui n'étaient pas encore admis à la pratique de cures contrôlées. Cette particularité, qui peut paraître désuète aujourd'hui, était en conformité avec le concept didactique, et sous-entendait une possible disjonction entre enseignement et pratique qui n'a pas disparu dans d'autres lieux.

En même temps que disparaissait la référence à une analyse qui n'aurait pas eu d'autre visée que personnelle, disparaissait aussi la référence à un enseignement comme préalable à la formation. Il faut cependant se méfier d'une attitude qui pourrait devenir trop puriste, et ce en particulier pour deux raisons. Tout d'abord, il s'agit là d'une question de fond : l'écart entre théorie et pratique est une réalité, tout effort d'enseignement et de formation se

situant dans un perpétuel aller et retour entre ces deux pôles. Un tel écart se retrouve d'ailleurs entre formation et enseignement. D'autre part, les candidats ne sont pas vierges quant au savoir analytique, tant s'en faut. La plupart ont entrepris une analyse en y étant poussés par un intérêt pour la discipline ou un désir de l'exercer. Tous ou presque ont reçu, en divers lieux, un ou plutôt des enseignements de la théorie. Beaucoup ont déjà à leur actif une pratique clinique, de psychothérapie, voire même d'analyse, et certains ont déjà suivi des supervisions individuelles ou en groupe.

Sur un autre plan, il ne faut pas sous-estimer les effets personnels, sans doute difficiles à évaluer, d'un enseignement de type universitaire et, d'une façon plus générale, hors cursus. L'absence d'un institut de formation comme lieu de transfert peut amener un déplacement vers le lieu d'enseignement comme autre lieu transférentiel. Au cours de l'analyse, ce savoir préalable sur la théorie peut alimenter les résistances, ou bien se trouver mis à l'écart par isolation ou clivage, ou bien encore prendre la place de restes diurnes dans le matériel de la séance, en bref, suivre la destinée de l'ensemble des représentations conscientes et préconscientes.

Dans son essence, l'acquisition d'un savoir théorique antérieur à toute formation, ou bien acquis en dehors de la société d'analystes, n'est pas fondamentalement différente de ce qui suivra au cours de la formation. Personne ne doute de la quasi nécessité de ces acquis antérieurs, par exemple de la psychopathologie. Freud a lui-même donné l'exemple (névrose obsessionnelle, hystérie...). La différence, essentielle, tient en particulier à la prise en compte, dans l'enseignement que nous pouvons proposer, de la transmission dans le sens évoqué plus haut, et de la dimension transférentielle comme matière même de cet enseignement. Il est possible et même probable que seule une société d'analystes soit en mesure de répondre à ces nécessités de façon cohérente.

L'évolution historique de la place de l'enseignement au regard du transfert prend son origine dans le

transfert sur l'origine de la méthode, et sur l'impérieuse nécessité pour son inventeur d'affirmer et de conforter la pertinence de la théorie et de ses avancées. Depuis, les analystes ont été confrontés aux résistances ou aux déviations internes, dans la mesure où ces mécanismes sont partie prenante du processus analytique. A ce sujet, on peut facilement observer, surtout à l'extérieur, comment les différentes sociétés ou courants analytiques tentent de répondre à ces questions, parfois en prenant le risque de s'y engouffrer (par exemple lorsque le domaine social vient interférer : statut des psychothérapeutes, tendance à la professionnalisation).

En ce qui concerne les risques internes, Guy Rosolato a mis en évidence les différentes voies ou pentes qui guettent l'analyste du dedans, en particulier celle de l'analyse technologique et celle de l'idéalisation de la méthode, qu'il situe, après Freud, du côté du complexe paternel. Idéalisation qui emprunte les voies de la mystique, et qui, comme la pente technologique, constitue une tentative pour inhiber ou domestiquer la pulsion de savoir, en lien avec l'inconnu sexuel. Vu sous cet angle, l'enseignement qui est rattaché directement au désir infantile de savoir, donc au transfert, n'est pas séparable de ce qui le fonde.

À ce propos, dans son texte, intitulé " Voyage de la curiosité " (La maladie sexuelle, f.a. n°8), Viviane Abel-Prot a clairement dégagé le lien qui unit le désir de savoir à la sexualité ; plus qu'un lien, il s'agit de l'origine même de cette pulsion, une origine inépuisable, qui constituera précisément la source pulsionnelle du désir d'apprendre, et peut-être aussi d'enseigner.

#### *Le déplacement de l'objet de transfert*

L'abolition de l'analyse didactique a eu pour effet, on l'a vu plus haut, de déplacer une part du transfert sur l'institution, en particulier sur les superviseurs. Jusqu'alors, l'analyste didacticien, investi d'un rôle de formateur, supportait ce transfert dans lequel l'idéalisation (idéal du Moi) côtoyait des désirs agressifs à l'égard de la personne de l'analyste. Transfert trouvant un appui important dans la réalité

(l'analyste consulté par l'institution). La décision de supprimer l'analyse de formation s'impose aujourd'hui avec une totale cohérence. Mais a-t-on perçu avec la même évidence les effets ainsi produits, non seulement sur la pratique des contrôles, mais aussi sur l'enseignement, en particulier l'exacerbation de phénomènes transférentiels demeurant le plus souvent obscurs, peut-être inanalysables ? Ces motions concerneraient autant les personnes par lesquelles passe l'enseignement que la matière même, ainsi que le cadre de l'institution.

Aussi, il ne s'agit pas, bien entendu, de considérer le transfert à l'intérieur de l'enseignement comme un pis-aller ou comme un artefact gênant qu'il serait impossible d'écarter. Il s'agit, au contraire, de reconnaître pleinement la place électorale de transferts dans l'enseignement psychanalytique, et donc, dans sa transmission, transmission qui emprunte de façon intime les voies du transfert et de la généalogie. Cette réalité s'oppose, en apparence, à une conception classique, académique de l'enseignement, et Micheline Enriquez ("On forme un analyste", *NRP* n°20) a souligné la tension qui se crée entre l'enseignement, qui a quelque chose de normatif, et la transmission qui serait plutôt du côté de la subversion.

Cet écart et cette tension, que l'on pourrait souhaiter réduire dans une recherche d'apaisement, devraient, au contraire, apparaître comme l'un des moteurs et une des particularités de la rencontre du candidat avec la théorie. Cette rencontre, toujours conflictuelle, peut devenir douloureuse ou angoissante, ce qui ne va pas sans une forte excitation. On pourrait voir dans cet écart entre l'enseignement, la transmission et leur objet, une reproduction de l'écart entre la sexualité, le pulsionnel et les théories infantiles (l'écart entre le désir de connaissance et la chose en soi, l'enseignement se situant dans le mouvement du côté du pulsionnel).

Durant mes premières années de formation à l'APF, je pensais que les supervisions étaient l'essentiel de la formation, sans voir que je cherchais ainsi l'enseignement didactique dont je pensais que

l'analyse m'avait privé ; il y avait là également une tentative d'évitement de la rencontre qu'impose l'enseignement tel qu'il est proposé. À cet égard, plus encore que les validations de contrôle, le moment de l'homologation finale du cursus marque un tournant, car il oblige l'analyste en fin de formation à rendre compte de cette rencontre par un dialogue dans lequel le poids transférentiel est très important.

Pour résumer, un enseignement de la psychanalyse qui ne tiendrait pas compte du transfert qu'il suscite, non pas comme un phénomène psychologique objectivable, mais comme dynamique interne à cet enseignement, perdrait du même coup ce qui en fait la spécificité. Cela se fait ailleurs, dans des modèles de formation bâtis selon des schémas plus scolaires. Ces modèles provoquent souvent chez nous étonnement et critique, alors que l'on pourrait parfois y regarder de plus près.

Désirer devenir analyste - mais est-on jamais sûr d'être jamais analyste ? - se combine avec le souhait d'entrer en possession d'un savoir. Ce savoir concerne au premier chef la sexualité. Il est inséparable d'une curiosité qui puise ses racines dans l'infantile qui est nécessaire et même vitale pour la pratique de l'analyse.

L'accès à la théorie pourrait se situer à mi chemin entre l'accès à un savoir scientifique objectivable, réfutable, et une démarche de l'ordre du devinement (Giovanni Vassalli, "Deviner ou trahir...", *penser/rêver*, n° 1). Ne s'agit-il pas des conseils de Freud concernant la saisie du transfert dans la cure, dont on doit deviner la dynamique à partir de manifestations cliniques qui ne prennent leur sens que dans la mesure où elles sont comprises dans une théorie ? Devinement de Freud face à l'énigme du symptôme hystérique, extrait ainsi de son apparente organicité.

Cette démarche de la pensée par rapport à son objet d'étude est d'ailleurs loin d'être anti-scientifique, comme beaucoup l'affirment de nos jours, une telle démarche ayant souvent abouti à bien des découvertes, y compris dans le domaine des sciences "dures". Et, à l'opposé, on peut voir

dans la pseudo-scientificité que certains accolent à la psychanalyse, donc dans son enseignement, un piège méthodologique dans lequel certains ont pu tomber. Ce piège toujours présent trahit sa présence par l'exigence adressée à la psychanalyse de toujours devoir justifier sa pertinence.

Cependant une question demeure en suspens, car loin des débats stériles sur le caractère scientifique ou non de la psychanalyse, il existe deux positions qui cohabitent peut-être en chacun. Pour l'une, ce que cherche à saisir la psychanalyse, l'inconscient, peut être décrit et théorisé à partir de ses effets, par exemple le symptôme, comme une réalité qui existerait en dehors de la méthode ; pour l'autre, l'inconscient est un processus actif de la psyché que seule la méthode psychanalytique peut mettre en évidence.

On peut supposer que ces deux positions simplifiées à l'extrême et toutes deux présentes imprègnent le type d'enseignement proposé, en créant à l'intérieur de celui-ci une tension sans doute nécessaire avec laquelle chacun a affaire. Dans la pratique clinique, on peut voir un effet de cette tension dans la prise en compte ou non de la réalité matérielle par rapport à la réalité psychique. Lorsqu'un patient nous rapporte un événement, ou un rêve, l'analyste n'est-il pas toujours pris entre le souci de saisir le transfert à l'oeuvre et la prise en compte de la réalité ?

Ici se dessine plus clairement une ligne de partage entre un enseignement à visée informative, et un enseignement intégré à la formation. Dans ce dernier cas, l'aspect informatif n'est pas absent. Comment, en effet, pourrions-nous user de concepts sur lesquels nous n'aurions pas acquis suffisamment de données théoriques ? Là-dessus, j'emprunte à J. Laplanche l'expression " faire travailler " les concepts freudiens, ce qui implique bien le fait que ces concepts ne sauraient être pris comme des données immuables, mais devraient se trouver constamment soumis à un travail d'élaboration. En l'absence d'un tel travail, la psychanalyse risque de se transformer en dogme ou en croyance.

Un enseignement de la psychanalyse qui se veut différent d'un enseignement sur la psychanalyse devrait donc avoir cette visée : favoriser chez l'élève une élaboration par les concepts. Le travail en séminaires, les débats en grands groupes, les lectures aident à une telle élaboration ; l'évitement qui apparaît chez certains par rapport à ce travail psychique peut en être le symptôme. À l'APF, la liberté, laissée à chacun, du choix et du rythme de la participation à l'enseignement, tend, par le refus d'une scolarisation, à favoriser cette rencontre entre le candidat et les conceptions théoriques, et aussi entre celui-ci et un certain style dans l'usage de ces conceptions qui serait une des marques de notre association.

Cette liberté a des limites. Celles, bien sûr, imposées par les concepts théoriques eux-mêmes, sur lesquels on ne peut tout dire, et celles, inhérentes aux objectifs de l'association et à leur cohérence. Cette limite se concrétise de façon plus tangible lors des validations de contrôle, moments souvent redoutés par les candidats, mais peut-être plus encore, comme je l'indiquais plus haut, au moment de l'homologation du cursus. Ces moments, qui ponctuent le temps de la formation, ont pour effet, entre autres, d'atténuer le narcissisme personnel du candidat (d'autres, ailleurs, parleraient de castration), et aussi d'agir, d'une façon parfois violente, sur son transfert sur tel ou tel membre ou facette de l'institution.

La lecture occupe une place considérable, mais à part, entre l'enseignement et la transmission. Auto-enseignement pour le lecteur, enseignement (si ce mot convient) dans les groupes de travail consacrés à des études de textes. Transmission par l'auteur, et avant tout Freud, dont l'oeuvre se situe à une place unique, pour maintes raisons qu'il n'est pas nécessaire de préciser. Transfert sur l'oeuvre elle-même et sur son auteur, indispensable pour s'appropriier le texte, en faire quelque chose pour soi, au risque de tomber dans le " psittacisme ".

Je voudrais au passage indiquer ce dont chacun a pu faire l'expérience, à savoir l'effet de surprise et de nouveauté que je ressens souvent en écoutant un

collègue commenter un texte de Freud, me transmettre ainsi la manière dont ce texte l'a travaillé, conjuguant ainsi transmission et manifestation transférentielle.

La transmission s'appuie donc, d'une façon privilégiée, sur la filiation et la généalogie ; transmission par des analystes seniors de la façon dont ils ont pu s'emparer de la chose analytique, de ses théories, des écrits qui la constituent, de son éthique. La référence à l'histoire du mouvement analytique se situe au cœur de cette transmission. Cette référence, très explicite, constitue peut-être un rempart contre certains risques auxquels on pense dès qu'il s'agit de transmission : le leadership, la soumission à la pensée d'un seul auteur, ou le danger d'une théorie immuable, intouchable, proche de l'idéologie.

Les actes inscrits dans la fondation de l'APF et dans son histoire exercent leurs effets sur les générations successives, effets pouvant associer l'envie de ce qu'on n'a pas soi-même vécu, et une culpabilité souvent difficile à élaborer. L'enseignement est pris, comme l'ensemble de la formation, dans ce mouvement, et contribue sans doute à favoriser un dégageant de ce qui pourrait devenir des impasses transférentielles.

Quelque peu sous-estimé par rapport à la formation, dont il fait pourtant partie, tout aussi indispensable à l'apprentissage du métier d'analyste, l'enseignement vient peut-être alléger le poids de la dette. Alors, pourquoi ce relatif désintérêt ? Serait-ce une question de narcissisme, en particulier de la part des aînés, ou bien la trace laissée par Lacan et par l'usage qu'il a fait de l'enseignement, vecteur d'une vérité analytique ?

Par rapport à la transmission, qui traverse les générations, l'enseignement peut ouvrir un espace de liberté qui se traduit concrètement par la liberté laissée à chacun de suivre l'enseignement qu'il souhaite, et quand il le souhaite. Cette liberté fait partie de certains choix essentiels de l'association quant au refus de l'assujettissement à la pensée d'un leader, ainsi que devant toute tentative pour

domestiquer l'analyse personnelle. Cette liberté amène donc l'élève à se situer dans une position " autre ", c'est-à-dire ni en étudiant, ni en admirateur. On pourrait dire, alors, que ce choix de l'institution se situe dans une position intermédiaire entre l'extraterritorialité de l'analyse personnelle et les exigences de la formation.

À la fin de sa formation, le candidat aura à assumer cette situation paradoxale : la demande d'homologation du cursus, qui inclut donc la part d'enseignement, moment qui n'est pas sans rappeler les entretiens d'admission. Ce moment n'est pas seulement une sorte de sanction symbolique mettant un terme au statut d'élève, c'est aussi la seule véritable opportunité qui lui est donnée par l'institution d'évoquer ce qu'aura été son rapport aux enseignements, les difficultés rencontrées, les évitements éventuels (parfois inversés en une véritable boulimie). J'ai rapproché ce moment de celui des entretiens d'admission, dans lesquels sont recherchés les effets de l'analyse sur le sujet, et en particulier sur sa capacité d'entrer en contact avec ses pensées, de s'entendre parler. D'une manière proche, l'entretien d'homologation vise à mettre en évidence les effets de l'enseignement (participation aux séminaires, groupes de travail, lecture...) sur l'économie interne de l'analyste candidat, et les transformations ainsi provoquées. Vision bien sûr très théorique, puisque ces effets ne sauraient être clairement différenciés de ceux inhérents à l'ensemble du cursus, au plus près de l'analyse personnelle.

Situé en deuxième position par rapport à l'analyse personnelle, antérieure à toute demande d'admission, l'enseignement viendra souvent, dans l'après-coup, interférer avec le transfert sur l'analyste. Il participe donc à ce travail, nécessairement inachevé, de dégageant, ou plutôt de déplacement, du transfert. Entreprise salutaire, mais dont le risque peut résider dans la possibilité que des parts non analysées du transfert puissent y trouver une cache. Ce risque, si c'en est vraiment un, est sans doute inévitable. Cependant il se produira peut-être une sorte de dilution dans la multiplicité des enseignements et des enseignants.

Loin des théories ennuyeuses ou dogmatiques, l'enseignement est donc fondé sur la mise au travail des concepts théoriques, et sur une rencontre, donc sur une forme de transfert, qui est comme dans la cure, à la fois moteur et objet de cette entreprise. Transfert non analysé, mais qui viendra alimenter ce goût, indispensable, pour l'énigme.

Pierre Fédida, au sujet de la supervision, parlait d'analyse de supervision. Peut-être faudrait-il alors parler d'une clinique de l'enseignement. Clinique dans la mesure où cet enseignement doit prendre en compte les effets qu'il produit sur les protagonistes, c'est-à-dire les transformations intra-psychiques qui rejailliront sur la pratique. Cet enseignement n'est pas assimilable à celui que peut produire la présence d'analystes en dehors des lieux de formation, université ou institutions de soins, mais même dans ces lieux la psychanalyse modifie les pratiques et

peut changer la dynamique interne, avec, parfois, beaucoup de violence. À l'opposé, elle peut se trouver domestiquée et perdre ce qui en fait le moteur et la raison d'être, c'est-à-dire la confrontation avec l'infantile. Risque constamment présent, y compris dans les lieux de la formation.

L'enseignement de la psychanalyse, qui est inséparable dans ses modalités de son objet spécifique, l'inconscient, n'est pas la formation, qui passe avant tout par la confrontation des pratiques, et dont le terrain privilégié est la supervision. Ce n'est pas non plus pure affaire de transmission, celle-ci concernant de façon particulière le lien du futur analyste à son propre analyste et à ses superviseurs. L'enseignement, traversé néanmoins par les questions de transfert, se situe " à côté ", possède sa vie propre, recèle ses propres caches transférentielles, et peut ainsi ouvrir un autre espace.



# *Enseignement ou transmission*

## *Situation du transfert dans les supervisions*

François Gantheret

J'ai choisi, pour faire jouer l'intrication de ces trois termes qui nous occupent, enseignement-transmission-transfert, la voie d'abord des supervisions parce qu'ils y sont, précisément, tout particulièrement mêlés, voire conflictuels entre eux.

Tout d'abord, un essai de définition de leur contenu sémantique différentiel, si c'est possible. Il n'est en effet pas évident d'emblée de distinguer enseignement et transmission. Il nous faut, pour cela, en radicaliser, voire en caricaturer les significations : donner à " enseignement " celle, pédagogique, de l'aménagement d'un accès à un savoir positif, théorique et/ou technique, quelque chose qui pourrait être tout entier déposé dans des textes, des manuels, par exemple, le rôle de l'enseignant étant de ménager l'accès à ces textes et à leur compréhension, éventuellement de mettre en oeuvre les travaux pratiques afférents aux manuels de savoir-faire. Et, du coup, réserver à " transmission " une signification bien moins aisément énonçable, quelque chose non plus de l'ordre du savoir, mais de la manière d'être, d'être psychanalyste, d'être dans un rapport intime avec la psychanalyse. Où va donc jouer, du moins à première vue, bien davantage l'équation personnelle du " transmetteur " : sa façon, bien à lui, de penser analytiquement, son mode de travail psychique dans le rapport avec la chose analytique.

Mais il est clair que l'idée de transmission va au-delà de cette équation personnelle : qu'elle implique la filiation - le transmetteur transmettrait ce qui lui a été à lui-même transmis dans l'expérience de l'analyse. Et, au bout du compte, idéalement, une transmission de ce qui a été, une fois et une fois pour toutes, ouvert par Freud dans un mouvement fondateur. Un mouvement, ou moment, d'extrême humilité et

d'extrême prétention à la fois : reconnaître la faillite du moi à maîtriser le sens des actes psychiques, accepter l'existence, radicalement inaccessible, d'un " site de l'étranger " (Pierre Fédida) qu'on ne peut même pas dire en soi, tant il transgresse les limites que ce soi voudrait se donner ; et en même temps, ce site, prétendre le fréquenter, avoir quelque commerce avec lui. Le jour où Freud renonce à ses neurotica, et cependant persévère, il ouvre cet espace et initie ce mouvement d'une position intenable et angoissée. Transmettre l'analyse, c'est transmettre qu'on peut vivre avec cela, comment on peut vivre avec cela, et même que se tenir dans cela peut faire une vie.

Revenons à nos supervisions. Certaines, et tout particulièrement les premières supervisions, nous tirent du côté de l'enseignement, tel que je l'ai caricaturé. S'y impose l'idée qu'à cette personne, j'ai des choses à apprendre sur la façon de se tenir, de tenir le cadre analytique, de s'en tenir à la parole entendue et comment l'écouter... De *comprendre* le fonctionnement psychopathologique de son patient. De renoncer à la tentation d'expliquer, et j'explique pourquoi. Je me prends pour un maître-artisan, qui au nom de son expérience apprend le métier à son apprenti.

Les satisfactions qu'on peut tirer d'une telle position de savoir peuvent varier selon les dispositions de l'enseignant. Elles sont de toutes façons ambiguës, car en nette contradiction avec une position analytique. Laquelle, par exemple, par rapport à une intervention de l'analyste qui s'attache au symptôme, ne consisterait pas à dire : " Il ne faut pas faire cela, et voici pourquoi...", mais : " Qu'est-ce qui vous a poussé à dire cela ? " Ou, plus subtilement, à propos d'une telle intervention, ou même d'une simple pensée, solliciter le déploiement des harmoniques associatives. En somme, œuvrer

à dégager la prise inconsciente de l'analyste dans le transfert (voici notre troisième terme qui montre le bout du nez).

Remarquons que souvent, c'est l'analyste (j'entends par là le supervisé) qui tire du côté enseignement, par exemple en entendant systématiquement le " Qu'est-ce qui vous a poussé à dire cela ? " comme un " Vous n'auriez pas dû ! ".

Je crois que nos modes de fonctionnement varient à ce propos, et ce pourrait être un premier matériau d'échange entre nous. Certains sacrifient à l'idée qu'un temps, ou une certaine dose de pédagogie, sont nécessaires, notamment dans un premier contrôle. D'autres tiennent pour une position d'emblée et radicalement analytique. Et si celle-ci n'est pas supportée par l'analyste - le silence, par exemple, qui le laisse seul, sans appui de complaisance ou de connivence, face à ce qu'il relate - ceci ferait la preuve que nous nous sommes trompés en admettant ce candidat, c'est-à-dire en évaluant que l'analyse l'avait suffisamment " travaillé ", ou s'était suffisamment installée en lui, pour qu'il supporte ce face à face avec lui-même.

La seconde position, disais-je, met d'emblée et radicalement en jeu le transfert. Il n'y a pas de " faute technique " en soi, mais seulement des effets de transfert. Ou, plus exactement, ce qui peut apparaître comme faute technique sera systématiquement entendu comme effet de transfert, et matériau privilégié de l'analyse.

Par exemple, une intervention, ou attitude, ou un mouvement de pensée interne, à l'évidence encourageants ou soutenant par rapport aux pensées manifestes que communique le patient, ou à l'inverse critiques, ne seront pas traités comme fourvoiement dans l'écoute de l'analyste, mais comme indices de l'autre scène, celle du transfert, sur laquelle il occupe une position maternelle, par exemple, ou surmoïque, et que cela n'est pas regrettable et à éviter, mais profitable et inévitable, puisque actualisation et scénarisation transférentielle de la fantasmagorie inconsciente. À condition, bien sûr, de ne pas s'immobiliser dans la répétition, mais

de pouvoir s'engager dans un mouvement d'élaboration, de mise en pensées et en paroles.

Au fond, ceci engage toute la conception que nous avons, implicitement ou explicitement, de la formation. En décidant que l'admission à l'Institut de Formation serait aussi admission à un premier contrôle, que donc celui ou celle que nous admettons est prêt à prendre la place de l'analyste - sous bénéfice d'inventaire-, l'APF a délibérément fait passer au second plan, voire écarté, le versant *pédagogique* de sa formation, pour privilégier le versant *analytique*. Jadis, il y avait une admission à l'enseignement, *puis* au contrôle. Et, dans l'enseignement lui-même, on distinguait des paliers : certains séminaires étaient ouverts à tous, d'autres réservés aux " élèves " admis au contrôle, voire au second contrôle : une sorte de gradation qui échelonnait des séminaires essentiellement théoriques, puis plus cliniques, puis prenant davantage le transfert *comme* objet de réflexion. Nous avons pratiquement abandonné une telle conception du " cursus " - encore que certains d'entre nous se réservent d'accepter ou de refuser un analyste en formation qui en fait la demande dans leur séminaire, en fonction de l'expérience clinique que le demandeur a ou non déjà acquise.

\*

Renoncer à une *pédagogie* - pari que nous avons pris et qui est cohérent avec l'esprit de l'analyse - nous engage donc davantage dans la voie de la *transmission* : et là s'ouvre une difficulté. Si nous tenons la transmission pour ménagement d'un accès à : " ce que c'est d'être analyste ", ceci incline, très facilement, vers : se proposer, dans son fonctionnement de pensée, comme modèle. Quelque chose comme : " Dans cette situation que vous me relatez, à l'écoute de ces paroles, voilà comment moi, je fonctionne, et prenez-en de la graine si vous voulez et pouvez ". Et là, sous une forme que je vais sans doute encore caricaturer, s'ouvrent deux modes de fonctionnement, deux attitudes du superviseur.

"Voilà ce que, entendant cela, j'aurais dit, ou simplement pensé ", telle est la première voie. Elle peut s'assortir de toutes les nuances, du genre : " Je ne vous dis pas que c'est ce qu'il fallait dire, je vous fais simplement part de mon mode de pensée en ce moment, à l'écoute de ce que vous me relatez ", il n'en reste pas moins que l'on se propose là comme modèle, que l'on appelle à l'identification.

L'autre voie incline, non pas à dire ou montrer comment on serait analyste dans la situation évoquée, mais à tenir une écoute et une position analytiques sur les paroles prononcées actuellement, dans la séance de supervision. " Mettre à plat " ce discours, tenir pour équivalents et écouter de la même façon les fragments rapportés et la parole actuelle qui les rapporte. Décider qu'il n'y a qu'un matériau, sur lequel s'exerce l'écoute du superviseur, et que c'est ce qui se dit actuellement dans cette séance de supervision. Pour prendre appui sur l'exemple du rêve : de même que, s'agissant d'un rêve, nous écoutons de la même oreille ce qui est censé être récit du rêve, et ce qui est tenu pour commentaire - " là, c'est obscur ", ou bien " c'est un rêve en deux parties..." -, de même, de la même oreille, écouter la parole rapportée du patient, et la parole de l'analyste qui la relate et la commente.

Ou encore, et toujours pour m'appuyer sur le rêve : tenir ce qui est rapporté de la séance comme l'équivalent de restes diurnes, et écouter ce qui est dit actuellement par l'analyste comme construction d'un rêve qui se sert de ces restes diurnes pour élaborer une représentation de réalisation de désir, lequel n'est autre que ce qui organise le territoire du transfert.

On voit que, dans la première attitude, on se propose comme modèle sous la forme : " Voilà comment, à votre place, j'aurais été analyste ". Dans la seconde : " Voilà comment, à l'écoute de ce que vous me dites en ce moment, que ce soient paroles rapportées du patient ou vos pensées ou commentaires à ce sujet, voilà comment je suis analyste ".

Là encore, on retrouve les deux versants, enseignement et transmission, du moins tels que je les ai caricaturés. Mais ce qui me semble plus important, c'est que c'est la question du transfert, de sa conception, qui est engagée dans cette opposition.

On s'accordera pour tenir le transfert, dans une conception assez " classique ", comme répétition actualisée dans l'analyse du jeu des dispositions infantiles affectives du sujet avec ses imagos parentales. Mais deux voies viennent s'ouvrir, assez différentes l'une de l'autre.

Côté " pédagogique ", le transfert apparaît comme un ensemble objectivable, énonçable, et le superviseur s'emploiera à le rendre perceptible à l'analyste : " Voilà dans quoi votre patient tend à vous prendre, la place qu'il vous assigne, voire la figure que, sans vous en rendre compte peut-être, vous assumez et agissez dans l'analyse ". Superviseur et analyste sont là tous deux attentifs à un " objet " tiers, dit " le transfert ", *évoqué*, c'est-à-dire référent de la parole actuellement échangée.

Côté " transmission ", on considérera que le transfert n'est pas référent de la parole, mais structurant de celle-ci. Que l'analyse qui est l'occasion (et non l'objet) de la supervision est tout entière présente dans la parole actuelle prononcée dans la séance de supervision. Que, par une sorte de reconduction qui ignore les frontières spatiales - là-bas, l'analyse, ici, la supervision -, le transfert est structurant de la parole actuelle dans la supervision, que le superviseur dans son écoute s'y trouve tout autant pris que l'analyste.

Les exemples cliniques que l'on pourrait évoquer à l'appui de cette conception ne sont guère faciles à donner, ne serait-ce que parce qu'ils ne pourraient prétendre qu'à objectiver devant vos yeux - ou à vos oreilles - ce qui échappe nécessairement à notre prise. La " vérité " du transfert n'est ici et par définition pas saisissable, énonçable, sauf peut-être dans des moments fugitifs, mais décisifs, *d'interprétation*, où il se laisse percevoir.

Pour resserrer et préciser encore un peu plus les enjeux : c'est toute une conception de l'analyse elle-même, qui se trouve reconduite là. Être pédagogue, fût-ce un pédagogue analytiquement éclairé, convier l'analyste à examiner, ensemble, et le discours du patient, et le " discours intérieur " (Jean-Claude Rolland) de l'analyste, et ses éventuelles interventions, et l'ensemble dynamique ics qu'on peut déceler dans cette configuration (transfert), n'est-ce pas reconduire, transmettre une conception de l'analyse où l'on s'adresse au moi du patient pour lui faire percevoir un objet tiers, objet de connaissance, la ou les formations inconscientes qui l'animent à son insu ?

Être analyste, dans la situation de supervision, comme dans la cure elle-même, dénouer, délier, inciter un mouvement sans prétendre saisir un objet, tenant cet objet – l'ics - comme fondamentalement insaisissable sauf dans une illusion de maîtrise, est évidemment une conception de la transmission et de *l'analyse* radicalement opposée.

On retrouvera le balancement entre les deux versants dans la conception que nous avons des validations, et la mise en œuvre que nous en faisons. Une position radicalement analytique voudrait que nous laissions l'analyste décider seul de sa demande de validation, *et y venir seul*. J'ai plaidé jadis en ce sens, sans succès. L'idée était de tenir ces moments, ces étapes-clés que sont les validations comme des resserrements,, des défilés où l'analyste engage sa parole et soutient, à l'écoute d'autres analystes, comment il a été analyste dans cette analyse. Et ne le soutient que de sa seule parole. La supervision n'est pas absente d'un tel moment, mais son mode de présence est bien particulier et implique, dans un apparent paradoxe, la non-présence effective du superviseur.

Préciser cela implique une conception de la supervision que nous avons souvent soutenue, Pierre Fédida et moi, en total accord sur ce point (même si la conclusion pratique que j'en tire est uniquement mienne) : la supervision est

*scénarisation d'un débat entre une pensée et une fonction*, celle d'une écoute de cette pensée dans le risque qu'elle prend à être adressée. Fonction qu'exerce, sur la scène de la supervision, le superviseur. Et le but, la finalité de l'entreprise, c'est *l'introjection* de cette fonction écoutante de soi-même.

La validation devient alors ce moment particulier où l'analyste vient témoigner de cette infection, laisser percevoir comment s'est installée en lui cette difficile liberté analytique qui se permet tout à la fois des pensées et une écoute de ces pensées. Une distance de soi à soi qui n'est pas objectivation de soi, mais au contraire ouverture à la surprise. Un temps proprement analytique.

Mais nous avons beaucoup de mal à concevoir et surtout à mettre cela en œuvre. Le versant pédagogique est là pour nous rassurer. L'objection souvent entendue, dans ce sens, est : " Quand même, celui qui a eu, pendant des années, à connaître de cet analyste, en sait plus que nous, qui l'avons entendu une heure ! ".

C'est ainsi que l'on ouvre la porte à la pédagogie, en méconnaissance délibérée de ce que nous savons pourtant bien : que le superviseur lui-même, dans la mesure où il s'est voulu analyste dans la supervision, ne saurait être une source objective d'informations. Et, dans la difficulté qui est toujours la nôtre dans la validation, même si nous voulons être attentifs à cette prise du superviseur lui-même dans le transfert, et même si le superviseur se veut résolument témoin, et non évaluateur, nous savons bien que dans de nombreux cas nous avons le sentiment d'avoir incliné notre décision dans le sens, négatif ou beaucoup plus souvent positif, que ne peut manquer de nous transmettre le superviseur.

Bien sûr, à différents degrés, de façon variable selon les cas et surtout selon les superviseurs. Avec certains plus que d'autres, nous avons pu avoir le sentiment d'avoir surtout validé le superviseur ! Mais ces extrêmes ne font, à mon sens, que témoigner d'une problématique présente en toute validation.

Dernier point, consécutif à tout ce qui précède, et non le moindre. Concevoir le transfert comme ensemble de dispositions ics qui ignore la localisation et est tout aussi présent dans la parole actuelle de l'analyste que dans la cure qu'il croit relater, c'est se proposer soi-même, superviseur, comme objet de transfert et saisi par le transfert. C'est installer une " nouvelle " situation d'analyse, qui n'a peut-être pas les moyens de se dénouer, qui au contraire peut se verrouiller en appui sur les structures institutionnelles, c'est risquer de prêter à une situation de sujétion non analysable. Prêter à des effets d'inféodation, de mimétisme, de clans, qui s'appuient toujours sur la non-analyse du transfert et en particulier de ses aspects négatifs.

Je crois que c'est cela que l'on craint, lorsqu'on fait remarquer que nous n'aurions supprimé, à l'APF, l'analyse didactique que pour en reconduire les effets jugés néfastes dans les supervisions, et cela de façon d'autant plus dommageable qu'elle est plus occulte.

À cela, on peut objecter qu'une telle " confiscation " du transfert à des fins de pouvoir n'est pas le propre de la situation de supervision, et que l'analyste qui l'exercera en fera tout autant dans ses analyses que dans ses supervisions. Que le transfert soit " confiscable " est une illusion, mais une illusion qui peut être opérante, tant est toujours grande la tentation de la connivence à le laisser actif, dans les actes, plutôt qu'à en inciter l'élaboration dans les mots. Cette résistance-là, qui est celle du patient, de l'analyste comme du superviseur, elle est au bout du compte le matériau même de l'analyse. On peut tout

faire avec : s'y adonner ; la craindre et s'en prémunir ; ou y poursuivre le mouvement de l'analyse.

J'ai plusieurs fois répété que ma distinction entre enseignement, mis sous la bannière d'une pédagogie elle-même conçue comme accès à un savoir et un savoir-faire, et transmission tirée vers l'analytique, est caricaturale ; et sans doute c'est de façon beaucoup plus nuancée et mêlée que ces deux versants sont présents en toutes nos analyses comme en toutes nos supervisions. Je ne suis pas sûr, cependant, qu'une telle considération puisse et doive nous conduire à une position " sage ", chèvre-chou, un peu de l'un et un peu de l'autre. Je crois qu'en la matière, on n'échappe pas à une option, même si sa mise en oeuvre est imparfaite.

Par contre, et même si ma position personnelle, on l'aura perçu, récuse vigoureusement la tentation pédagogique, je pense qu'on peut avoir un doute raisonnable : après tout, on peut soutenir que c'est dans la position la plus résolument pédagogique, technique, de la supervision, dans un échange qui ne quitte pas le médium de l'objet tiers, que serait laissé le plus libre champ à la liberté interne de l'analyste en formation. Telle, pour en reprendre l'image, la position du maître artisan qui enseigne la technique du métier à son apprenti, en se refusant à être pour lui autre chose que celui qui a l'expérience du métier. " Pour le reste, va voir ton père ... ou ton analyste ! "

Cela peut en effet se penser. Mais l'analyse est-elle un *métier* ? C'est, au fond, la question qui court dans tout notre débat.



## *La vie n'est pas ce que l'on a vécu...*

Bernard de La Gorce

C'est pour moi un réel plaisir que d'avoir été invité à ouvrir le cycle de nos débats du samedi sur " Expérience, représentation, réalisation ". Je dois bien reconnaître pourtant que ces termes juxtaposés, de portée indéfinie, m'ont d'abord plongé dans une certaine perplexité. Je me demandais comment je pourrais animer cette trilogie.

J'ai repensé alors à ma propre expérience. Je me suis souvenu d'une phrase de Gabriel Garcia Marquez qui fut pour moi de bonne compagnie à une époque où j'avais du mal à me dégager d'une expérience difficile pour reprendre vie. Découverte au hasard de la lecture d'un hebdomadaire qui annonçait la publication prochaine, par cet auteur, d'un récit autobiographique (1), cette phrase entre pleinement en résonance avec le thème de cette année. "La vie", écrit-il, "n'est pas ce que l'on a vécu mais ce dont on se souvient." À quoi il ajoute aussitôt : " et (surtout) comment on s'en souvient".

On pourrait ne voir dans ce propos qu'une mise en perspective somme toute assez banale du refoulement. Ce serait en aplatir singulièrement la portée, en affadir le sens. Il s'agit pour moi d'une parole d'espoir :

- *La vie n'est pas ce que l'on a vécu* : il est question de l'expérience brute - pour autant que cela existe - et de l'effort, en tout cas, pour ne pas s'enliser dans le réel.

- *La vie n'est pas ce que l'on a vécu mais ce dont on se souvient*: entre alors en jeu travail de représentation et d'évocation, avec sa double valence positive et négative, qui s'empare de ce vécu, le traduit et le façonne pour le rendre

assimilable, le dompter, se l'approprier, le civiliser en quelque sorte, pour n'en retenir que ce qui est acceptable. Mais alors, à quel prix ? Au prix de quelles exclusions ?

D'où l'importance du troisième terme, du troisième temps peut-être, qui est celui du "comment", ouvert à l'infinie variété des chemins et des productions de la mémoire, lesquels ne se limitent pas, loin de là, aux seules formes du souvenir, mais qui permettent au contraire le retour ici, maintenant, de ce qui leur échappait ou de ce qu'ils écartaient. Nous sommes alors sur le terrain d'un après-coup qui sollicite toutes les possibilités de remise en mouvement à travers les actes et les pensées, toutes les possibilités de " reprise " au sens où Edmundo Gómez Mango en parle dans un article du *Fait de l'Analyse* (2) qui m'apparaît comme une référence importante pour notre travail de cette année. Nous sommes dans le champ de la reproduction, qui peut tout aussi bien se fermer sur elle-même que s'ouvrir, si les conditions le permettent, à la réalisation d'une nouvelle expérience : nouvelle au sens où véritablement elle crée du nouveau à partir de l'ancien, où elle est re-création du passé.

La cure, du fait notamment des mouvements de *régression formelle* qu'elle favorise, n'est-elle pas le territoire privilégié de ce " comment ", c'est-à-dire de cette reprise dans le transfert qui est à la fois travail de mémoire et accomplissement suivant les deux sens que l'on peut donner au mot " réalisation " ?  
Plutôt

---

1 Publié depuis en langue française sous le titre " *Vivre pour la raconter* ", Ed. Grasset, Paris, 2003.

2 Edmundo Gómez Mango, Une reprise perdue, in *Le Fait de l'Analyse*, N° 1, Septembre 1996, "La Reproduction ".

devrait-on dire : reprise qui se veut accomplissement *in situ* mais qui devient travail de mémoire de par la décision fondatrice de l'analyse qui est de considérer l'amour de transfert (et la haine aussi...) comme *véritable mais non pas réel*. C'est à ce prix qu'elle acquiert ce pouvoir inouï qui est de changer le passé à partir du présent et par conséquent de libérer l'avenir.

Tel est donc le chemin que je vous propose de suivre avec moi, ce chemin qui va de l'expérience *vécue* au comment de la *reviviscence* après s'être affranchi des pièges et des limites de la *réminiscence*.

## Vivre

" *La vie n'est pas ce que l'on a vécu.*" C'est de vivre qu'il est question. N'est-ce pas le désir de vivre qui amène un jour quelqu'un à sonner à la porte d'un analyste et qui suscite chez l'un comme chez l'autre *le trouble de la rencontre*. On pense à l'insistance de Winnicott : " *Qu'est-ce que vivre ? La vie même en quoi consiste-t-elle ? Qu'est-ce qui fait que l'on peut se sentir vivant ?* " La phrase de G.G.M. que j'ai citée s'ouvre sur un récit autobiographique, mais ce n'est pas à n'importe quel moment que l'auteur entreprend de raconter sa vie et qu'il s'engage dans un parcours intérieur auquel on pourrait trouver quelques liens de parenté avec la démarche analytique. Il sort d'une longue maladie, il a failli y laisser sa peau mais il a rattrapé la vie, il veut la ressaisir dans un récit, et revivre par là même.

La question " *Qu'est-ce que vivre ?* " se pose sur fond de mort, de mort psychique dont la mort naturelle se donne comme métaphore ou, le cas échéant, comme aboutissement, comme " réalisation ". La vie arrachée à la mort, à la force d'attraction exercée par la mort, occupe une place centrale chez Freud. S'il met dans ses derniers écrits avec plus de force que jamais l'accent sur le poids des contraintes qui ligotent la vie psychique, d'où résulte - comme il le dit - " *une inhibition face à la vie, l'incapacité de vivre* ", il en est arrivé chemin faisant à un constat plus vertigineux qui s'est imposé à lui comme au terme d'une lutte, d'un long combat qu'il compare

implicitement à celui de Jacob avec l'Ange en s'excusant d'en revenir boiteux, c'est que les pulsions de vie sont continuellement source de tensions, de perturbations et de souffrances, tandis que la mort est du côté du plaisir : " *le principe de plaisir semble bien être en fait au service des pulsions de mort.*"

Tel est le paradoxe de la vie dont le fondement traumatique se situe du côté de l'expérience et qui procède d'un refus de la passivité, *d'une négation du vécu*.

## Ce que l'on a vécu... (expérience)

" *La vie n'est pas ce que l'on a vécu.* " Cette affirmation en forme de dénégation n'est certes pas à prendre comme un théorème. C'est l'expression d'un mouvement, d'une dynamique essentielle et quasiment vitale, d'une opération de dégageant qui oppose la vie à ce qui est subi, *l'expérience* pouvant être considérée comme le champ ou le principe actif de cette opposition. Que recouvre en effet ce terme ?

Il est assez parisien, comme il peut être nantais, le cas échéant, d'accuser la pauvreté de la langue française au regard de l'expérience. Nous ne disposons que d'un mot là où d'autres langues en utilisent plusieurs. Mais faut-il vraiment s'en affliger ? " *Expérience* " est un mot riche, un mot plein. Pourquoi regretter sa polysémie ? Il dérive d'un verbe d'action, *periri*, en rapport avec le grec *peira* et surtout *póros*, termes qui se rattachent à l'importante racine *per*. Ce *per* - quoiqu'il en soit de ses assonances et des figures qu'elles peuvent convoquer, hors chemins de l'étymologie - ce *per* signifie : " *aller de l'avant* c'est l'idée d'une *traversée*, d'où vient *péris*, *port* : des mots qui font rêver ; *empirisme* : un mot qui assagit. " *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage, et puis est revenu après maintes traversées, au pays des vertes années...* " Dans la langue d'Homère, *póros* c'est l'issue, ce qui permet de " s'en sortir " ; il est question des moyens ingénieux, des passages que le héros découvre et qui lui permettent d'échapper à des situations désespérées, de se libérer d'une *aporie*. Le suffixe *ex-* accolé à ce vocable aventureux et pragmatique à la fois, a le sens d'un

dégagement, il introduit le *surplomb* cher à Freud d'où nous pouvons un instant considérer la scène.

Tournons nous vers l'allemand puisque c'est la langue de Freud : on y trouve d'abord le mot *Erlebnis*, généralement traduit par *expérience vécue, expérience de vie*. (S'y rattache *Ereignis* pour *événement*). *Erfahrung* aurait un sens plus circonstanciel, mettant l'accent sur l'effet de la rencontre, l'influence relative de deux corps en mouvement. Je laisse de côté *Experiment*, pour expérimentation scientifique, ou *Versuch* pour essai.

Bon ! Dans son usage commun le mot français - expérience - présente quand même un sérieux handicap : c'est qu'il tend à substantifier, à réifier ce qui par nature est mouvement. Quand on parle d'une expérience on évoque généralement des faits, des événements. Le complément " vécu " accolé au mot expérience va dans le sens de l'objectivation et de la mise à distance. Et puis c'est passif le vécu, soumis aux événements extérieurs. Enfin, et surtout, c'est au passé. De ce point de vue *l'Erlebnis* aurait une signification beaucoup plus dynamique.

Soulignons l'enjeu : on voit bien qu'à travers l'expérience, la question posée est celle de l'Histoire, de l'historicité dans la cure, de la manière dont nous concevons les liens entre le passé et le présent, du poids que nous accordons ou pas aux événements, réels, ou du moins à la manière dont ils ont été vécus. L'écueil auquel nous nous heurtons avec le mot expérience, c'est qu'en dépit de ses origines qui mettent l'accent sur l'invention, la découverte de voies nouvelles à se frayer pour échapper aux pièges tendus par le destin, il risque d'être pris à rebours, dans le sens d'un fatum, justement, de ce qui venant du passé nous enferme, nous immobilise, nous assigne à résidence. Bref, la notion d'expérience, *póros*, risque de basculer paradoxalement du côté de l'aporie, soit comme limite, soit comme défense. Il n'est somme toute pas de meilleure défense pour camper sur ses positions que d'en appeler à l'expérience, à l'histoire vécue, aux faits incontestables.

*Erlebnis* rendrait beaucoup mieux compte du fait que l'expérience, c'est toujours actif et au présent, elle se nourrit du passé pour se projeter vers l'avenir. Edmundo Gómez Mango montre comment les traducteurs espagnols ont cherché à traduire ce mot avec ce qu'il exprime chez Goethe d'un mouvement vital. Ils ont créé des néologismes qui sont aujourd'hui passés dans la langue courante. Ainsi est apparu *vivencia* : *une expérience, c'est une vivance*, un foyer actif, un processus toujours à l'œuvre. Plutôt qu'un reliquat du passé, commente Edmundo Gómez Mango, " *L'Erlebnis* (au sens de Goethe) *est ce qui devient, ce qui s'accomplit, ce qui surgissant de l'originnaire, pointe déjà vers un accomplissement à venir.* " *Sois ce que tu es, deviens la vie elle-même* ". L'expérience est mouvement, tension, concentré d'énergie. Elle est présence et accomplissement de *l'originnaire*.

Quand on parle de *l'originnaire* il est question des ruptures de continuité qui sont à l'origine du fantasme et de la vie psychique. Il est question principalement de *l'irruption du sexuel*. Là-dessus je pense que tout le monde est d'accord, au moins dans notre village, car sitôt qu'on s'en éloigne, c'est moins sûr. La perte, l'abandon, la séparation, sont considérés souvent comme des expériences beaucoup plus fondamentales en référence aux avatars de *l'expérience de satisfaction et de ses substituts hallucinatoires* à l'origine de la vie psychique avant que le langage et l'action ne se développent sur fond de désillusions. Il ne s'agit là pourtant que d'un modèle, mais on a vite fait de lui conférer un statut d'histoire vraie.

Quoiqu'il en soit, quelle que soit la manière dont on se figure les *ruptures* de continuité qui sont à l'origine de la vie psychique, et qui en constituent si l'on veut le fondement traumatique (du côté de la *perte* ou du *trop d'excitation*), les différentes approches mettent l'accent sur le poids du *motif* initial. Toutes les expériences à venir dans leur richesse et leur diversité, liées aux avatars et aux particularités de l'existence de chacun, s'organiseront sur de tels motifs. Autour d'un même noyau ou centre de gravité, majordome occulte de nos destinées, les variations sont infinies, diversement colorées par les aléas de la vie, mais

elles ne cessent de manifester la force de ces vivances ou de ces survivances dont on pourrait dire aussi bien qu'elles exercent un *pouvoir d'attraction* ou une formidable poussée : tantôt elles aspirent tout à elles, s'épuisant dans les voies d'une répétition stérile et monotone ; tantôt une reprise, une véritable reprise est possible, car c'est cela qui est en jeu dans la répétition, c'est cela qui constitue le *motif* en question, motif étant à entendre au sens fort de ce qui met en mouvement, tant il est vrai, comme l'écrit Freud, que "*ce qui est resté incompris fait retour, telle une âme en peine qui n'a pas de repos jusqu'à ce que soient trouvées solution et délivrance*".

Et cela arrive quelquefois, la reprise sort des ornières de la mélancolie, elle devient tout à coup facteur de changement, des bouleversements inattendus se produisent à la faveur de ces surprises que la vie nous réserve ou que nous savons provoquer à la faveur d'heureuses rencontres. L'analyse n'en a pas l'apanage, mais c'est sa seule raison d'être, et c'est ce qui crée le trouble "*de cette première rencontre, de ce premier instant*".

" *La cure ne peut être fondatrice que si elle réitère une situation originaire : la relation de séduction*". Que l'on adhère ou pas aux constructions théoriques de Jean Laplanche, comment pourrait-on ne pas être sensible au vif de ce propos placardé sur la couverture des *Nouveaux fondements*. C'est marquer d'un trait incisif le lien étroit entre *l'expérience analytique et l'expérience originaire*. La nécessité d'une *reprise* fait intrinsèquement partie de cette dernière, elle en est un élément constitutif, quand bien même cette tension ne se manifesterait que par des résistances. La cure donne lieu à cette remise en mouvement dans le transfert. Elle ne peut être fondatrice que si elle va au-delà de toutes les figures contingentes pour retourner aux origines.

Reste que ce vécu originaire est en lui-même inaccessible directement, on pourrait dire à la limite qu'il n'existe pas. "*La chose réelle, écrit Winnicott, est la chose qui n'est pas là*". Nous n'y aurons jamais accès qu'à travers ses substituts hallucinatoires ou leurs équivalents

symptomatiques. Tel est le paradoxe de l'expérience : il faut s'en arracher pour ne pas y être englouti, ou plutôt elle ne commence qu'avec cette opération de dégagement : *póros*. "*Le négatif*", dit encore Winnicott, "*c'est la seule chose positive*", parce que c'est bien de la négation que procède la vie. La vie n'est pas ce que l'on a vécu... Tout dépend de ce que l'on en fait. Cela reviendrait-il à dire que tout dépend des représentations que l'on s'en donne, de ce dont on se souvient ?

### **Ce dont on se souvient (représentation)**

Il est commode d'imaginer que les *représentations* représentent, comme leur nom l'indique, qu'elles rendent à nouveau présent, qu'elles sont en relation directe avec l'histoire vécue. On voudrait croire en particulier qu'à travers les souvenirs d'enfance c'est bien le passé qui émerge, au moins de façon partielle. Eh bien pas du tout ! déclare Freud. - c'est à la fin de son article sur *Les souvenirs de couverture* dont certaines caractéristiques lui paraissent applicables à l'ensemble des souvenirs. Il est question des souvenirs conscients, mais à travers eux c'est tout le travail de mémoire qui se trouve mis en question dans sa relation à l'expérience. On peut être frappé par la vivacité du ton : "*Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de la vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures*", c'est-à-dire dans le cadre de nouvelles expériences. Non seulement rien ne permet de considérer a priori les souvenirs comme une restitution du passé, fût-elle sélective et déformée, mais ils n'en sont même pas l'émanation. Le mouvement se fait en sens inverse, sur une ligne régrédiente. "*À ces époques d'évocation ultérieures les souvenirs n'ont pas émergé, comme on le croit, mais ils ont été formés alors*" - ils ont été formés alors - "*et toute une série de motifs qui sont loin de viser à la fidélité historique, ont influencé cette formation aussi bien que la sélection des souvenirs*". Ce n'est donc pas le passé qui se propulse dans le présent mais le présent qui s'empare des figures du passé et les modèle à sa convenance en fonction de ces puissants *motifs* qui animent la scène actuelle et qui

sont prêts à faire feu de tout bois pour arriver à leurs fins, pour obtenir la réalisation des souhaits inconscients.

Difficile d'avancer au regard de l'histoire un point de vue plus relativiste ou *perspectiviste*. Entre les souvenirs, les représentations que nous nous faisons de notre passé et l'histoire vécue, l'expérience infantile, il existerait bien plus qu'un écart fait d'imprécisions, d'oublis, de déformations... Il pourrait y avoir, si le mot n'est pas trop fort, une sorte de *perversion de la mémoire*.

Faudrait-il donc renoncer à combler cet écart, faut-il considérer que l'expérience infantile est définitivement hors champ, hors d'atteinte, et se résoudre dans la cure au solipsisme de constructions arbitraires ?

Étrange pouvoir de *l'évidence* qui est de réussir à passer inaperçue ! Mais qu'est-ce que l'évidence après tout ? " C'est une présence ", disait Sartre, et c'est bien de cela qu'il est question en effet. L'expérience infantile n'est pas inatteignable, elle ne s'est pas perdue dans le tréfonds de l'oubli, elle est là au premier plan, il n'y a qu'elle, elle est cette présence, elle est ce présent ; c'est elle qui rejoue sa partie dans le transfert, c'est elle qui se moque de l'Histoire avec un grand H, l'histoire dans laquelle elle n'a jamais pu trouver place, et qui préfère raconter des histoires, des *stories* qui sont plus vraies que vraies ; c'est elle qui se joue des images et qui pervertit la mémoire : constat vertigineux sur le poids du présent, de l'expérience présente, de ce qui se mobilise dans l'actualité du moment, c'est-à-dire *dans la vie* : car la vie se condense entièrement dans le présent, hier n'est déjà plus, demain n'est pas encore ; il n'y a pas une vie passée dont aujourd'hui serait le mausolée, *la vie n'est pas ce que l'on a vécu* ; la vie c'est aujourd'hui et seulement aujourd'hui. Il n'est de vie que dans l'instant ; elle est cette présence même ou ce faisceau de présences qui se rencontrent et s'entrechoquent ou s'organisent et se concentrent sur des lignes de force qui sont tendues de façon obscure ou lumineuse vers " l'espoir " de quelque *réalisation*, qui se trouvent engagées dans une perspective indéfinie. Les forces qui animent cet

instant et qui sont donc *l'expression de la vie* ne concèdent rien au passé, elles s'en emparent au contraire et l'asservissent à leurs fins, n'ayant que faire d'une prétendue objectivité historique. Autant dire que le passé n'est pas là où il prétend être, il n'est pas dans le contenu des évocations mais dans ce qui les suscite. L'attention se déplace alors de la matérialité présumée des faits vers le *pourquoi de leur évocation, à tel moment, dans telle relation transférentielle*. C'est là qu'est *l'expérience*, là que se tient le passé et qu'il revient à la vie, au prix de quelques "petits arrangements avec les morts", pour reprendre le titre d'un film de Pascale Ferran, quelques "petits arrangements" qui lui permettent d'arriver à ses fins dernières.

Reste pourtant que les fantômes du passé ne se laissent pas toujours si bien faire. Il y a toujours dans les fêtes un convive que l'on n'attendait pas, que l'on avait oublié d'inviter. Et pourquoi l'aurait-on fait, il a toujours été là dissimulé parmi les gens de la maison. On ne le reconnaît pas ? On ne connaît que lui... Pâle regard, sourire obscène, et ce froid qui tout à coup me saisit ; son visage se décompose, il n'a plus de forme, plus il se défigure et plus il me ressemble et me colle à la peau. Mais non, tu déliras, allons souviens-toi, c'était il y a si longtemps, autrefois...

Autrefois... C'est un mot qui fait du bien : " autrefois "... Ça s'est passé jadis, naguère, c'est loin autrefois. " Autrefois " crée l'espace du souvenir et le souvenir protège, le souvenir éloigne, le souvenir contient, il renvoie les fantômes à leurs origines, il leur redonne une forme, un visage qui se tient, il leur assigne une place, il leur réserve un temps d'existence, un temps à eux dans l'histoire, un temps dont ils ne sortiront plus, pas plus qu'ils ne sortiront du cadre de leur portrait accroché au mur - du moins l'espère-t-on.

Telle est la fonction négative des souvenirs, leur fonction défensive : tenir au loin. Pour un temps, au moins. *Mettre en latence*, oublier, en fin de compte. En témoigne de façon émouvante cette phrase de Pierre Chaunu cité par J: B. Pontalis : " *Je suis historien parce que je suis le fils de la morte et que le mystère du temps me hante depuis l'enfance (...)*

*J'ai cru longtemps que la mémoire servait à se souvenir, je sais maintenant qu'elle sert surtout à oublier. "*

Dans la plupart des cas, le travail de représentation et de mémoire, par bien des aspects comparable au travail *d'écriture*, réussit à calmer la meute des laissés-pour-compte. Mais il arrive aussi que cette mise en latence s'avère totalement impossible, que le refoulement soit mis en échec et qu'il n'y ait pas de déplacement, pas de transformation, pas de compromis réalisable. Alors il n'y aurait plus qu'à renoncer. " *J'avais pris la décision d'abandonner le livre que j'essayais en vain d'écrire. En vain ne veut pas dire que je n'y parvenais pas : ça veut dire que je n'y parvenais qu'à un prix exagéré. Au prix de ma propre survie (...) l'écriture me ramenant sans cesse dans l'aridité d'une expérience mortifère. (...) Écrire, d'une certaine façon, c'était refuser de vivre. "*

L'homme qui s'exprime ainsi a connu le pire. On peut dire cela, même si le pire ne se confond pas toujours avec ses expressions les plus manifestes. Il a vécu l'horreur mais il en est sorti. À la faveur, peut-être, de cette curiosité qui ne l'a jamais quitté, pas même dans les situations les plus extrêmes.

Je ne voudrais pas m'appesantir sur l'expérience en question. Elle se rattache à des événements qui sont devenus des lieux communs de la mémoire collective et qui ont été assimilés culturellement, alors même qu'ils sont totalement inassimilables. Mieux, vaut parfois se cacher le visage. Je pense à une lithographie de Georges Rouault. On y voit deux hommes qui marchent en se tenant la main. Le premier est dressé de toute sa hauteur, cambré vers l'arrière, le pas large, presque désarticulé. Sans doute voit-il le monde tel qu'il est, mais il a un regard perdu, un regard brûlé, il paraît complètement hagard, halluciné. Tandis que l'autre, qui le suit, est comme replié sur lui-même, dans un mouvement d'intériorité ; il a les yeux clos, il ne voit pas et ne sait peut-être pas très bien où se diriger, mais on a pourtant l'impression que c'est lui qui soutient l'autre et qui le conduit. " Parfois les aveugles ont consolé les voyants ", dit la légende.

Nous savons, par expérience, combien il importe de savoir fermer les yeux sur certaines réalités pour pouvoir en approcher le sens, échapper à leur force d'attraction, à leur pouvoir de captation, à la fascination qu'elles exercent. C'est inscrit dans le *dispositif même de la cure*, où l'un décrit son paysage intérieur tandis que l'autre rêve les yeux mi clos. *Une saisie trop directe du réel* traumatique ne peut engendrer que l'effroi ; à moins qu'elle ne nous entraîne aussitôt sur des sentiers battus, sur ces *voies de frayage* que la psychologie individuelle et collective ont tracées de longue date pour se protéger de certaines expériences et tenter de les rendre inoffensives. C'est donc pour éviter de tomber dans les pièges de ce que j'appellerais la *pensée cicatricielle* que je laisserai de côté les faits eux-mêmes pour m'intéresser plutôt à la manière exemplaire dont cet homme a pu ressaisir et traiter son expérience.

Il faut dire ce qu'il a vécu, l'écrire ; il en est certain, mais tout effort dans cette direction le ramène au vécu mortifère dont il cherche à se libérer, c'est invivable. Alors il décide un jour d'y renoncer - définitivement : "*J'ai choisi le silence bruissant de la vie contre le langage meurtrier de l'écriture. J'en ai fait le choix radical. (...) J'ai choisi l'oubli (...) sans trop de complaisance pour ma propre identité. Je suis devenu un autre pour pouvoir rester moi-même. "*

C'est alors bien autre chose qu'une mise en *latence* par la mémoire de l'oubli. La réalité est ici trop brutale, elle ne peut être apprivoisée, civilisée ; elle ne se prête à aucun stratagème, à aucune transformation. Certaines expériences sont telles qu'elles *mettent en échec toute tentative de refoulement*. Il ne reste alors d'autre issue pour survivre que de renvoyer l'invivable sur les bascôtés de la vie, et du même coup de se séparer de soi-même car tel est le *prix du clivage* : "*Je suis devenu un autre pour pouvoir rester moi-même. "*Avec, alors, cette curieuse impression, cette éprouvante sensation de futilité, de facticité du monde, ce sentiment d'absence qui fait paraître irréel ce que tout le monde considère comme réel, qui fait basculer l'indice de réalité de la vie diurne aux songes qui hantent le sommeil : *Seul le cauchemar est vrai !*

On est ici du côté de ce que Winnicott, sensible jusque dans sa chair aux drames peut-être plus incommunicables encore et tout aussi méconnus, qui marquent précocement le destin de certains enfants, a décrit sous le terme de *faux self* protecteur de la vie. Seul le cauchemar est vrai ! Alors, pour s'en défendre, pour résister à l'attraction de ce gouffre, tout ce qui était investi se trouve négativé ; il n'y a plus, pourrait-on dire, qu'un investissement du désinvestissement, et pour ne pas avoir mal, un accrochage au perceptif, à la surface des choses.

Jusqu'à ce qu'un jour peut-être, comme dans un moment de grâce, s'offre une possibilité qui est du côté... du côté de la *confiance* peut-être, de quelque chose comme ça. Non pas la confiance que l'on voue à une mère, cette confiance-là a disparu, elle a été flouée, balayée ; aucune raison de croire à la bonté du monde. Non... la confiance que l'on peut faire à quelqu'un qui est complètement en dehors de tout ça justement, qui ne prétend pas avoir idée de ce qu'il n'a pas vécu et qui d'ailleurs n'en a finalement rien à faire, de la mort. C'est la confiance d'un renoncement vis-à-vis de quelqu'un de vivant, somme toute. Quelqu'un qui symbolise cet oubli dont on est devenu incapable, et grâce auquel alors, peu à peu, *par petites quantités*, il redeviendra possible de se souvenir, et d'écrire à nouveau sur le livre de la vie. " *Qui veut se souvenir, écrit Maurice Blanchot, doit se confier à l'oubli, à ce risque qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le souvenir.* "

### **Comment on se souvient (réalisation)**

Il est avec elle, gracieuse, légère, à la terrasse d'un café face au paysage du lac.

Sur la route le pare-brise d'une voiture qui s'éloigne accroche un rayon de soleil et le renvoie éblouissant. Il ferme les yeux. Des paillettes blanches, brillantes, tournoient derrière ses paupières closes.

- " *La neige* ", murmure-t-il

- " *La neige... Quelle neige ?, s'étonne-t-elle, il n'y a pas de neige !* "

Mais dans la nuit de sa mémoire les flocons vacillent sous l'éclat lumineux des projecteurs. La voiture a disparu. Tout est rentré dans l'ordre transparent de l'après-midi : le lac, le ciel, les arbres, les montagnes alentour. Pas encore inquiète mais perplexe, elle insiste : Pourquoi la neige ? Quelle neige ? Il ne peut, il ne veut rien lui expliquer, pas à elle surtout : " *C'était son ignorance, son innocence qui me sauvait et qui me remettait dans les chemins de la vie.* " Mais cela, comment pourrait-elle le savoir ? Elle le questionne, elle voudrait le ramener à elle car elle le sent loin. Il est ailleurs, en effet. La neige illumine d'éclats fugaces la nuit de ses angoisses. Ce sont les scintillements d'un espoir rapidement dissipé. C'est à tout jamais la présence de la mort. La neige couvre le sol d'un drap blanc comme le linceul de l'oubli, comme ce drap blanc, peut-être, qui a enseveli le corps de sa mère perdue précocement, emportant avec elle "le sombre paradis des ardeurs enfantines", la neige, comme ces housses qui couvraient les meubles de l'appartement déserté. C'est la neige des amours de jeunesse fondue au soleil du quotidien. C'est la bourrasque qui tournoya, légère, sur le défilé du 1er Mai marquant la fin du plus terrible des hivers ; ce sont les pages d'un livre effacé par la folie d'un éditeur obéissant aux ordres de Franco. *Tout se condense*, dans cette image, à *cet instant précis* où il éprouve vis-à-vis de cette amie comme une sorte de *reconnaissance éperdue*, dit-il, du fait même qu'elle n'est pas prise dans son drame, qu'elle lui reste extérieure. Mais la voici animée d'une sollicitude excessive. Elle ne peut laisser les questions en suspens, alors... Alors le charme se rompt, elle finit par capituler, elle porte la main à son visage, abattue. Elle sait qu'ils vont se quitter.

L'analyse est elle le champ du *hasard*, un champ ouvert à tout un enchaînement de *rencontres* hasardeuses, à commencer par celle qui amène tel patient à croiser la route de tel analyste - ou l'inverse, comme on voudra ! L'analyse s'offre à ce beau hasard, en effet, ou plutôt elle en devient peu à peu le terrain d'élection sous l'effet d'un renoncement essentiel qui est de se départir d'une certaine forme de mémoire, de renoncer aux défenses du souvenir.

Un tel renoncement, dans la cure, s'appuie sur une prescription très simple qui est de dire les choses comme elles viennent. *La règle fondamentale peut s'entendre comme acceptation de l'oubli*. L'écoute analytique procède du même détachement laissant se développer la perception intuitive, la sensibilité particulière à l'indice de vérité qui fait que le tournoiement de quelques flocons dans la lumière, une odeur, la couleur jaune d'une robe ou celle des fleurs dans un pré... contiennent, comme dit Freud, " tout l'essentiel ".

Ouvrir ainsi la porte au hasard, c'est accepter le *risque de la rencontre intime* qui emprunte la voie détournée de la rencontre avec l'autre qui écoute, c'est ouvrir la porte à l'étranger en soi-même, c'est libérer la mémoire en renonçant à l'histoire, c'est *repartir au devant de l'énigme* - l'énigme du temps, de la perte, de la mort et l'énigme du sexuel - d'autant plus inquiétante qu'elle a pu se présenter naguère sous les visages les plus effrayants -, c'est reprendre le chemin de tout ce que l'on avait voulu fuir. Cette acceptation et ce renoncement renversent les digues qui servaient à contenir tout ce qui échappe au souvenir et qui ne connaît d'expression qu'à travers la remise en actes, la répétition. Se confier à l'oubli, se confier au hasard, c'est en fait se livrer corps et biens à la *nécessité*.

Les corps sont immobiles. Détachement par rapport à l'agitation du jour. Renoncement à l'action spécifique, à l'action efficace, à la fuite. Le setting analytique reproduit quelque chose du sommeil paradoxal qui est aussi celui du rêve où la désafférentation du corps s'accompagne d'une intense activité psychique.

L'enjeu de cette entreprise paradoxale qui tend à faire jaillir le souvenir de l'oubli n'est pas d'exhumer des vérités cachées, c'est de les remettre en mouvement. En cela consiste la levée du refoulement, car le refoulement n'est pas une forme particulière de mise en mémoire, il est un certain *rapport à l'expérience*. La levée du refoulement ne joue pas tant sur un élargissement du champ ou du contenu des souvenirs (*ce dont on se souvient*)

que sur la relation à ce vécu (*comment on se souvient*). Elle est l'amorce d'un changement dans cette relation au vécu dont les souvenirs ne sont qu'un aspect contingent. "*Ce n'est que lorsque les souvenirs deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se souviennent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers*", écrit Rilke : entendons cela d'une *parole véritable*.

*L'agieren* venant ainsi briser ce que le discours cherche à lier prépare le terrain pour une reconstruction qui est une nouvelle construction. C'est cette dimension créative, et surtout ses aléas, qui ont suscité chez Freud l'attachement que l'on sait à *l'historicité*. Positivement cette préoccupation s'exprime sous forme d'une exigence de *vérité*, terme qui est quand même d'un maniement difficile dans le champ de la psychanalyse. Ne pourrions-nous préférer le qualificatif "*véritable*" ? Le mot "vérité" va, comme le mot "réalité", dans le sens d'une réification, faisant de la vérité une chose, un en-soi : les vérités établies. Véritable exprime un *rapport* à l'objet, ce rapport au vécu qui est au centre de l'expérience analytique. Le véritable est comme le probable, l'acceptable, tous ces mots dont on aurait envie de mettre le suffixe "able" en anglais : *able... able to... apte à...* Véritable, ce serait : apte à aller vers le vrai. Plutôt qu'un en-soi, plutôt qu'une disposition, ce mot désignerait un *mouvement tendu vers...* Vers quoi ? Vers la réduction des écarts internes, de ce qui, pour dire simple, nous sépare de nous-mêmes.

S'il est possible de confondre la *vérité* avec la *réalité* (extérieure ou psychique), le "véritable" ne se prête à aucun amalgame de cet ordre. Aussi bien Freud met-il ces deux termes en opposition quand il déclare de l'amour de transfert qu'il s'agit d'un amour *véritable* et pourtant pas *réel*. Je ne sais pas si l'on mesure toujours bien la portée subversive, ou tout au moins la signification paradoxale, d'un tel propos.

L'amour qu'un patient peut en venir à éprouver pour qui l'écoute est un amour véritable. C'est un

amour véritable ! La vérité du rapport à l'objet dans sa mou-vante vitalité, dans sa *vivance*, elle est là, ici, maintenant. Dire que les mouvements transférentiels ne sont pas réels ne signifie donc en aucune façon qu'ils soient considérés comme factices, c'est tout le contraire, ils sont *la seule chose vraie* à ce moment-là. L'amour est là et attire tout à lui, immobilisant tout le processus de la cure dans un investissement hallucinatoire qui a valeur de *réalisation*. *Le principe de réalité change de camp*. C'est le reste, la vraie vie et, si l'on veut le traitement, la cure, c'est tout cela qui devient factice : " Arrêtons la comédie ! " Et pourtant, rien dans tout cela n'est réel. Nous sommes dans le domaine de l'illusion. Si tout le mouvement de la cure est tendu vers la *réalisation* dans cette relation particulière, de souhaits qui n'ont pu aboutir, ce projet est un *leurre*.

Il s'agit d'un jugement de réalité. Ce n'est pas une donnée, c'est un choix fondateur. C'est le fruit d'une *décision*, unilatérale, qui tranche la question de la vérité ; elle la tranche du réel. Mais de quel réel parlons-nous ? Et chez qui cette coupure s'impose-t-elle en premier ? Ce que je voudrais souligner, c'est qu'elle concerne avant tout l'analyste, et d'autre part qu'il s'agit d'une *coupure interne* beaucoup plus qu'entre réalité psychique et réalité extérieure. Plutôt que de m'engager à ce sujet dans un exposé trop formel, j'aimerais rapporter deux expériences.

La première est si ancienne que je peux imaginer en être le témoin plus que l'acteur... à cela servent les souvenirs. Mais c'est quand même un souvenir éprouvant. Alors interne dans le service d'André Bourguignon, j'avais eu à m'occuper d'une jeune fille psychotique. Et puis j'avais quitté cet endroit pour y revenir quelque trois ans plus tard. Alors je l'avais retrouvée, là, déambulant dans le couloir, si frêle, le corps tout enraidit, les yeux hagards, à moitié édentée, ravagée. Elle croisait les doigts obstinément comme elle le faisait déjà autrefois pour conjurer le sort, se prémunir du malin. On m'avait dit que depuis des mois et même des années elle ne parlait plus, elle s'était enfoncée dans un mutisme absolu. Je me souviens alors de l'ébauche d'un sourire. Elle s'était approchée de moi

et avait murmuré : "*Je veux me marier avec vous !*" "*Et que lui avez-vous répondu ?*", m'avait demandé quelques jours après Gisela Pankow. Gisela Pankow venait régulièrement à l'époque pour une sorte de supervision très informelle. Sans doute m'étais-je d'une façon ou d'une autre réclamé du principe de réalité. "*On ne dit jamais non à un psychotique !*", avait tonné Gisela Pankow.

Qu'un tel précepte puisse être jugé pertinent ou pas dans sa généralité importe peu. Tout ce que je peux dire c'est que jamais je n'ai oublié ce que j'ai appris ce jour-là. " Vous auriez pu lui demander comment elle imaginait cela, comment cette idée lui était venue, etc. " J'aurais pu dire cela en effet, ou ne rien dire, mais j'avais éprouvé le besoin de réagir à sa déclaration comme à un projet réel.

Considérer que l'amour de transfert est un amour véritable mais non pas réel pourrait nous éviter parfois de confondre la forme et le contenu et de prendre ce faisant nos patients pour des imbéciles. À travers sa déclaration à la fois provocatrice et ingénue, cette jeune fille exprimait un sentiment véritable qui lui permettait pour la première fois depuis longtemps de sortir du silence. Prendre sa déclaration pour du réel et réagir à l'avenant, c'était confondre le mot avec la chose, la pensée avec l'acte, le désir avec sa réalisation. Elle n'avait vraiment pas besoin de cela le jour où chez elle par la grâce de retrouvailles l'expression d'un désir s'était frayé un passage jusqu'à la surface d'un pâle sourire. C'est d'abord, c'est surtout chez celui qui écoute que la différenciation entre véritable et réel doit être présente. Aurais-je été moins pris que son destin n'en aurait probablement pas été transformé, mais j'ai gardé de cette expérience un goût particulièrement amer, ayant eu après coup le sentiment de l'avoir envoyée au diable, elle et ses démons dont elle avait si peur qu'il lui fallait croiser les doigts pour s'en protéger. La ligne de partage entre véritable et réel n'est pas celle qui sépare la réalité psychique des uns de la réalité prétendument objective des autres, mais celle qui sépare la pensée de la mise en actes ou de la réalisation, voire même, ce qui différencie les fantasmes de la pensée et qui en libère du même coup l'expression.

Cette question (qui rejoint celle de l'interprétation et du suspens) m'a semblé être posée de façon très troublante et subtile par la création d'une artiste américaine, Laurie Anderson, découverte un peu avant l'été à Lyon, au Musée des arts contemporains. Cette artiste se rattache à un mouvement qualifié "d'avant-gardiste", ce qui ne veut sans doute pas dire grand-chose, si ce n'est qu'il se situe très loin d'une esthétique conventionnelle. N'hésitant pas à mêler différents supports d'expression plastique, musicale, picturale, elle réalise ce qu'elle appelle des *performances*, façon peut-être d'échapper à la dialectique entre la forme et l'informe. Il s'agit d'un "art du vivant et du mouvant" construit sur la base d'expériences sensibles, vécues, situationnistes, permettant de se dégager des formes habituelles de représentation pour aboutir à des réalisations insolites.

Celle-ci s'appelle *At the shrinks*, ce terme signifiant "réduit, ratatiné". Mais en argot américain, comme me l'a appris Philippe Valon, ça veut dire "chez le psy", le "réducteur de tête". Alors imaginez une salle obscure et quasiment vide si ce n'est qu'à un endroit du sol, dans un coin de la pièce se détache, lumineuse, une personne de très petite taille, 30 cm, pas plus, assise sur un fauteuil. Elle est d'un saisissant réalisme car elle apparaît en trois dimensions (par le jeu d'une projection sur un support grossièrement modelé en plâtre ou je ne sais quoi). Une voix mélodieuse, un peu lointaine répète indéfiniment la même histoire, lancinante, tandis que ce personnage s'anime de gestes sobres :

*il y a quelque temps, je voyais une psychothérapeute. Elle était assise dans un coin de la pièce. D'un côté il y avait une fenêtre et de l'autre un miroir. Je regardais beaucoup le miroir. Le lundi il était parfaitement propre et net mais le vendredi il était couvert de traces... de lèvres. C'était quelque chose de surprenant au début mais je m'y étais habituée et à la fin je commençais à ne plus pouvoir m'en passer. Puis un jour, en passant, je lui dis : "C'est comme ces traces de lèvres sur votre miroir..." Elle regarda le miroir et me dit : "Quelles traces ?" "Je réalisai alors qu'elle ne pouvait pas les voir à*

*cause des rayons du soleil qui traversaient la fenêtre pour se réfléchir dans le miroir. " Pourquoi ne prendriez-vous pas ma place ? ", lui dis-je, " d'ici on peut les voir. "Elle se leva, vint à ma place et s'écria : " Oh ! des traces de lèvres ! " La fois d'après - ce fut la dernière fois que je la vis - elle me dit qu'elle avait découvert que c'était sa fille de douze ans qui venait dans le cabinet le soir et qui embrassait le miroir mais pendant le week-end la bonne passait le torchon, effaçant tout. J'ai alors réalisé que nous voyions les choses de deux points de vue littéralement différents et que je ne la reverrais plus jamais.*

À ce moment la personne se lève du fauteuil et disparaît. Représente-t-elle la patiente ou la thérapeute, ou l'une et l'autre *confondues* en miroir ? Elles se confondent en effet puisque, répondant à la demande de sa patiente, la thérapeute quitte son fauteuil, justement, pour venir à sa place. Et c'est peut-être bien le problème, cette confusion, *cette prétention empathique à réduire l'écart*, comme pour abraser la différence de points de vue - différence de points de vue qui, *en contrepartie se creuse tout à coup de façon vertigineuse*. C'est qu'en invoquant les faits et gestes de sa fille et de sa bonne, en donnant une explication liée à ces éléments circonstanciels, la thérapeute va directement - sans le mesurer peut-être - au plus intime, au plus indicible, *renvoyant à sa patiente l'image totalement dépouillée de son transfert sous la figure d'une petite fille qui jour après jour vient ici baiser ses propres lèvres dans le miroir*. Et c'est trop. Comme une interprétation fulgurante, la lumière du jour a frappé tout à coup le miroir de manière trop directe, effaçant les images réfléchies, *collabant le temps de la réflexion*. Ce qui était un *mouvement véritable* devient un *fait réel*, un fait psychique mais un fait confondant, écrasant. "J'ai alors réalisé que je ne la verrais plus jamais". " Car c'était son ignorance qui me sauvait la vie ", aurait-elle pu ajouter comme le jeune homme dont le regard s'était brouillé d'un éclat de lumière au bord du lac.

Le renvoi interprétatif à ce que l'on nomme *réalité psychique* risque fort de court-circuiter le désir, de figer ce qui s'était mis en mouvement en le rabattant

sur un objet déterminé, préconçu, de transformer le véritable, - *able to...* - en vérité, une vérité dont nous aurions de surcroît la clef.

" Véritable mais pas réel ". Tout le processus analytique se rattache à cette décision qui a deux conséquences:

1) Elle pose d'abord que ce qui est vécu ici et maintenant avec une telle intensité n'y est que par procuration et ne peut trouver là son accomplissement. Mais c'est mobilisé : ce qui était enfoui, clivé, enkysté, ce qui n'existait plus que sous formes d'empreintes en négatif ou de passages cicatriciels a repris vie, étant porté par un espoir de réalisation. Du fait que cette réalisation ne peut aboutir en ce lieu, une *différenciation* s'opère au sein de l'expérience présente *entre le réel et le véritable*, et du même coup *entre l'agir et la connaissance*. Ce qui est refusé du côté de la réalisation est restitué à la connaissance. Cette décision entraîne par le fait même un réinvestissement de l'intériorité qui fait basculer le sentiment de réalité, du monde extérieur ou de la surface des jours vers une autre dimension, intérieure, celle de *l'arrière-pays*. On ne saurait trop insister sur les conséquences de cet effet *séparateur*.

2) Simultanément, cette décision ouvre un avenir puisque le présent qui a mobilisé l'investissement s'efface comme non réel, et libère cet investissement pour d'autres projets. C'est l'effet d'un renoncement que l'on pourrait présenter sous forme d'un détachement en disant que nous n'avons que faire du réel, en tous cas du réel de nos patients, car cela leur appartient et à eux seuls et on se demande bien au nom de quoi, de quel droit, nous irions nous en mêler.

" Véritable mais pas réel " fait de nous définitivement des habitants de *l'arrière-pays* tel que le représentent les peintres italiens de la Renaissance (cf. Bonnefoy) - mais il est traversé de telles intensités que c'est lui qui en vient à occuper la

scène, et que ce sont les personnages du premier plan, à l'avant du tableau, qui tout à coup paraissent irréels, ou plutôt comme les simples émissaires, les ambassadeurs de cet autre monde, figures de surface, quasiment contingentes.

Le champ de l'analyse est celui du *véritable*, non pas celui de la vérité, pas plus d'ailleurs que celui de la *véracité*.

Tel est l'enjeu et le risque de cette expérience dans laquelle nous nous engageons et dans laquelle le patient s'engage avec nous dès la première rencontre, dès ce premier instant où nous lui faisons cette proposition parfaitement insolite de dire ce qui lui vient à l'esprit comme ça lui vient, de tout dire... Mais suffit-il de tout dire ?

*" On peut toujours tout dire, en somme. L'ineffable dont on nous rebat les oreilles n'est qu'un alibi. On peut toujours tout dire. Le langage contient tout. On peut dire l'amour le plus fou, la plus terrible cruauté. On peut nommer le mal, dire son goût de pavot, ses bonheurs délétères. On peut dire Dieu, et ce n'est pas peu dire. On peut dire la rose et la rosée, l'espace d'un matin. On peut dire la tendresse, l'océan tutélaire de la bonté. On peut dire l'avenir, les poètes s'y aventurent, les yeux fermés, la bouche fertile. On peut tout dire de cette expérience. Il suffit d'y penser, et de s'y mettre (...). Et pourtant un doute me vient sur cette possibilité même. Non que l'expérience soit indicible, une fois encore. Elle n'est pas indicible, elle a été invivable, ce qui est tout autre chose. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un discours (récit) possible, mais sa substance. Non pas son articulation mais sa densité. "*

Beaucoup parmi vous, je pense, auront reconnu le souffle de Jorge Semprun dont deux livres en particulier ont constitué l'un des points d'ancrage les plus sensibles de ma réflexion sur " Expérience, représentation, réalisation " : il s'agit de *L'Écriture ou la vie* et *Adieu, vive clarté...*



## Henri Normand

J'ai beaucoup apprécié l'aisance de votre présentation, l'immensité du champ que vous nous invitez à parcourir et la clarté de ce que vous aviez à nous dire. Et le sujet n'est certes pas un sujet facile. Je ne peux qu'être en accord avec votre belle conférence. J'en serais même admiratif et envieux. C'est personnel, vif, créatif. La richesse baroque de votre propos m'a plongé dans l'embarras quand il s'est agi de mettre en forme une discussion. Plus le temps est passé depuis le moment où vous me l'avez envoyé, et plus je me suis senti en difficulté. D'autant plus que j'ai été le témoin de l'évolution de votre pensée puisque vous m'avez fait partager les différents moments de votre texte, ce dont je vous sais gré. Votre texte est un de ces textes dont on se dit : il contient l'œuvre future de cet homme-là ; ce que vous aurez à nous dire est déjà là.

Ma difficulté ne fait que grandir. Et puis, pour discuter, quelle voie utiliser ? Celle de l'opposition massive n'a pas de sens ; pas plus que l'accord total. Ah ! Je suis embarrassé. D'autant plus qu'il me semble toujours qu'à vouloir trop préciser je serais irrespectueux de la fluidité de votre propos, de l'incertitude de vos mots, de la variabilité de vos perspectives. Vous avez su mettre en valeur le rapport à l'expérience, plus que l'expérience même, en laissant ouvertes un certain nombre de questions, ce qui est très justement l'apport de l'expérience : rester ouvert à ce qui surgit de ce fait-là... Notre travail est ainsi fait que nous avons besoin, pour penser, d'incertitudes, ce que notre travail quotidien ne manque jamais de nous rappeler plus ou moins heureusement. L'incertitude fait partie intégrante de l'expérience ; peut-être est-elle même inaugurale du rapport à cette expérience. C'est l'incertitude du lien de l'enfant à sa mère, du lien amoureux, l'incertitude du quotidien, l'incertitude de notre engagement en séance, de la psychanalyse.

Finalement, mon intervention sera plutôt constituée par ma réaction à votre propos, et de plus je me rends compte qu'elle est emprunte d'une certaine maladresse. Bon. Le temps qui m'est imparti est bref, et je ne saurais m'engager dans un long débat. Je vous dirai d'emblée que le choix de votre titre m'a surpris, mais heureuse surprise qui a permis à ma pensée de dériver. Il m'a fait entrevoir des points de vue différents, d'autres voies d'abord. J'aimerais donc commencer par lui : " La vie n'est pas ce que l'on a vécu " (*mais ce dont on se souvient et surtout comment on s'en souvient*) ". Je me suis d'abord demandé pourquoi l'avoir choisi. D'autant plus qu'il est relativement ambigu, et qu'il ne traduit qu'imparfaitement ce vers quoi vous nous entraînez.

Une première réponse possible : l'ambiguïté de la formule vous a peut-être intéressé pour pouvoir annoncer sa relativité. Il faut reconnaître que c'est une bien belle phrase, poétique à souhait, avec laquelle je me trouve en accord pour une très grande part. Bien évidemment, c'est tout un pan de l'analyse qui est contenu là, mais ce n'en est pas, et loin s'en faut, le seul aspect, du moins dans ma vision personnelle de l'analyse. C'est une formulation luxueuse, que je ne peux considérer comme pouvant se penser d'emblée ni pour soi-même, ni avec un certain nombre de patients ; en fait, ce serait une sorte de formulation idéale pour analyse idéale. Ne représenterait-elle pas justement pour vous, pour nous, dans sa concision, le *rapport* à l'expérience, le fruit d'une longue négociation avec l'existence et ses nécessités, avec la cure et ses impératifs ? Un résultat de ce parcours de l'expérience mais qui n'est pas l'expérience même. Elle en serait plutôt le terme ou le produit.

En allant très probablement un peu vite, mais droit au but, je verrais se profiler dans les interstices de cette

phrase un certain nombre de questions qui la sous-tendent. Pour pouvoir imaginer, perlaborer, penser, puis pour pouvoir émettre cette forme d'énoncé, un grand nombre d'opérations psychiques conscientes mais surtout inconscientes sont sollicitées qui nécessitent aussi et peut-être surtout un appareil psychique en relatif bon état. Vous seriez en droit de me rétorquer que si cet appareil n'est pas en place nous ne pouvons rien entreprendre et, dans le même énoncé, me demander quel rapport peut exister entre cet appareil psychique, votre incipit et l'expérience même ? C'est déjà une forme de question, théorique, qui s'ébauche là dans le choix de nos patients et dans nos manières de travailler, certainement plus diversifiées qu'il n'y paraît. C'est aussi une question quant aux limites de l'analyse dans la mesure où un certain nombre de patients n'ont d'accès qu'à l'expérience en tant que telle, dans sa nudité et sa violence souvent destructrice et mortifère. Ce qui démontre l'existence d'un rapport évident entre la qualité de l'appareil qui permet de supporter les tensions et le rapport à l'expérience. Une dérive qui pose la question du rapport entre expérience et perception. C'est particulièrement flagrant si l'on considère le transfert. Si l'on pense à partir de lui, le transfert, cette phrase sonne étrangement et je n'ai pas envie de la laisser dans cet état, dans cet état de perfection, apparente bien sûr : elle est congruente avec l'expérience des transferts, rééditions d'anciennes copies, mais pas avec celle du transfert. Autant dire que cet incipit me trouble dans mon quotidien. Et pourtant !

En effet, à l'opposé, ou d'un autre point de vue, cette formulation serait celle qui serait souhaitable, voire exigible, du patient en fin d'analyse. Une question formulable par le patient en fin d'analyse, mais que nous, par contre, avons présente à l'esprit dès le début d'une cure, tout en sachant le long parcours qu'un certain nombre de patients auront à effectuer pour arriver à penser cette phrase que vous proposez. Plus précisément encore, cette formulation est exigible pour l'analyste, résultante de l'ensemble de sa formation, celle qui, dans notre association, canoniquement, serait écoutée au moment des

validations, homologations, entretiens divers : alors là, d'accord, mais n'oublions pas cependant que nous travaillons avec nombre de patients qui ne deviendront pas tous analystes, loin s'en faut, avec des patients qui peuvent ne pas connaître l'analyse, et qu'avant de pouvoir, dans une cure, écouter le patient parvenir à énoncer cette forme d'acquisition d'une distance possible et souhaitable, nous avons souvent fort à faire avec une forme de réalité dont la négociation est loin d'être aisée. À travers, par exemple, un certain nombre de problèmes dits techniques.

Alors, l'expérience de la cure ? Avec quoi travaillons-nous ? Avec une forme de mixte entre ce que manifeste ou dit le patient, fruit de l'inscription des événements de son existence à lui, que nous ne connaissons jamais en direct, le traitement qu'il leur a fait subir, et ce que notre expérience de l'analyse, qui est déjà pour partie constituée mais qui reste, du moins souhaitons-le, toujours en voie de constitution, nous fait entrevoir. Nous savons tout cela : le fantasme, l'après-coup, les déplacements.... Vous nous le dites fort bien. Mais il est un élément que les deux participants vivent, si je puis dire en direct, les patients ne manquent pas de nous le faire savoir, c'est justement le transfert, encore et toujours le transfert, même si pour l'analyste le mot contre-transfert a été inventé, et cela vous nous le dites aussi. Tout notre art, j'oserais dire notre expérience d'artisan, consistera justement à le mettre au travail, à le deviner - je ne dirai pas forcément à l'interpréter : on interprète les transferts, mais interprète-t-on le transfert ? - et à lui permettre de faire levier dans ce qui reste l'expérience basale et vive de l'analyse.

Votre texte, comme tout texte analytique, est une forme élaborée dans l'après-coup, résultat de tout un parcours qui s'est inauguré le jour où vous vous êtes allongé, comme pour nous tous. Comme le patient qui vient à l'analyse et qui se retrouve dans ce moment fondateur ; il peut être très savant, mais l'analyse, c'est autre chose. Et nous aurons à faire surgir ça : au fond de l'homme, ça. Et seule la méthode analytique, l'expérience du divan lui permettra l'approche incertaine de la chose freudienne. La méthode, donc le transfert, encore.

Un certain nombre de remarques de Freud disséminées dans l'œuvre nous montre cette réalité presque palpable du transfert, provisoire certes, mais existante à un moment donné et avec laquelle nous avons à travailler. Et puis il y a l'amour de transfert. Difficulté des difficultés. Pendant que je rédigeais cette réponse, un ami m'a téléphoné en évoquant, entre autres choses, l'étrange particularité de nos journées de travail et l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir en écrire quelque chose. Après avoir raccroché, je m'amusais à faire défiler le film d'une journée : que de déclarations, de rencontres, de constats de toutes sortes nous avons à entendre, à supporter, à traiter avec plus ou moins de bonheur. C'est ça l'expérience du transfert, toute la journée, du plus passionnel, du plus violent au plus tendre, ou agressif, et toujours, toujours le travail. Et toujours ce triple combat décrit par Freud dans *Observations sur l'amour de transfert*, qui d'une certaine façon exprime notre quotidien : " Le thérapeute doit mener un triple combat : d'abord au-dedans de lui-même contre les forces qui tentent de l'abaisser au-dessous du niveau de l'analyse, puis au-dehors contre les adversaires... et enfin contre ses patients qui au début se comportent comme les ennemis de l'analyse pour ensuite surestimer la sexualité qui les domine... ". Alors c'est " fragment par fragment " (toujours Freud, dans *Remémoration, répétition et élaboration*, cette fois-ci), hic et nunc, que cet état morbide est apporté dans le champ de l'action du traitement, et tandis que le malade le ressent comme quelque chose de réel et d'actuel, notre tâche à nous consiste principalement à rapporter ce que nous voyons au passé. " Mais quel passé, et à quoi du passé ?" Encore Freud : encore les *Observations sur l'amour de transfert* : " Quel que soit le prix qu'il (l'analyste) attache à l'amour, il doit tenir davantage encore à utiliser l'occasion qui s'offre à lui pour aider sa patiente à traverser une des phases les plus décisives de sa vie (...) Pour qu'elle puisse obtenir cette victoire sur elle-même, l'analyste est tenu de lui faire traverser les périodes primitives de son évolution psychique... " (p. 129). Vous nous disiez il y a un moment : " se démarquer du réel n'est pas le plus difficile... Il immobilise tout le processus de la cure dans un investissement

hallucinatoire qui a valeur de réalisation. Et c'est au sein de cette réalité-là que la coupure doit s'opérer. " D'accord dans l'idéal, mais en fait le non-réel de cet amour de transfert véritable ne manifeste-t-il pas un trouble qui s'est installé dès les périodes primitives de l'évolution de cette patiente, et qui n'a encore pas trouvé de lieu pour être traité ? Car pour s'exprimer, il s'exprime, ce trouble, et dans une répétition intensive. Mais la particularité de cette énième répétition que nous lui offrons et dont nous sommes de ce fait responsables, n'apparaît-elle pas alors comme symptôme de ce trouble, comme signe, donc comme appel ? C'est un sens véritable ; mais n'est-t-il pas aussi réel, tout comme cette défaillance primitive ? À ce moment précis, cette patiente, dans cette perspective, peut penser avoir trouvé non pas *celui qui* (là c'est la névrose), mais *ce qui* lui permettra enfin de vivre. Ici se noue ce que je voudrais vous répondre : le transfert dans sa dimension de vérité vivante fait appel ipso facto aux expériences du début de l'existence, qui déterminent, entre autres aspects, la naissance et l'installation de l'appareil psychique, et qui n'ayant trouvé jusque-là aucun lieu de qualité, s'expriment dans le présent transférentiel.

Observons la manière dont Freud organise et construit le chapitre 7 de *l'Interprétation des rêves*. Il commence par décrire la nécessité de l'existence d'un appareil psychique puis décrit le phénomène de la régression, avant d'évoquer le rêve comme réalisation du désir. Comme s'il soulignait la nécessité de la mise en place de l'appareil pour que le rêve trouve sa place et puisse remplir ses rôles, la mise en place de l'appareil avec son entrée par le pôle perceptif et sa sortie par le pôle moteur, appareil dans lequel les perceptions se transforment en traces puis en représentations, se classent et s'organisent en fonction de la distance qui les séparent du pôle d'entrée et du rapport avec la conscience. Le schéma est connu. C'est déjà tout un programme en 1900, un programme dans lequel la perception, c'est-à-dire ce qui est issu de l'expérience même de la vie, est au premier plan. Et cette question se retrouve au programme, à la fin de l'œuvre : un chapitre lui est consacré dans *l'Abrégé*.

Avec un certain nombre de patients, cette question de l'appareil et de sa constitution, le lieu des premières phases de l'activité psychique, peut faire le tout de l'analyse. Avec les patients qui font " l'immense foule des névrosés gravement atteints ", nous dit Freud dans *l'Abrégé*. En fait, cette interrogation se pose avec tout patient. Que va-t-il faire, que fait-il de ce qu'il me raconte ? Que ferait-il de ce que je vais lui dire ? Quel usage va-t-il faire de ce qui pourra lui apparaître comme un excès de compréhension ? Quel est le risque de voir nos échanges traités comme introduction dans un univers herméneutique ? Mon intervention va-t-elle être utilisée comme interprétante, et même si je la pense telle, bien au contraire ne sera-t-elle pas utilisée pour animer un appareil psychique défaillant, ou encore comme un ersatz d'affect, utilisant les interventions comme autant d'emplâtres, tant que le transfert - et son expérience - n'aura pas fait son travail ? Vous avez d'ailleurs à ce propos une très belle remarque à propos de la déclaration de la jeune fille : " Elle n'a jamais pensé se marier avec moi mais à travers cette déclaration à la fois provocatrice et ingénue, elle exprimait un sentiment véritable qui lui permettait *pour la première fois depuis longtemps de sortir du silence* ".

C'est cette nécessité d'un appareil, d'une instance, qui va me conduire à prendre partiellement, avec votre aide, textuelle, le contre-pied de votre phrase incipit et dire tout au contraire, pour ce qui concerne le primaire, non pas " la vie c'est ce que l'on vit ", qui serait la version de la patiente au plus fort de l'incendie, mais " la vie c'est ce que l'on a vécu " : c'est un peu ce que se disent deux anciens combattants quand ils évoquent leur passé commun au combat ! En fait, la proposition qui serait plus précisément la mienne serait : " la vie c'est *aussi* ce que l'on a vécu ". Ce qui me permet de souligner l'aspect transformateur, transformationnel de notre travail. Dans cette perspective, elle serait à référer non pas à l'ensemble des opérations mentales qui constituent l'humain, mais à un certain nombre d'opérations qui donnent la possibilité à l'humain de SE considérer humain. Pour cette raison assez simple que

l'appareil psychique en tant que tel, en lui-même, son organisation, ses formes, son agencement est dépendant d'un traitement spécifique des premières perceptions, puis des traces des inscriptions instinctuelles, dont un certain nombre sont probablement détournées de la seule satisfaction hallucinatoire du besoin. Suivre cette double direction nous conduit donc, d'une part vers la satisfaction hallucinatoire du besoin, et d'autre part vers les débuts de la formation du moi, nécessité présente dès *l'Esquisse*, sous forme de " réseau de neurones investis et bien frayés les uns par rapport aux autres ", pour s'enrichir considérablement à la suite de l'introduction, essentielle, du narcissisme en 1914 et plus encore avec la question de l'identification primaire, origine du moi, qui surgit dans *Le moi et le ça*. Mais, au fait, l'identification primaire a-t-elle un lien avec la perception ?

Je semble peut-être dire : il y aurait un temps premier, celui de l'expérience et de son inscription, puis un temps second qui serait celui du traitement des inscriptions, des traces de cette expérience. Un temps pendant lequel l'important est ce qui est vécu, un temps de formation de l'outil, puis un temps pendant lequel l'outil transformerait le vécu en fonction d'un certain nombre de lois. Ni vous ni moi ne souscririons tel quel à ce type de proposition. Comme s'il existait une succession temporelle des faits. Dire les choses ainsi serait ne pas pouvoir se déprendre d'une certaine forme de temporalité psychologique et prendre le risque de souscrire à une conception linéaire du développement, une forme de stadisme. Non, rien de tout cela. Je crois au contraire qu'il existe entre ces deux propositions une sorte de complémentarité, plus précisément de coexistence et de codéveloppement. L'une serait nécessaire mais non suffisante à l'existence et à la création de l'autre. Ce qui pourrait se dire sous forme de *théorème* : l'existence de l'appareil psychique est nécessaire au développement et à l'enrichissement de la vie psychique, et son paradoxal *corollaire* : mais l'appareil psychique et la vie psychique sont constitués des mêmes matériaux ; ils les utilisent dans le même temps, *autrement*. Leur origine est commune, les destins différents, le vécu est nécessaire au non-vécu. Ou encore : le

développement de la vie psychique exige de penser une inscription non univoque de la perception.

C'est justement l'expérience du transfert qui viendra donner existence et forme à la chose demeurée étrangère et animer l'espoir, enfin, de pouvoir mobiliser les prolégomènes du moi pour en permettre l'heureux investissement narcissique. Et de ce fait, relancer les capacités refoulantes. Il est en effet sensible que si, pour certains patients, la levée du refoulement est un but attendu, pour d'autres c'est l'installation d'une activité refoulante, secondaire à une restauration narcissique capable d'investir un moi redéployé qui fera le changement. C'est aussi votre propos : " Il arrive aussi que cette mise en latence s'avère totalement impossible, que le refoulement soit mis en échec et qu'il n'y ait pas de déplacement, pas de transformation, pas de compromis réalisable. " Mais la phrase qui termine cet énoncé m'intrigue : " Alors il n'y a plus qu'à renoncer." De quoi est fait le renoncement de l'analyste à ce moment-là, le vôtre en l'occurrence ? Est-ce à la toute-puissance de l'analyse ? Et sous quelle forme renonce-t-il ? Est-ce un renoncement qui concerne une représentation-but de l'analyste, et donc le travail, ou un renoncement qui peut éventuellement se traduire dans le réel de la cure ? Et comment ?

Finalement, existe-t-il entre nous une réelle divergence dans ce partage entre deux modalités d'exercice de l'activité psychique ? Je ne le pense vraiment pas. Et encore une fois je vous remercie de tout votre apport.

Ces points de vue, nos points de vue, nos choix théoriques disent des positions différentes, complémentaires, mais elles sont surtout l'expression de nos plaisirs à travailler, à exercer l'analyse, qui nous différencient dans ce que nous croyons être nos libertés de penser. Il est toutefois évident que nos positions contre-transférentielles y sont pour beaucoup, sans qu'il soit question ici d'évoquer plus précisément cet aspect-là des choses. Vous avez su avec tact nous laisser entendre votre arrière-pays, celui qui anime votre conférence, quand au tout début vous faisiez courageusement allusion aux circonstances de votre rencontre avec la phrase de Gabriel García Márquez : " après une sorte de traversée du désert ". Privatissime nous disait ici même Victor Smirnoff. Privatissime mais central. Assurément, nous partageons le même souci : faire en sorte que la cure analytique devienne véritablement la cure du patient à partir de ce qu'il y aura vécu, qu'il puisse se dégager de ce qui entravait au moins sa liberté de penser, et qu'il puisse dire - un jour - la vie n'est pas ce que l'on a vécu - certes -, mais ce que l'on a vécu - dans le transfert - est déterminant pour la vie.



## Philippe Valon

La proposition de Laurence Kahn d'ouvrir le cycle de nos Samedis sur " Expérience, représentation, réalisation ", t'avait fait éprouver un certain désarroi. La lecture de ta belle conférence m'a laissé, moi aussi, dans un certain désarroi, l'impression d'avoir dans les mains un objet étranger, dont je ne savais trop que faire. J'avais bien pris quelques notes, mais rien qui me donne l'impression d'avoir trouvé quelques arêtes vives, qui permette de tracer les axes d'une discussion.

Une certaine catégorie de l'expérience est venue à mon secours la nuit suivante, deux rêves. Toi-même, tu ouvres ton texte en faisant appel à ta propre expérience. Freud invite d'ailleurs à cette démarche lorsqu'il dit, dans *Résistances à la psychanalyse*, que c'est la porte d'entrée la plus sûre pour approcher l'inconscient. Donc deux rêves, dont il n'y a pas lieu, ici, de faire le récit, mais dont je peux dire qu'il y est question de neige, de revenants, et d'une langue étrangère, le roumain. J'ai alors éprouvé un vif soulagement, ce texte ne m'était plus étranger. Ce roumain-là, je pouvais le comprendre. Et puis tu m'as envoyé un deuxième texte, qui ressemblait beaucoup au premier, mais qui m'a d'abord semblé très différent, étranger même. Les points d'accroche qui m'avaient stimulé, je ne les trouvais plus immédiatement. Entre les deux, il t'avait fallu réduire. Headshrink, disent les Américains pour se moquer de nous. Sauf que le résultat, s'il est contracté, n'est ni ratatiné, ni diminué.

J'ai été très frappé par le fait que tu aies choisi cette phrase de García Márquez, écrite au sortir d'une maladie mortelle, et l'œuvre de Semprun, qui se décrit non comme un survivant, mais comme un homme qui revient de la mort, qui a vécu la mort, l'a traversée, et que chaque minute éloigne de la mort.

Pas un survivant, un revenant. Cette question que tu poses, qu'est-ce que la vie?, tu la poses non seulement sur fond de mort, la vie arrachée sur fond de mort, mais tu parles aussi d'une expérience qui se construit sur l'expérience de la mort. Cela pourrait sembler proche de ce que Winnicott propose dans *La Crainte de l'effondrement*, quand il étend sa thèse de la crainte de l'effondrement à la crainte de la mort. Là encore, dit-il, ce que le patient cherche sous la forme d'une crainte obsessionnelle de la mort, c'est la mort qui a eu lieu, mais qui n'a pas été éprouvée.

Les deux exemples dont tu parles mènent sur des chemins différents. Gabriel García Márquez, vivant, approche la mort, s'en dégage. Semprun, lui, a éprouvé l'expérience de la mort avec une telle intensité qu'elle reste la seule expérience, celle qui rend toutes les autres irréelles. Gabriel García Márquez peut dire : " la vie n'est pas ce que l'on a vécu. " Pour Semprun, et c'est fatal, il arrive que la vie soit ce qu'il vit. Fatal, en ce que cette expérience ne peut être reprise, ni même répétée puisqu'elle ne s'achève pas. Elle est, persiste, et a toujours été.

Cette expérience consciente possède une caractéristique qui est pourtant celle de l'inconscient : l'a-temporalité. Non que le Moi ait été absent au moment où elle advient, comme dans le vécu sans comprendre des expériences de l'infans. Le Moi était bien là. Mais, et cela est des plus singulier, cette expérience n'entre pas dans la temporalité du Moi avec sa flèche orientée. Elle ne donne pas non plus lieu à la répétition comme dans les névroses traumatiques. Elle est toujours présente et l'a toujours été. En cela, elle semble remplacer les expériences infantiles, qui sont dès lors, comme la vie diurne, marquées du sceau de l'irréalité.

Le cheminement auquel tu nous invites, du vécu au comment de la reviviscence, passe par ce qui n'a jamais été vécu, et ne peut donc donner lieu à répétition, réminiscence, reviviscence. Preuve supplémentaire que la pensée ne peut avancer que dialectiquement : ce qui a été vécu, c'est-à-dire ce qui est oubliable, ne se conçoit qu'en l'opposant à ce qui est inoubliable, et donc n'a pas été vécu.

À propos de *l'Erlebnis* et de *l'Erfahrung*, pourrait-on dire que pour advenir à *l'Erfahrung*, au sens où il s'agit d'une communication de l'expérience à un autre, il faut que cela soit passé par *l'Erlebnis*, que cela soit vécu, au sens passé du terme, susceptible dès lors de remémoration, de reviviscence, ou même, de façon moins optimiste, de répétition ou de réminiscence ?

Vécu est peut-être passif, passé, mais pour être oubliable, et tu nous montres combien l'oubliable est nécessaire, il faut bien que l'expérience soit passée. " Vous n'y étiez pas vous, moi si ", disent certains patients. Oui, sûrement, et le problème est bien qu'ils y soient encore et toujours, et que même la plus archaïque des procédures d'oubli, l'automatisme de répétition, n'ait pu se déployer. Un tel appel à l'expérience, " j'y étais, pas vous ", utilise une défense qui fait fi de la division de l'être, et qui considère qu'un fait est un fait dans l'ensemble du système psychique. Division qui doit être sacrifiée pour pouvoir croire à l'incroyable de l'expérience.

Les processus secondaires sont faits pour, ou du moins utilisés pour, tenir la chose à distance. N'est-ce pas justement ce qui permet de vivre ? Être plongé trop directement dans la chose même, ou du moins dans son voisinage proche, si l'on considère que la chose est absolument inaccessible, fait que la vie, la vie psychique, la représentation et l'affect, sont taxés d'irréalité. Si l'être n'est plus divisé, ce n'est certes pas le Moi qui a les commandes. Il ne peut même plus, en lui-même, établir la temporalité qui lui est propre. Et les catégories du temps et de l'espace que le Moi sépare, se mêlent à nouveau, et la belle proposition de Charles Dubos n'a plus le moindre sens.

Tu cites Gisela Pankow, qui en effet savait tonner, mais elle avait aussi développé une conception des liens entre la temporalité et l'espace qui me semble au coeur de ce que tu développes aujourd'hui. Dans un texte intitulé " La dynamique de l'espace et le temps vécu ", elle pose la question suivante : " le corps peut-il avoir des limites sans qu'il y ait sens ? " La réponse qu'elle propose est : " l'espace en se dépliant engendre le temps ". Gisela Pankow montre comment l'espace (un lieu, un corps) cache dans sa structure intime des éléments hétérogènes qui sont des équivalents d'événements du passé, ou de sentiments du passé. Éléments qui ne peuvent réapparaître dans l'écoulement du temps que quand cet espace est déplié, révélant sa structure hétérogène, et libérant ces enclaves de temps.

Lors des expériences précoces, les processus secondaires sont encore absents et ne peuvent participer à la mise à distance de la chose qui revient sous la forme de l'automatisme de répétition. Jamais advenues pour le Moi, elles ne peuvent lui être présentes, il n'a pas les moyens de les reconnaître, elles ne peuvent être non plus oubliées, ni représentées. Lors des expériences dites extrêmes, le Moi est bien là pour y assister. Mais il n'a pas le moyen de comprendre car " ici, pas de pourquoi ". Cela devient atemporel, mais pas comme le fantasme inconscient est atemporel ; ici le temps s'arrête, l'espace se concentre, par trop de densité. Densité qui exerce une attraction formidable.

N'y a-t-il donc pas là une forme de l'expérience différente du vécu sans comprendre de l'infans, mais qui, comme elle, ne permet ni l'oubli ni le souvenir ? Expérience qui ne revient pas, telle une âme en peine, mais qui s'impose par trop de présent, un présent qui n'a plus ni passé ni possibilité d'ouverture sur un avenir. La phrase de Semprun que tu cites : *L'expérience que la vie fait d'elle-même, de soi-même en train de la vivre, c'est actif. Et c'est du présent, forcément. C'est-à-dire qu'elle se nourrit du passé pour se projeter dans l'avenir*, me paraît, dans cette perspective, être un espoir plus qu'une réalité.

Perversion de la mémoire ! Comme tu y vas ! J'ai souvent été frappé que le point de vue relativiste de Freud au sujet de la mémoire, et de la temporalité en général, soit à la fois contemporain et proche de la relativité d'Einstein. Le premier travail d'Einstein sur la relativité date de 1905 et porte sur la question du temps. Le temps avait toujours été considéré comme absolu, c'est-à-dire le même pour tous, en tous points de l'espace. La révolution fut de le considérer désormais comme dépendant de l'observateur, du mouvement de l'observateur. Depuis lors, le temps se mesure en unité de distance, comme dans le rêve, en fait. Et surtout, la relativité, en liant le temps à l'espace, montre que l'ordre de succession des événements n'est pas absolu, qu'il dépend de la vitesse et du sens de déplacement de l'observateur. En introduisant l'après-coup, le traumatisme en deux temps avec Emma, dans *L'Esquisse*, Freud relativise la temporalité de façon tout aussi révolutionnaire. Le premier temps du traumatisme paraît causé par le second temps. La relativité de la mémoire va avec celle de la temporalité.

Si perversion il y a, elle est là : il n'y a que dans le Moi le plus constitué que les catégories indépendantes d'espace, de temps et de masse existent. Dans le monde physique comme dans l'inconscient, tout cela est joyeusement mélangé.

Donc relativité de la mémoire et du temps. Mais pour autant, le temps ne perd pas toutes coordonnées, en tous cas chez Einstein. Tu insistes beaucoup sur ce que dit Freud des souvenirs, qui n'émergent pas du passé mais sont formés à des époques d'évocations ultérieures. Et tu ajoutes : *"non seulement rien ne permet de considérer à priori les souvenirs comme une reconstitution du passé, fût-elle sélective et déformée, mais ils n'en sont même pas l'émanation. Le mouvement se fait en sens inverse, sur une ligne régrédiente"*. Là, si toute référence à l'expérience passée est abolie au profit du seul mouvement régrédient, il me semble que tu te rapproches de la projection dans le passé. La régression sans la fixation ne risque-t-elle pas de faire passer à la trappe l'expérience infantile, et tout particulièrement celle de l'irruption

du sexuel, dont tu dis fort justement qu'en notre village c'est du sexuel qu'il est question quand nous parlons de l'originaire ? Le sexuel infantile pourrait alors n'être qu'une simple construction ultérieure projetée par voie régrédiente sur une enfance éventuellement parfaitement innocente. Je ne crois pas du tout que ce soit là ta pensée, mais cela me semble une dérive possible.

Et que faire dès lors de l'après-coup au sens de la temporalité spéciale qu'introduit cette notion : le second événement qui donne sens au premier et qui crée le traumatisme ? Ne risque-t-il pas d'être complètement aplati ? Freud que tu cites, dit seulement : *"de puissants motifs qui ont influencé cette formation des souvenirs"*. Je crois d'ailleurs me souvenir que dans une lettre, peut-être à Jung, il s'oppose à un tel mécanisme, mais cela concerne, je crois, le fantasme plus que le souvenir.

Tu parles du livre de Semprun comme d'un remarquable travail sur l'après-coup et le travail de mémoire. Je n'en suis pas convaincu. Il montre, me semble-t-il, combien il n'y a pas d'après-coup possible. D'où il ne peut s'agir d'une expérience traumatique au sens où Freud la définit avec Emma.

Au sortir de la mort il faut parler, il faut dire, mais cela le ramène directement à la mort. Son cauchemar est d'ailleurs fort différent des cauchemars post-traumatiques. Ces derniers font revivre l'événement avec une force sensorielle très vive, mais le réveil renvoie ces images au passé, le jugement de réalité n'est pas altéré. Comme le signale Guy Rosolato, le cauchemar met en scène la propre mort du rêveur. Mais il n'y a pas de doute sur ce qui est la vie et ce qui est le songe. Semprun, et d'autres survivants, ainsi d'ailleurs que certains soldats de la Grande Guerre, sont atteints par ce trouble du jugement qui leur fait croire que la seule vraie vie est dans le camp, ou dans la tranchée. Ce ne peut être un travail d'après-coup car on reste dans le premier coup. L'écriture, quand elle redevient possible, sans risque vital immédiat, ne fait que tenter de mettre à distance la chose à l'aide des processus secondaires, et c'est déjà

beaucoup qu'elle parvienne à cela. Que cela se constitue en après-coup, il me semble que Semprun lui-même n'y croit guère quand il montre l'échec, chez Primo Levi et chez Bettelheim, revenants rattrapés par la mort qu'ils n'avaient en fait jamais quittée. Son travail pourrait être tenu pour une tentative qui vise à ce que le souvenir retrouve sa fonction de couverture, que la neige dans les phares devienne comme la couleur jaune de la robe et des fleurs de pissenlit. Cela pourrait-il être également un des buts de l'analyse ? La règle fondamentale comme acceptation de l'oubli me semble aller dans ce sens. Comme une pré-condition indispensable à la remémoration.

Mon père m'a battue. Cela m'avait fait un drôle d'effet ! Pour moi, cette phrase avait toujours été au présent. Elle a disparu de la seconde mouture, elle est devenue passée. Mais bon, elle me revient ! Mon père m'a battue, ce serait comme dire : mon père m'a aimée. Il n'y aurait là plus rien de la réalisation du voeu oedipien, juste la mélancolie de ce qui a été, et est désormais perdu. Finalement cela illustre bien la question que me pose cette partition entre le véritable et le réel. Le réel serait-il du côté de mon père m'a battue, et le véritable du côté de mon père me bat ?

La jeune fille de l'hôpital dit au présent : je veux me marier avec vous. Tu l'entends au présent, au point de répondre le " non " qui fait tonner, au présent également, Gisela. Tout le monde est pris dans ce présent. Mais le temps du fantasme n'est-il pas toujours le présent ? Celui du souvenir est bien sûr le passé.

Véritable, mais pas réel. J'ai pensé à l'insistance de Freud, dans *L'inconscient* de 1915, sur le caractère réel des représentations refoulées qui sont dans l'inconscient. Elles sont réelles, dit-il, parce qu'elles ont un effet d'attraction sur d'autres représentations. Dans cette perspective, celle de la preuve de réalité par l'effet, on pourrait aussi dire de l'amour de transfert qu'il est réel. Mais ton propos n'est certainement pas d'opposer réel à irréel.

Véritable, vrai, réel, authentique, tous ces adjectifs que l'on peut attribuer à l'amour de transfert pour

en assurer l'existence et l'efficacité, ont en commun d'être dialectisables avec leur opposé. Qui dit véritable amène factice, qui dit vrai amène faux, qui dit réel amène irréel. Ils font appel à une opération de jugement, que ce jugement porte sur le patient, sur l'analyste, ou sur la relation qu'ils établissent entre eux.

Opération de jugement, décision fondatrice de l'analyse, cette opposition entre véritable et réel me laisse comme un goût d'incomplet. Cela se passe entre deux, deux termes, deux êtres. Manque le tiers. Pourtant, cette question du tiers me paraît être ce qui nous permet, à propos de l'amour de transfert, de nous dégager d'une opération de jugement. Ce qui me semble spécifique de l'amour de transfert, qui dans la relation analytique est un amour (ou une haine) partagé, pas symétriquement bien sûr, c'est justement que l'analyste en réfère toujours, dans sa pensée, à un tiers. Il sait qu'il est le destinataire contingent de cet amour. On pourrait certes le dire de tout objet d'amour, sauf de l'objet originaire. Mais dans la relation amoureuse on l'oublie, on n'en tient pas compte, on ne veut pas le savoir. Cet oubli est d'ailleurs indispensable, sans lui, comment se laisser aller à l'amour ? L'analyste en revanche a tout intérêt à ne pas l'oublier, et, en effet, pas seulement pour des raisons de déontologie professionnelle.

Ainsi tonnait Gisela Pankow, on ne dit jamais non à un psychotique, en l'occurrence, une psychotique d'ailleurs, surtout parce que cela laisse entendre qu'à la question du mariage la réponse aurait pu être oui. Ce n'est peut être pas tant la vérité ou la réalité de l'amour qui est en cause, que l'absence, un bref instant, de référence au tiers. Dans son article, " Le Tiers dans la pensée ", Daniel Widlöcher écrit que les institutions analytiques sont autant de lieux qui aident les analystes à faire fonctionner en eux, dans leur travail quotidien, ce tiers. Signe sans doute qu'il est difficile à maintenir, qu'il serait toujours tentant de l'oublier, ou de le réifier comme simple élément de cadre, comme fétiche. La psychothérapeute au miroir, réifie d'une autre manière : elle confond le reflet du miroir, rapport à l'expérience avec l'expérience elle-même. Elle confond le tiers dans la pensée avec sa fille et sa femme de ménage.

Le maintien de ce tiers ne nous permet-il pas de faire des constructions, de reconstituer une histoire, de nous raconter des histoires ? Certes pas une histoire moins déformée ou plus intacte, mais une histoire qui aide ceux qui en sont dépourvus à constituer cet " autrefois ", ce " il était une fois " dont tu nous as montré avec force la nécessité.

Nos histoires sont modestement des " stories ". À propos de stories, celle que tu racontes au musée, le petit personnage dans son fauteuil, la pièce noire avec une voix qui raconte de façon monocorde toujours la même histoire. At the shrink's, chez le

psy, the head-shrink, le réducteur de tête. Elle m'a rappelé une autre story. Une patiente sur le divan me parlait, avec insistance, de l'impression étrange de son corps rétréci, sur ce qu'elle s'obstinait à appeler le lit. Une femme boulimique et obèse. En même temps la pièce dans laquelle je la recevais lui paraissait bien plus grande. Premières manifestations pour elle d'un douloureux retour de l'infantile et à l'infantile dans le transfert. Elle éprouvait alors des sensations de délitement corporel qui l'effrayaient. Rentrée chez elle, elle se rassurait en me dessinant, en me dessinant enfant dans mon fauteuil.



*" Va voir là-bas si j'y suis ! "*  
*ou La paradoxalité du transfert*

Évelyne Sechaud

*Pour des raisons de confidentialité, le matériel clinique qui a été présenté au début et à la fin de cette conférence a été supprimé à la demande d'Évelyne Sechaud.*

*Cette conférence commençait en effet par l'exposé d'une séquence d'analyse articulée sur le souvenir d'une parole maternelle adressée à la patiente lorsqu'elle était enfant : " Va voir là-bas si j'y suis ! " Cette expression idiomatique banale recelait pour cette patiente et dans cette cure des dimensions paradoxales multiples issues de l'histoire de la patiente et actualisées dans le processus.*

(...) J'ai choisi de vous présenter ce matériel clinique pour introduire une réflexion sur la paradoxalité du transfert. La référence au paradoxe est devenue de plus en plus fréquente dans les écrits psychanalytiques contemporains. Il n'en a pas toujours été ainsi. Quelle place a-t-il dans la pratique analytique aujourd'hui ?

Le mot paradoxe est d'origine grecque et s'applique à une proposition qui est, selon son étymologie, "contraire à l'opinion commune", *para-doxa*. Les premiers paradoxes connus sont relatés par Aristote. Le paradoxe porte sur les processus de pensée. La pensée qui s'origine dans la pulsion témoigne des transformations produites par le travail de psychisation. Le paradoxe est le résultat, dans la pensée, d'une désorganisation temporaire ou permanente des limites intrapsychiques et intersubjectives. Lorsqu'il est le message de l'autre, il produit les mêmes effets. Les énoncés paradoxaux comme " Va voir là-bas si j'y suis ! ", ou encore cet énoncé provocateur des mouvements de 1968 " Il est interdit d'interdire ! " sont des énoncés qui constituent des injonctions

impossibles à tenir du point de vue de la logique. Ces énoncés brouillent les repères logiques et placent le sujet dans une position indécidable de surprise, de perplexité plus ou moins anxiogène selon le contexte. Le paradoxe qui fait coexister une chose et son contraire peut produire des effets très différents : créatifs ou pathologiques. En effet, il peut être le ressort du comique ou de l'humour, ou encore être à l'origine de créations scientifiques ou artistiques. Dans ce cas il manifeste un moment de trouble de la pensée qui témoigne d'une régression fugace et partielle ; il révèle alors la souplesse, la porosité des instances psychiques. Par contre, il est dans un registre pathologique (essentiellement psychotique ou pervers) lorsqu'il est l'effet d'un trouble permanent de la structuration psychique. Les injonctions paradoxales ne deviennent pathogènes que lorsqu'elles caractérisent d'une manière permanente une relation de dépendance. Elles sont alors un moyen de " rendre l'autre fou ". En fait, j'aurais tendance à penser que le paradoxe pathogène peut cesser de l'être dès lors qu'il devient contradiction. La contradiction est un mot qui est constitué exactement de la même façon que le paradoxe : il est composé du mot " dire " et de la préposition " contre ". La contradiction est une affirmation conjuguée d'éléments incompatibles, souvent mais pas toujours la conjonction d'un énoncé et de sa négation. Mais alors que le paradoxe garde la marque de son origine étrangère, la contradiction est un terme familier de la langue usuelle. Je vais y revenir.

Chez Freud, le mot paradoxe est rarement utilisé : on n'en trouve que 23 occurrences dans l'ensemble de l'œuvre, réparties de 1905 à 1936, alors que le mot contradiction est extrêmement fréquent tout au long. Si nous survolons ces textes, nous voyons

que, de 1905 à 1915, le mot paradoxe est utilisé dans son acception la plus banale, et peu différenciée de la contradiction. Freud y recourt pour démontrer l'importance de l'inconscient. Ce qui peut apparaître paradoxal au regard de la conscience s'explique par l'existence et le fonctionnement de l'inconscient, entendu comme un système constitué du sexuel infantile refoulé. En 1915, le texte sur l'inconscient marque un tournant. Freud se heurte à quelque chose qui demeure pour lui paradoxal : les sentiments inconscients, en particulier l'angoisse inconsciente. Alors qu'il peut suivre le destin de la pulsion sous la forme de ses représentants-représentations, il achoppe à proposer pour le destin du représentant-affect une trajectoire analogue. Le paradoxe est une aporie, une butée indépassable. Plus loin dans le même texte (chapitre V), il parle de contradiction, cette fois pour préciser que les motions pulsionnelles persistent dans l'inconscient les unes à côté des autres sans s'influencer réciproquement, et que les motions de désir inconciliables concourent à la formation de compromis. La contradiction pousse au compromis, c'est-à-dire une troisième voie. Le paradoxe se situe dans un mode de penser binaire où le choix entre les termes est impossible. La tension qu'il provoque dans le moi pousse soit au déni et au clivage, soit au retrait. La possibilité de transformer le paradoxe en contradiction pourrait oeuvrer à trouver une autre issue. La contradiction fait prendre conscience d'un conflit entre des forces opposées. Le paradoxe est en deçà du conflit. La contradiction est le résultat du travail du préconscient face à l'inconscient au sens de la première topique. Le paradoxe confronte la pensée à l'étranger radical. Ce qui, dans la langue allemande, opposerait le *unheimlich* au *fremd*. Jean-Claude Rolland avait naguère proposé de voir dans cette distinction entre *unheimlich* et *fremd* l'effet différent du refoulement et de la forclusion. Entre 1915 et 1936, Freud pense en termes de "paradoxe" 9 fois dans deux contextes différents. D'une part à propos des effets du surmoi et de la culpabilité, et c'est l'occurrence la plus fréquente ; d'autre part à propos du complexe de castration et de l'envie du pénis chez la femme. Autrement dit,

l'idée du paradoxe intervient sur les questions qui formeront les butées de l'analysable dans le texte technique ultime de 1937: la force de la pulsion représentée par la culpabilité inconsciente, le roc de la différence des sexes, ou plus précisément du féminin.

En découvrant l'inconscient puis la pulsion, Freud introduit le paradoxe au coeur de la psyché. La conflictualité à laquelle il est d'abord sensible et qu'il analyse avec les névrosés est le résultat du travail d'un appareil psychique nettement différencié. Plus que la première topique, la deuxième topique, en mettant l'accent à la fois sur la pulsion au coeur de la psyché et sur le moi permet d'appréhender le travail qui incombe au processus de psychisation. Les ratages de la structuration psychique ouvrent la voie aux clivages qui se manifestent dans le transfert, notamment par une pensée paradoxale. Le sujet est inconscient des paradoxes qui l'animent. L'autre, alors, en est le réceptacle, et c'est ce qui se passe dans le transfert. Le transfert est le moyen de saisie privilégié du paradoxe par l'effet qu'il produit sur l'analyste.

La paradoxalité dans la psychanalyse n'a fait l'objet d'études qu'à partir des années 1970. La diffusion des travaux de l'école de Palo Alto sur les modalités de la communication paradoxale a inspiré les psychanalystes qui s'intéressaient particulièrement à la psychose ou à la pathologie du narcissisme. Déjà Searles (1) avait décrit des échanges paradoxaux entre des schizophrènes et leur mère, leur actualisation dans la relation transférentielle, le paradoxe visant inconsciemment à "rendre l'autre fou". Didier Anzieu (2), en 1975, décrivait le transfert paradoxal, en proposait un certain maniement par l'interprétation du transfert. Il voyait dans ce type de transfert le déploiement des pulsions de mort insuffisamment liées à l'Éros, la manifestation de la déliaison pulsionnelle dans des organisations psychiques non névrotiques.

- 1 H. Searles (1959), *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1977.
- 2 D. Anzieu (1975), "Le transfert paradoxal", *NRP*, n°12, Paris, Gallimard, pp. 49-72.

Plus récemment, René Roussillon (3) a repris la question de la paradoxalité dont il fait le trait essentiel du narcissisme et des situations limites de la psychanalyse.

En fait, c'est avec Winnicott que la paradoxalité mise à jour initialement dans des organisations pathologiques devient une dimension normale et essentielle des phénomènes transitionnels et prend ainsi une importance nouvelle dans la structuration psychique et l'accès à la symbolisation. Winnicott promeut la tolérance à la paradoxalité.

Dans l'analyse, le travail psychique mis en oeuvre pousse la paradoxalité à chercher une issue, une voie de dégagement dans une fonction tierce qui ouvre les possibilités de symbolisation. Soit dans une transformation des paradoxes en contradictions et en conflits, soit dans l'ouverture à l'aire transitionnelle, cet espace tiers, matrice de symbolisation, espace de jeu et de création. La paradoxalité inhérente au transfert, dont je vais mettre en évidence quelques aspects, ressort de cette catégorie et implique de tenir ensemble ces dimensions paradoxales dans l'espace du jeu intrapsychique et interpsychique. Je propose donc cette hypothèse que, d'une manière générale, la paradoxalité du transfert représente les possibilités de redistribution, de réaménagement de l'organisation psychique.

En commençant cet exposé j'ai rapporté cette séance qui s'est déroulée il y a déjà longtemps en utilisant le présent narratif. Ce n'est pas seulement pour rendre mon récit plus vivant ; mais surtout parce que ce présent est le présent de la cure et du transfert ; un présent actif qui fait de l'analyse une vraie expérience de vie au sens de *l'Erlebnis* freudien. Mais cette temporalité est paradoxale tout comme l'injonction : " Va voir là-bas si j'y suis ! " qui tire le sujet à " hue et à dia " ! Elle pourrait d'ailleurs se compléter par : " Viens voir ici si je suis là-bas ! " Comment, dans l'assujettissement du moi à la réalité, être à la fois ici et ailleurs, maintenant et autrefois ? La cure se déroule ici et maintenant, certes, mais selon des voies tracées ailleurs et autrefois. Privilégier seulement l'ici et

maintenant comme le font les psychanalystes kleinien a pour conséquence de supprimer l'historicité mais bien plus encore la compulsion de répétition. Le transfert est répétition, comme le souligne encore Freud dans cet écrit testamentaire qu'est *l'Abrégé*, après l'avoir dit en 1914 dans *Remémoration, répétition et perlaboration* et redit en 1920 dans *Au delà du principe de plaisir*. La compulsion de répétition (bien nommée en français, langue qui met l'accent sur la pulsion alors que l'allemand de Freud se réfère à la contrainte, *Wiederholungszwang*, c'est-à-dire à l'effet de la poussée pulsionnelle : c'est plus fort que moi !) anime toute la cure indexant le transfert au double indice de la force et du sens ; force de la réalisation, de " l'accomplissement et de l'atteinte ", pour reprendre le titre du rapport d'André Beetschen au prochain Congrès des psychanalystes de langues romanes, force que le travail de l'analyse amènera, en la fragmentant, à se lier à des formes et des représentations. La compulsion de répétition permet le déplacement de l'infantile dans le présent, la déviation de la névrose infantile qui s'écoulait dans la maladie actuelle vers la névrose de transfert. Penser ainsi la temporalité du transfert a des conséquences pratiques dans la conduite de la cure et pose directement la question de l'interprétation du transfert et pas seulement celle de son maniement. L'interprétation est dans la mise en mots qui questionne la forme et le moment de la verbalisation. Le maniement met l'accent sur l'acte de parler ou de se taire et interroge ce que je fais en disant ou en ne disant pas (c'est-à-dire, aussi, qui je protège ou qu'est-ce que je protège ?).

La temporalité de la cure se trouve soumise à un autre paradoxe, celui de la continuité et discontinuité des séances. Chaque séance est unique. Chaque séance est liée à l'enchaînement des autres séances.

La singularité de chaque séance n'est pas due à son contenu manifeste mais au maillage lâche ou serré du manifeste et du latent, à la mobilité des transferts

---

3 R. Roussillon (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris. PUF

intra-psychiques, à l'émergence ou non de représentations préconscientes ou inconscientes. Partir de ce qui occupe la surface psychique, comme le préconise Freud dans ses indications techniques, constitue l'application stricte de la règle fondamentale : dire ce qui vient à l'esprit, qui n'est pas vraiment une suite d'associations *libres* mais des associations orientées par le transfert. Le corollaire, pour l'analyste, est bien sûr l'attention flottante, mais aussi cette recommandation étonnante de Bion d'être sans mémoire et sans désir ; ce qui garantit la possibilité d'être surpris, de se laisser surprendre par les formations de l'inconscient et par le transfert. Paradoxe, aussi, de l'écoute : être flottante et... attentive à se saisir de l'inattendu, à la fois passive et active. Mouvement interne de chaque séance marqué par les résistances ou leur levée, mouvement double des deux psychés en présence, celle de l'analysant et celle de l'analyste, et de la co-pensée (selon la conception de Daniel Widlöcher) qui les anime. La singularité de chaque séance est aussi dans sa fin, moment où, selon Winnicott, l'analyste manifeste et réalise quelque chose de sa haine. La séparation de la fin de la séance marque aussi les rythmes, l'alternance, la nuit, le jour et la censure de l'amante qui laisse la place à un tiers (selon Michel Faim et Denise Braunschweig).

À ce pôle de discontinuité répond, en opposition, la continuité de l'analyse d'une séance à l'autre et à long terme. D'une séance à l'autre, le matériel de la séance précédente constitue un reste diurne qui joue, comme dans le rêve, le rôle de l'entrepreneur qui se lie au capitaliste des désirs inconscients mobilisés par le transfert pour produire la forme d'une nouvelle séance. À long terme, la continuité des séances permet les reprises après-coup, les modifications de l'histoire, introduit un écart entre le même et l'identique des répétitions. L'analyse est prise dans le déroulement de sa propre histoire, dans ce lieu et ce temps où peut s'introduire un écart avec la répétition de l'histoire du sujet. L'analyste est dans une position elle aussi paradoxale : il permet l'oubli, il permet que les revenants des représentations inconscientes trouvent enfin le repos. Mais il est aussi le garant

de la mémoire de cette histoire de l'analyse, tout simplement parce qu'il est sur une autre scène (comme le souligne Freud dans *Constructions*), qu'il n'a pas besoin de refouler, de négativer l'expérience vécue. L'analyste, par le transfert, et, à mon sens, par l'interprétation du transfert, est l'agent des transformations de la mémoire.

" Va voir là-bas si j'y suis ! " ou " Viens voir ici si je suis là-bas ! " Cette injonction n'est-elle pas précisément celle que l'analyste adresse implicitement à tous ses patients ? Cette injonction n'est-elle pas une invitation au voyage des et du transfert ? Le paradoxe va porter cette fois sur l'interrogation : Qui je ? pour reprendre le titre du livre de Jean-Claude Lavie, qui, lui, met en question les différentes composantes du sujet.

L'analyste est-il personne ou une personne ? L'analyste est-il " Personne " au sens de la réponse d'Ulysse au Cyclope pour que le secret de son nom permette l'accomplissement de l'acte (ici analytique), ou est-il une personne incarnée dont l'identité va jouer un rôle dans le cours de l'analyse ou à l'issue de l'analyse ? Ulysse, avant de repartir, clame sa filiation, son origine et son nom. Wladimir Granoff s'appuyait sur cet épisode de l'Odyssée pour affirmer l'importance et la valeur de la filiation analytique. Les sens opposés du mot personne rassemblent les fonctions paradoxales de l'analyste dans la cure. En proposant une analyse ou en répondant à une demande d'analyse, l'analyste s'offre comme figure d'incarnation du transfert, mais pour être en même temps figure d'une présence/absence. Ce paradoxe-là est sans doute le plus important et le plus spécifique de la cure analytique. Nécessité de l'incarnation du transfert qui permet, comme l'indique Freud en 1912, de " mettre en lumière les émois amoureux et secrets des patients en conférant à ces émois un caractère d'actualité. Rappelons-nous que nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* " (4). Le transfert naît comme le délire et comme la rencontre amoureuse en s'étayant sur des éléments plus ou moins discrets, plus ou moins importants de la réalité de

---

4 S. Freud (1912), La dynamique du transfert.

l'analyste. Cette rencontre repose sur l'illusion des retrouvailles avec l'objet primaire, illusion d'une collusion entre l'objet interne et l'objet externe. Bonne ou mauvaise rencontre selon la nature de cet objet interne, support d'idéalisation et/ou de persécution haineuse et selon la nature des réponses de l'analyste, dont on peut attendre qu'elles ne reproduisent pas les empiètements de l'objet externe initial ! L'analyste est bien cet objet trouvé/créé que suggère Winnicott. Le choix de l'analyste peut tout autant être un choix " contre ", ou dans l'évitement phobique. Mais toujours en référence à ce qui est perçu ou connu de la réalité de la personne de l'analyste. La neutralité de l'analyste est une notion à laquelle on ne se réfère plus guère. Nous sommes aujourd'hui sans doute tout à fait convaincus par ces lignes que Victor Smirnoff écrivait il y a vingt ans sur un mode polémique : "Neutre, l'analyste ne saurait l'être ni dans ses idées, ni dans sa théorie, ni dans ses désirs, ni dans sa sexualité. Neutre, il ne saurait l'être dans sa filiation (familiale et analytique), dans son identité, dans ses appartenances. Neutre, il ne saurait l'être dans son contre-transfert. Un psychanalyste est forcément de parti pris dans ses options théoriques, dans le choix de ses " maîtres ", dans ses modèles identificatoires, dans la théorie inconsciente de sa technique, de ses visées thérapeutiques et de ses critères, dans le choix de ses patients. Et dans son idéologie. Qu'il le sache ou non. Mais il serait important qu'il le sache, car le piège le plus redoutable où il puisse se prendre, c'est de se croire un bel indifférent, imposteur sans le savoir. "(5) Mais cette affirmation, à laquelle je souscris tout à fait, pourrait prêter à confusion et justifier une "psychanalyse transgressive" selon l'un des cinq axes décrits par Rosolato (6). Ou bien encore aller dans le sens de la self-disclosure préconisée par Owen Renik aujourd'hui. En fait, à l'idée de neutralité a succédé ce que Laplanche traduit pas refusement (*Versagung*), c'est-à-dire ce que l'analyste refuse et se refuse, précisément pour garder la dissymétrie essentielle à la relation transférentielle.

La présence de l'analyste, notion ancienne que privilégiait Nacht en son temps, est, pour moi, présence vivante parcourue d'affects même s'ils

sont retenus, présence d'une pensée en mouvement, présence qui se manifeste dans le style de sa présentation générale comme de ses interprétations. Dans la séance que j'ai rapportée, ma dernière interprétation " Voilà l'effet que vous faisiez les paroles de votre mère ! " semble avoir un effet libérateur. Mais cet effet est-il dû au contenu de mon interprétation ou au dynamisme qui l'anime et qui manifeste mon souci et ma sollicitude à l'égard de cette patiente ? Sans doute les deux !...

La présence perçue de l'analyste permet l'adresse du discours. Cette présence laisse se déployer conjointement les deux composantes du transfert décrites par Green, le transfert sur la parole et le transfert sur l'objet. La tendance à l'hallucination propre à l'inconscient qui projette l'objet interne sur l'objet externe se sert de la réalité de l'objet externe et bute en même temps sur cette même réalité, ce qui empêche le patient de délirer. La présence de l'analyste est nécessaire à sa négativation pour que s'établisse la projection transférentielle. J.-B. Pontalis et André Green notamment ont travaillé sur ces dimensions du transfert, et Pierre Fédida en a déployé l'étude dans ses livres, *L'Absence et Crise et contre-transfert* (7). Perception, représentation et aperception(8) se trouvent mises à l'épreuve soit de clivages, soit d'une relation dialectique. La même patiente que j'évoquais plus haut, après la longue absence des vacances d'été, me dit qu'elle avait pensé à moi tous les jours, que j'étais très présente dans sa tête pendant tout ce temps et que cela l'avait aidée à supporter la séparation. Mais durant le trajet pour venir à sa séance de rentrée elle avait eu un sentiment d'étrangeté assez angoissant, ne reconnaissant pas vraiment le parcours, l'emplacement exact de l'immeuble ; elle s'était d'ailleurs trompée de numéro et avait été prise d'une grande angoisse en ne retrouvant pas mon

---

5 V. Smirnoff (1981), " Le bel indifférent ", in *Un promeneur analytique*, Calmann-Lévy, 1998.

6 G. Rosolato (1990), *Les cinq axes de la psychanalyse*, Paris, PUF

7 P Fédida (1978), *L'Absence*, Paris, Gallimard(1992) ; *Crise et Contre-transfert*, Paris, PUF

8 Par aperception, j'entends la prise de conscience réfléchie de l'objet de la perception.

nom sur la plaque d'interphone, comme si j'avais disparu. Présente au-dedans de son esprit, absente au dehors. Jugement de réalité et jugement d'attribution là se conjuguent : l'hallucination négative protège la représentation d'un bon objet introjecté et tend à détruire la perception de l'objet réel, source en l'occurrence d'abandon qualifié de rejet. C'est aussi parce qu'il est situé dehors comme objet réel que l'analyste peut être utilisé au sens winnicottien, c'est-à-dire attaqué, détruit tout en montrant qu'il survit. " Cette destruction devient la toile de fond inconsciente de l'amour d'un objet réel ", ajoute Winnicott. C'est, enfin, à partir de la présence de l'analyste que le sujet peut faire l'expérience de la capacité d'être seul, expérience positive d'une plénitude opposée à la solitude douloureuse du sentiment de désaide.

Le paradoxe, à l'œuvre dans le transfert, brouille les différenciations, met en doute l'identité. Michel de M'Uzan a ainsi décrit des pensées paradoxales sur-venant chez l'analyste et qui sont l'indice de processus psychiques qui se déroulent chez l'analysé et qui n'ont pas encore été détectés. Pensées aux confins du préconscient et de l'inconscient qui manifestent la porosité des limites psychiques entre soi et l'autre. Ces expériences interrogent les régressions animiques que provoque le transfert. Ces manifestations paradoxales peuvent susciter des réactions défensives multiples chez l'analyste, endormissement, mise à l'écart volontaire, etc., défenses narcissiques contre l'aliénation momentanée provoquée par le paradoxe.

L'identité ébranlée par les paradoxes du transfert est aussi, bien sûr, l'identité sexuelle. Mais nous sommes davantage habitués, me semble-t-il, aux incertitudes du sexe à partir de l'analyse de la bisexualité et des identifications bisexuées qui nous constituent au-delà de notre sexe biologique. Cependant, pouvoir l'entendre n'est pas toujours si aisé ! Et nous restons admiratifs de la façon dont Winnicott peut jouer des identifications croisées pour aider son patient à sortir du dilemme inconscient provoqué par le clivage de l'élément fille chez son patient homme (9) .

*L'exposé se poursuit par l'exemple d'une cure très classique où se retrouvent divers éléments que j'ai soulignés au cours de cet exposé. Il s'agit d'un patient qui continue à m'appeler " Docteur " alors*

*que je lui avais précisé (pour me différencier du milieu psychiatrique qui me l'avait adressé) que je n'étais pas docteur en médecine.*

... Avec ce patient, toute la paradoxalité du transfert se condense sur le mot " Docteur ". On y retrouve plusieurs des paradoxes que j'ai évoqués : paradoxe de la temporalité ici et maintenant/là-bas et autrefois ; paradoxe de l'identité sexuelle ; paradoxe du sexuel et de l'autoconservation ; paradoxe du transfert, moteur et résistance. La condensation peut en effet être au service de pensées paradoxales. Elle introduit un processus primaire dans la pensée secondarisée et elle sert de couverture aux pensées paradoxales. Plus encore, elle réalise un mouvement immobile (10), horizontal. La métaphore, au contraire, permettrait le changement de plan, les possibilités de mouvement dans toutes les directions. C'est le déploiement de la condensation dans l'analyse qui met en évidence les paradoxes du transfert.

Penser ensemble les éléments paradoxaux du transfert : telle est la gageure de l'analyse quel que soit le type d'analyse, classique ou non. Leur interprétation n'est pas indispensable et dépend de la fonction qu'ils prennent dans le processus. Par contre, l'interprétation peut naître chez l'analyste précisément de la mise en tension qu'ils provoquent dans la psyché de l'analysé.

Face aux multiples facettes du transfert me revient cette phrase de Freud : " On ne doit jamais se lasser de considérer toujours à nouveau les mêmes phénomènes (ou d'en subir les effets) et on ne doit pas se soucier de la contradiction la plus générale (j'ajouterai : et du paradoxe) quand on a travaillé d'une façon sincère. " (11)

9. À cet homme, il dit " J'entends une fille qui me parle de l'envie du pénis ". À quoi le patient répond au bout d'un moment " Si je parlais de cette fille on me prendrait pour un fou ". Et Winnicott ose lui dire : " C'est moi qui vois la fille et si il y a quelqu'un de fou, c'est moi ! " Or la mère de cet homme, selon la construction élaborée dans la cure, avait désiré qu'il fût une fille, l'avait d'abord considéré comme un bébé-fille, ce qui avait amené cet homme à se conformer à l'idée de sa mère. Mais il s'agissait de la " folie " de sa mère qui voyait une fille là où était un garçon, folie actualisée dans le transfert lorsque Winnicott lui dit " C'est moi qui suis fou ".

10. Expression qui m'a été suggérée par mon discutant Eduardo Vera Ocampo.

11. S. Freud (1924, Lettre au " Disque vert " (Revue littéraire). À propos de l'enseignement de Charcot, *OCP-F*, t. XVII, p. 43.



## *Contribution à la discussion*

Daniel Widlöcher

Évelyne Sechaud nous invite à réfléchir sur une question, rarement abordée de front, touchant l'éthique de la psychanalyse au plus profond, qui concerne la paradoxalité du transfert. Tout, dans la pratique de la cure et l'établissement du cadre, tend à créer des processus de transfert et à actualiser ainsi le plus vif des mouvements pulsionnels matérialisés dans la fantasmagorie inconsciente. Et en même temps nous savons, et nous le faisons savoir à l'analysant(e), qu'il s'agit d'un artifice, d'un leurre que nous devons traiter. Authentique dans ses buts, artificiel dans ses objets, le transfert est en lui-même un paradoxe.

Outre les références à Winnicott, à l'école kleinienne et à quelques ouvertures propres à la pensée psychanalytique française contemporaine, il serait intéressant d'étendre la réflexion historique et critique à l'histoire de la pratique depuis Freud. On sait comment Lacan s'est insurgé contre l'idée que la résolution du transfert pouvait constituer un objectif de la cure à partir de la seule interprétation de cette dimension d'artifice. Pour lui, il était impossible de rendre sensible cette fonction de leurre sans faire entendre, par une neutralité fondée sur la non-réponse, que cette dimension leurrante s'inscrit dans une problématique existentielle de l'irréductibilité du désir et de la radicalité du manque. Ainsi, le leurre du transfert permettait de découvrir cette dimension leurrante de l'objet du désir dans l'absolu.

Pour élargir cette revue critique on pourrait s'aider de la distinction entre concept scientifique et concept esthétique du paradoxe. Il est en effet intéressant de noter que, dans l'emploi qu'Évelyne Sechaud fait des termes, les deux concepts sont présents, et il me semble que cette double référence opère dans la métapsychologie depuis Freud. C'est dans une perspective scientifique

que ce dernier traite le paradoxe quand il montre qu'il s'agit d'un effet psychologique que la connaissance de l'inconscient permet de résoudre. La conflictualité inhérente au dualisme pulsionnel imprime sa marque aux formations issues de l'inconscient. Ainsi le paradoxe peut être saisi comme conflit. Mais en même temps, dans la compréhension du rêve, du mot d'esprit, et plus particulièrement du comique, le paradoxe reprend ses droits comme un jeu de pensée qui permet, par un effet de surprise déroutante, de toucher le vif de l'émotion et de la pensée créatrice. C'est cette ambiguïté qui explique l'embarras où nous nous trouvons dans le traitement du transfert.

À juste titre, Évelyne Sechaud nous rappelle que par l'interprétation du transfert nous passons du paradoxe à la contradiction. Mais pouvons-nous nous en tirer à si bon compte ? C'est ici qu'intervient le contre-transfert avec le travail interprétatif qu'il nous fait faire.

Deux aspects du contre-transfert sont d'ailleurs clairement indiqués ici. Le premier concerne la réponse contre-transférentielle au paradoxe du transfert. L'analyste est là pour entendre les sources inconscientes du paradoxe chez l'autre en les laissant oeuvrer dans sa propre écoute associative. Être là et ne pas y être, être ailleurs mais ici également, sont autant d'injonctions paradoxales venant de l'inconscient de l'autre qui mobilisent, voire rendent confuse, notre écoute. Cette dernière s'emploie à décomposer, à disséquer, le jeu des désirs dans la co-pensée. Nous traitons le paradoxe à la manière de l'interprétation du rêve en repérant les effets de condensation et de déplacement qui opèrent dans la pensée de l'analysant comme dans la nôtre. Mais est-ce suffisant ? Il ne suffit pas d'entendre le paradoxe qui s'adresse à nous dans le transfert,

il faut également que nous repérions notre propre position paradoxale. Débrouiller l'écheveau du monde de la réalité psychique ne suffit pas, il faut aussi l'entendre dans sa créativité propre. Découvrir le sens latent d'un rêve ne nous dispense pas d'en saisir le travail de création. Telle est l'injonction paradoxale que nous adressons à l'analysant(e) : l'aider à voir clair dans la conflictualité et l'emprise de la réalité psychique, et en même temps demeurer à l'écoute de cette réalité psychique. Peut-être en effet Winnicott a été celui qui nous a aidés à mieux sentir le paradoxe de notre écoute.

D'une dimension scientifique de l'analyse du paradoxe nous passons ainsi à sa dimension esthétique. À la manière du comédien de Diderot, nous mettons notre méthode d'observation "neutre" au service d'une création, produit du travail de co-pensée. Nous aidons l'analysant(e) et nous-mêmes, aussi bien à déjouer les effets du paradoxe qu'à en assumer la force créatrice. Ultime paradoxe qui nous permettrait sans doute de nous dégager de l'irritante question de la résolution du transfert.



## Eduardo Vera Ocampo

Chère Évelyne Sechaud,

Votre réflexion autour de la paradoxalité du transfert, avec ses multiples facettes, nous emmène, je serais tenté de dire, " nous enjoint ", à repenser, à déplacer, à transporter... Bref, à remettre encore et encore le transfert sur le chantier.

À la lecture de votre texte, j'ai été conduit à distinguer, dans " ma cuisine interne ", " la paradoxalité " telle que vous nous la décrivez, et que j'entends, dans un rapport étroit avec le clivage, " le paradoxe " dans son acception courante et le " transfert paradoxal ", tel qu'il a été décrit par Didier Anzieu, comme une forme particulière que prend le transfert dans certains cas et qu'il décrit comme une logique de l'ambiguïté.

Je dois vous avouer que, face à une étendue si vaste, je ne suis pas sans éprouver cette sensation de " vertige horizontal " que Borges à reprise à son compte pour exprimer son sentiment de La Pampa...

En replaçant le mot latin *vertigo* à l'horizontal, Borges redonne la possibilité au " vertige " d'entreprendre le voyage vers son acception première, qui n'est pas celle " de l'angoisse éprouvée face au vide ", mais celle d'un " mouvement circulaire " pour désigner finalement " l'égarement d'une personne placée dans une situation qu'elle ne maîtrise pas ".

Toujours à propos du vertige, dans les *Minutes* de l'Association psychanalytique de Vienne, lors de la séance du 31 janvier 1912, Paul Federn soulève ce paradoxe du mouvement dans le vertige horizontal en se demandant, je le cite, " à quelle occasion avons-nous la sensation de nous mouvoir sans nous mouvoir réellement ? C'est le cas du vertige ".

Ce qui m'a tout d'abord touché dans votre exposé, c'est votre façon à vous de nous témoigner de

l'expérience du transfert et de ce " vertige horizontal " auquel les situations paradoxales nous confrontent.

" Va voir là-bas si j'y suis " est un énoncé qui suggère un mouvement dans le déplacement qu'il semble proposer. Et, d'ailleurs, on ne saurait pas rester indifférent au long trajet que cet énoncé a parcouru jusqu'ici : d'un dire maternel énigmatique, il est devenu un souvenir infantile, peut-être a-t-il fait un détour au pays de l'oubli avant de resurgir comme une association en séance, qui allait se transformer en lieu d'une expérience transférentielle, celle-ci " inoubliable "...

Mais la migration continue, car le voici devenu le *titre* de votre exposé ! Comme si ces mots-là, devenus vôtres, ces mots avec lesquels vous nous parlez aujourd'hui, restituaient tout autant " la chair d'une expérience " et l'écart psychique d'un déplacement qui vous amène, dans cette cure, à créer du mouvement à partir de ce qui ne cesse, immobile, de se répéter sur place.

La logique paradoxale, nous dira Didier Anzieu à propos d'Épiménide, " est un cercle sans fin ", autrement dit un mouvement circulaire dans lequel, comme pour le vertige, *ça tourne mais ça ne se déplace pas*. En ce sens, il s'agit d'un mouvement immobile, sans déplacement, à l'opposé même du mouvement du désir. Car il n'anime pas, il nous désanime. Il ne peut pas se dire. Car justement, comme nous le rappelle Guy Rosolato, " dire l'expérience du désir, c'est saisir ce mouvement, cette évolution de la pensée, cette compréhension qu'anime l'accès vers l'inconnu ".

Et à propos de ce mouvement-immobile, je pense à l'association-souvenir de votre patiente, où l'on pourrait entendre dans le " va voir là-bas " une proposition d'absence ratée. Où le " là-bas " indiqué par la mère, en échouant à devenir " un ailleurs

possible ", se solde par l'enfermement d'un impossible déplacement.

Et c'est bien, me semble-t-il, ce raté vis-à-vis de ce message paradoxal que cette patiente ré-ouvre dans le transfert. Celui-là même que jadis elle a essayé de traduire - au sens de Laplanche. Et dont la traduction prend la forme d'un geste d'incrédulité avouée : " tu ne peux pas être là-bas puisque tu es ici ".

Mais votre réflexion ne se limite pas à un exposé clinique. Elle interroge la paradoxalité inhérente au transfert. Et dans cette démarche, votre interrogation semble s'inscrire dans une direction qui vise à " dépsychopathologiser " les phénomènes paradoxaux.

Évidemment, pas dans le sens de les banaliser ou de méconnaître leurs effets ; vos exemples cliniques parlent d'eux-mêmes ! Mais pour questionner plutôt une certaine vision qui ferait de ces phénomènes une sorte de frontière ou limite à partir de laquelle l'analyse buterait fatalement.

En prenant le contre-pied, vous nous indiquez non seulement que la paradoxalité fait partie de la vie psychique, mais que les situations paradoxales, lorsqu'elles sont reconnues par l'analyste et prises en compte dans la dynamique du transfert, ouvrent la possibilité d'un réaménagement de l'organisation psychique, et, par là, à un progrès dans la capacité de symbolisation.

En paraphrasant le titre d'un livre qui " a fait date ", je serais tenté de dire qu'il y a dans votre exposé quelque chose d'un Plaidoyer pour une certaine paradoxalité. Mais ce qui anime ici ce " plaidoyer " n'est autre que ce dialogue intime, toujours à l'oeuvre avec le texte freudien. Et je pense plus précisément à votre article, paru dans les *Libres cahiers pour la psychanalyse*, sur " La double nature du clivage ". Car, dans ce texte, vous ouvrez la question d'un " renversement possible " par l'analyse de ces clivages décrits par Freud en 1938, comme déchirant le Moi à jamais.

La paradoxalité du transfert ainsi que l'accueil, dans la cure, des situations paradoxales, c'est, me semble-t-il, votre façon à vous de soulever le défi clinique posé par le clivage.

Quelque chose m'interroge dans le mouvement de votre pensée : ce mouvement que l'on pourrait décrire comme allant du transfert-paradoxal à la paradoxalité du transfert qui intègre le paradoxe comme un trait inhérent au transfert lui-même.

Ce qui m'arrête, c'est peut-être le fait d'entrevoir parallèlement à ce mouvement théorique une sorte d'incorporation du paradoxe à l'ensemble de la situation analytique. Je dis " à l'ensemble de la situation analytique ", car, en fait, ce mouvement d'incorporation dépasse largement les limites du transfert, puisque vous évoquez en même temps la paradoxalité par rapport à la technique à propos de la règle fondamentale et de son pendant, l'écoute flottante. Puis vous introduisez la paradoxalité à propos de la continuité et de la discontinuité des séances pour évoquer finalement la paradoxalité de la vie psychique elle-même.

Or, s'il est vrai que l'on peut reconnaître une logique paradoxale dans l'expérience transférentielle, que ce soit sur le mode d'un transfert paradoxal - comme c'est le cas pour certaines organisations psychiques - ou sur le mode, que vous décrivez, d'une paradoxalité du transfert au coeur même de la névrose, on peut se demander si *le* paradoxe dans le transfert et *les* paradoxes de la vie psychique appartiennent au même registre.

Pour ma part, il me semble en effet que la logique paradoxale correspond, comme vous nous l'indiquez, à une manifestation du clivage dans la cure. Alors que les paradoxes de la vie psychique exprimeraient plutôt *ce que toute vie a de paradoxal*. Et qui fera dire au poète Miguel Hernandez :

*Avec trois blessures je viens,*

*celle de la vie,  
celle de la mort,  
celle de l'amour.*

Et l'on serait tenté d'ajouter : celle de l'irréductibilité de l'inconscient...



## *Un présent-composé*

### *Figures du temps dans l'expérience analytique*

Adriana Helft

L'expérience est un mode d'appréhension de la réalité. Épreuve, essai ou tentative, elle renvoie à un vécu sensible avant tout jugement. Elle est un devenir constant, elle ne s'épuise pas et se renouvelle sans cesse. Mais dans une deuxième acception, l'expérience renvoie à ce qui s'acquiert, à ce qui, après avoir fait l'objet d'un constat ou d'une confirmation, devient une représentation de la réalité.

Ces deux dimensions de l'expérience - vécu immédiat de la perception et confirmation apportée par la représentation - tout à la fois se succèdent et se juxtaposent au cours de la fondation de la vie psychique.

Mon hypothèse est que les multiples "représentations auxiliaires" de l'appareil psychique conçu par Freud rendent compte de ce temps d'origine et sont convoquées lors de l'instauration de la cure analytique.

"Lanterne magique" spatiale et temporelle, l'appareil psychique a comme tâche de pouvoir accueillir les perceptions d'une manière illimitée, de les conserver par l'intermédiaire de sa fonction mnésique, puis de se décharger par la voie motrice. Mais la fiction d'un tel appareil renferme une énigme supplémentaire, celle de pouvoir aussi fonctionner en boucle, pour ainsi dire comme un "appareil à halluciner", lorsqu'il emprunte la "voie régrédiente". Certes, nous reconnaissons ici le modèle du rêve. Cependant, "la régression n'est pas l'apanage du rêve", précise Freud en 1900, "d'autres processus particuliers de notre pensée normale correspondent aussi à la marche en arrière, dans notre appareil psychique, de quelque acte complexe de représentation vers la matière première de traces mnésiques qui est à sa base"(1).

Gardant la mémoire des inscriptions, la représentation a, en effet pour vocation de représenter ce qui a été perçu autrefois. Mais, lieu d'intermittence entre le mot et la chose perçue, la représentation conserve les traces tout en ayant le pouvoir non pas de les confisquer, mais de s'en émanciper pour partir à la recherche de ses origines.

Ainsi, dans l'expérience analytique, la parole dite et entendue en séance réveille-t-elle les traces psychiques résultant des répétitions perceptuelles ; mais aussi, en produisant une animation des vestiges sensoriels, elle remanie et crée des inscriptions qui deviennent à leur tour source de représentations.

"Plus on regarde un mot de près, plus il nous regarde de loin", écrit Karl Krauss, cité par Walter Benjamin (2).

Le "près" et le "loin" de cette métaphore marquent une distance spatiale, mais aussi une temporalité qui relie l'histoire de chaque mot à son origine perceptuelle.

Dans la même ligne de pensée, Freud indique, en 1925, que les représentations issues des répétitions perceptuelles sont le garant de la réalité du représenté, et ont pour vocation de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu (3). Or, "rendre à nouveau présent ce qui a été perçu" concerne manifestement une temporalité, que j'appellerai *temporalité virtuelle (antériorité synchronique)*, car elle me semble être située dans l'entre-deux - dans les allées et venues entre perception et représentation.

1 S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, PUF, 1967, p. 461.

2 Walter Benjamin, *Œuvres - III*, Gallimard, 2000, p. 382.

3 S. Freud, "La négation", *R.I.P.II*, PUF, 1985, p. 137.

La question que je pose est dès lors la suivante : si l'on s'accorde avec Freud pour dire que "l'inconscient ignore le temps" - le temps au sens de la suite linéaire du passé, présent et avenir -, faut-il pour autant en conclure qu'il est étranger à toute expérience du temps ? N'y a-t-il pas lieu d'accorder au temps vécu, expérimenté et éprouvé dans l'analyse, une place, un statut spécifiques ?

Dans ce cas, l'instauration des conditions de l'analyse, tout en bouleversant les trois temps du cours chronologique, ouvre-t-elle cette temporalité virtuelle ? Fait-elle surgir ainsi et éprouver cette autre temporalité ?

Explicitement et en filigrane, cette interrogation est en partie liée à un thème analytique que J. B. Pontalis a parcouru tout au long de ses écrits - je pense en particulier à la préface au texte sur la *Gradiva* -, thème qui garde pour moi une actualité sans cesse renouvelée.

De l'épreuve de rupture temporelle semble, en tout cas, émerger la figure énigmatique d'un temps aussi fuyant, hasardeux et instable, que déterminant et causal. Un temps comme écartelé entre deux logiques : celle du hasard et celle du déterminisme. Un temps, enfin, où la perte, la *retrouaille* et la répétition échappent et rompent avec la logique de Chronos.

Appréhendant ce qui ne cesse d'apparaître et de se renouveler comme nouveauté perceptuelle, alors que celle-ci incarne et représente simultanément un original disparu, l'analyse invente-t-elle pour autant une temporalité particulière ?

La prise en compte de la temporalité mouvante de l'activité inconsciente, soumise constamment aux effets d'après-coup, donne lieu à l'émergence désaxée de nouvelles formes temporelles. En ce sens, le contact avec la vivacité de la parole (représentation langagière) comme événement autant répétitif qu'agissant, *disloque et pulvérise l'ordre chronologique, décompose le temps présent, se confronte au temps virtuel des traces à*

*mi-chemin entre perception et représentation, et secrète un temps souterrain.* Autant de figures que l'expérience analytique dessine sur la surface temporelle comme une nouvelle syntaxe, parallèle à celle du récit linéaire. Autant d'images de la temporalité particulière que l'analyse produit.

#### a) *Bouleversement de la perspective chronologique*

La perspective chronologique, qui organise les trois temps de l'activité représentative en passé, présent et futur, est renversée, ai-je dit, par la mise en place des conditions de l'analyse.

Produisant la coexistence des trois temporalités, l'analyse ouvre une interrogation sur le temps présent de la cure, question qui a trouvé un remarquable développement dans "Les Heures", texte où Edmundo Gómez Mango montre que le drame à l'aube de toute analyse concerne un temps suspendu, indatable, désorienté et inachevé, qui tentera au fil de l'analyse de se temporaliser et se faire lui-même histoire (4).

Si la règle fondamentale est censée retrouver une dynamique proche des processus primaires, tels le libre écoulement de l'énergie et le libre glissement de sens, et si par conséquence, la parole libérée et sollicitée par l'analyse avance dans une temporalité imbriquée, se délocalise, nous pouvons alors nous demander s'il existe, dans d'autres champs, des équivalents de la subversion temporelle née dans le laboratoire de la cure analytique.

Par exemple, la manière dont, en peinture, le cubisme abolit la figuration spatiale de l'objet n'est-elle pas de nature analogue ?

La révolution esthétique accomplie par Picasso et Braque abolit la représentation de la perspective classique de la profondeur, tant par la déformation intentionnelle des tracés impressionnistes, la dissec-

---

4 Edmundo Gómez Mango, " Les Heures ", in *La Place des Mères*, Gallimard, 1998, p. 262.

fion et la décomposition des formes, que par l'abolition de l'imitation (*mimesis*) et le recours à des signes inventés. Au lieu de continuer à donner l'illusion de réalité, le cubisme transmet la vision pensée du monde. Considérant que la perception n'est pas un acte simple grâce auquel on enregistrerait le spectacle de la nature, les cubistes ont compris que la perception était surtout activité de l'esprit. Leurs expériences tentent ainsi de créer l'équivalent plastique du " travail de la perception ", qui organise, met en forme, recompose les différentes sensations émanant de celui-ci. Quant à la troisième dimension - la perspective -, elle est exprimée par les subterfuges d'un trajet imaginaire autour de l'objet représenté.

Alors que dans la perspective classique la vision photographique, fixée et centrée, assimile le tableau à une fenêtre, les cubistes montrent l'objet à partir de plusieurs points de vue à la fois, et proposent une vision en diplopie qui abolit la profondeur. L'objet comme tel disparaît à la faveur d'une image ouvrant comme un étui toutes ses possibilités. Bousculade du regard qui saisit d'un coup, sur un seul plan, l'objet recto-verso, l'image laisse percevoir tous ses attraits, tous ses refus. Entièrement étalée sur la toile, à la manière d'une peau d'orange étirée, elle offre ainsi le maximum de facettes, d'aspérités et d'accidents.

Ce que la peinture cubiste, par un geste iconoclaste, accomplit sur l'espace, l'expérience analytique semble le réaliser sur le temps .

#### b) *L'analyse décompose le temps présent*

L'analyse a affaire à un présent mal séparé du passé, à un présent distendu, aux frontières brouillées. En ce sens, elle ne concerne pas des événements passés qui se rapprocheraient progressivement du présent, puis qui, une fois vécus et déchargés dans le présent, retomberaient dans le passé pour s'y installer à titre de souvenirs. Cette vision des choses appartient à une première conception de la cure analytique centrée sur l'abréaction d'un passé refoulé mais accessible à la remémoration. Cette conception, la découverte du transfert la bouleverse, car le passé traduit en acte est inaccessible à la remémoration, ne précède

pas le présent, il en est le contemporain. Vécu au moment présent, il est virtuellement simultanément de la perception. Il se manifeste sur un mode quasi hallucinatoire. Comme si le passé se dédoublait à chaque acte perceptuel, coexistant avec un présent qui, lui, est un montage d'éléments hétérogènes.

La torsion du passé-présent-avenir que crée l'analyse amène ainsi à la confrontation avec une temporalité actuelle qui siège au cœur du présent.

Au moins deux dimensions se juxtaposent à l'intérieur de ce présent hétérogène :

- celle qui résiste à l'écoulement du temps, qui ne peut avoir lieu autrement que dans la fugacité des instants successifs et donne l'impression d'une extra-temporalité : elle est vécu sensible, elle est instant (*lapsus*, *Einfall*) ;

- celle qui, sollicitant le travail de représentation, rendant présent par l'intermédiaire d'un signe, d'une figure, d'une image ce qui est absent, l'incorpore au temps, à la durée (durée et fréquence des séances, lenteur de l'analyse qui fait trace, se déroule, fait date).

Ainsi la plongée dans l'analyse découpe-t-elle ce "présent-composé" et hétérogène. Temps dans lequel le " maintenant " de la répétition transférentielle peut donner lieu à " l'avènement " d'un présent proprement dit. Temps où l'immixtion du passé dans l'actualité peut donner accès à un " désormais ", à une proposition et à un point de départ - peut-être à un horizon.

Inventant sa propre temporalité, l'expérience de l'analyse est par conséquent un passage délicat, celui par lequel un passé agit dans l'actualité, devient "*præsentia*", à disposition, à proximité. L'actuel ainsi reconduit et rendu présent est mis à la portée, et part vers l'horizon.

Entre le maintenant et le désormais, entre l'actuel et le présent proprement dit, l'analyse traverse une expérience, une épreuve, celle permise par l'ouverture à la temporalité psychique.

Ce passage n'est pas exempt de combat, puisqu'il suppose la prise en compte du caractère radicalement conflictuel de la vie psychique. Il ne saurait se réduire, comme nous en avertit J.-C. Rolland (5) à une " transaction positive " où il s'agirait de récupérer dans un temps présent l'intégralité d'un vécu organisé dans le passé.

Ce passage délicat, toujours partiel et à renouveler, concerne des fragments d'une sexualité infantile aussi acéphale que disséminée et métamorphosée par le refoulement, ceci étant l'enjeu de l'actualisation.

Or, dans son article " Remémoration, répétition, perlaboration " de 1914 (6), c'est bien au titre de l'actuel que Freud nomme pour la première fois le terme de " compulsion de répétition " pour rendre compte de difficultés cliniques apparues dans des cures.

Et c'est avec l'actuel qu'il aborde cette étrange temporalité propre à l'analyse, puisque dans cet article il met au premier plan les limites, voire l'au-delà de la remémoration, en soutenant que ce qui ne peut se remémorer fait retour par la répétition. Temporalité doublement bordée, donc, d'un côté par la compulsion de répétition comme acmé d'un temps immuable et agi, et, de l'autre, par les limites de l'évocation.

Cette conception préfigure ce que va opérer le texte de 1937 sur "Constructions dans l'analyse"(7), où a lieu le rapprochement et l'assimilation étonnants entre la conviction de vérité produite par la construction et le souvenir retrouvé. Ainsi, la construction proposée par l'analyste, " ce substitut si imparfait "- ce sont les mots de Freud -, produit un plein effet et a la même efficacité que le souvenir cherché. La même ligne de pensée va trouver plus tard, dans *l'Abrégé* (8), une ultime formulation, puisque la construction vise tout autant ce qui est arrivé un jour et qui a été oublié, que ce qui est en train d'arriver dans l'actualité. C'est justement de cette actualité que le vécu transférentiel tire toute sa force, et de là qu'il s'octroie un caractère mémorable. Ainsi, recevant le poids du transfert d'une mémoire amnésique, l'agir actuel peut devenir un moment fécond, lieu de

mixage perceptuel et naissance de nouvelles représentations. Transfert de mémoire qui transforme un passé défiguré et inadéquat en événement psychique, en expérience intérieure et en soi à historiser.

Inadéquation temporelle qui va de pair avec celle qui concerne les qualités de l'objet, tout comme avec celle de la satisfaction attendue. Ces trois erreurs, concernant le temps, l'objet et la satisfaction, Michel Gribinski en fait les ingrédients du champ " totalement inadéquat " du transfert.(9)

Mais revenons au texte de 1914 : " La maladie ne cesse pas avec le commencement de l'analyse, écrit Freud, il faut la traiter non pas comme une affaire historique mais comme une puissance actuelle. " (10)

Que cette puissance actuelle prenne la forme de la répétition, agisse à la place de la remémoration, ou qu'elle prenne la forme plus radicale et démonique de la compulsion de répétition, traiter avec elle n'est pas un procédé inoffensif. La répétition, au sein de l'analyse, d'un fragment de vie actuelle et réelle, ne va pas sans risque.

Ainsi, la tolérance prônée par Freud dans ce texte vis-à-vis de la maladie, adversaire digne d'estime, dit-il, est assortie d'un avertissement : il y va d'un combat, voire de la mise à mort d'un ennemi. On ne peut mettre à mort aucun ennemi qui soit absent ou insuffisamment proche. Climat de combat rappelé plus tard par la métaphore qui décrit les forces présentes sur le terrain du transfert : les combattants doivent se retrouver sur un terrain commun, autrement ils n'auraient pas plus de chance de se rencontrer que l'ours blanc et la baleine.

5 J.C. Rolland, "Temporalités", in *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998, p. 211.

6 S. Freud, "Remémoration, répétition et perlaboration", in *La Technique psychanalytique*, PUF, 1977, p. 101.

7 S. Freud, "Constructions dans l'analyse", in *R.I.P. II*, PUF, 1987, chap. III.

8 S.Freud , *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1985, chap. VI.

9 M. Gribinski, Conférence sur la nature du transfert du 12 XII 1999.

10 S. Freud, "Remémoration, répétition et perlaboration" in *La Technique psychanalytique*, PUF, 1977, p. 110.

Or, justement, ce combat à livrer face à une puissance actuelle me semble constituer le cœur de l'expérience analytique, celle créée par le contact avec la temporalité inconsciente. En ce sens, l'analyse invente, pour ainsi dire, sa propre temporalité.

*c) Temps virtuel entre représentation et perception*

Alors que l'analyse engage un long travail représentatif, elle crée par la même occasion les conditions d'une crise de la représentation. Au mouvement de décomposition des représentations dans leurs éléments perceptuels, succède la création de représentations multiples, éphémères, partielles et substitutives. Ainsi la parole, s'avançant et re-trouvant sa matérialité sensible, "ses éléments floconneux qui se forment comme un nuage au cœur des choses"(11) - ce sont les mots de Benjamin -, permet-elle aux traces de la sexualité infantile de se réactualiser dans l'épreuve transférentielle, et de trouver de nouveaux lieux de séjour. En s'adonnant - ce don et cet abandon consenti par le sujet aux pouvoirs du langage et à sa polysémie -, la parole " désadhère " de toute signification établie, à la manière dont Lacan parlait d'une " délivrance des liens gullivériens de la signification ".

Telle est l'étrange condition du langage, écrit Jean Paulhan, *"qu'il n'existe pas un mot qui ne porte en lui la raison de sa ruine, et comme une machine à renverser sa première signification. On s'étonne parfois qu'il arrive aux mots de changer de sens. Moi, je m'étonnerais plutôt qu'il arrive aux mots de garder exactement, ou peu s'en faut, un même sens "*.

Voyage immobile : nommer, c'est aussi partir à la recherche de l'antichambre des mots, reprendre contact avec les vestiges et les vertus sensibles des traces. Rétrogradant vers les composantes perceptuelles, les mots, habillés de leurs propriétés sonores, visuelles, motrices, tactiles, olfactives, retrouvent leurs vêtements originaires. Mais les mots portent aussi, au-delà du plaisir, l'inquiétude et la terreur du temps ou ils épousaient les choses, tout comme la nostalgie de les avoir quittées.

Parler en analyse, serait-ce cet éprouvé actuel où le contact régrédient entre les mots et leur charge sensible contient et recèle le principe même de leur prolifération ?

En considérant la dimension transférentielle au présent, les indices d'actualité qui s'y déploient opèrent de fait un brouillage de la distinction entre représentation et perception, interceptant en quelque sorte les indices d'existence fondés par l'épreuve de réalité.

De sorte que l'expérience analytique, dynamisant l'activité propre à l'appareil psychique, permet la réactualisation perceptuelle des représentations et de leurs avatars. Travail de déliaison, l'analyse renvoie le représenté vers d'autres représentations mais aussi vers leur pôle perceptuel.

Créant ainsi une crise de la représentation, l'analyse produit un réinvestissement de l'image mnésique lié aux perceptions en quête d'accomplissement. En ce sens, l'analyse cherche à reproduire les conditions par lesquelles le désir a surgi.

Quant à l'analyste, la temporalité ainsi désaxée l'ex-pose au poids des perceptions charriées par la langue. Plus encore, l'analyste est atteint, affecté voire modifié par les aléas, le vagabondage propre au courant des représentations, ainsi que par leur déconstruction.

Certes, l'analyste n'est pas censé se remémorer ce qu'il n'a ni expérimenté ni refoulé. Pourtant, l'accueil des indices de qualités, d'existence et d'actualité portés par des fragments psychiques aussi incomplets que déformés par le refoulement, est accompagné d'une immersion sensorielle. La présence et l'écoute de l'analyste deviennent un terrain de sédimentation de l'expérience perceptuelle propre au dialecte, qui s'ouvre, au milieu de la langue, dans chaque analyse.

---

11 Walter Benjamin, " Chroniques berlinoise ", in *Écrits autobiographiques*, C. Bourgeois Éditeur, 1990, pp. 243-327.

d) *Le temps souterrain*

En réponse à l'impatience du modèle médical et à l'idéal de précipitation de la vie américaine, Freud écrit en 1937 que l'analyse est un " travail de longue haleine ".

L'expérience de la temporalité ouverte par l'analyse serait-elle un des aspect de " l'instauration d'un état qui n'est jamais présent spontanément dans le moi ", comme l'indique Freud dans cette même occasion, en 1937(12) ?

L'analyse est l'expérience d'un temps au ralenti. C'est seulement dans cette temporalité étirée et magnifiée, que la parole trouve des intervalles et des continuités clandestines et imperceptibles. Seul ce temps amplifié devient la terre d'asile des représentations inadmissibles.

L'écoute analytique ne tend pas à une identification consolatrice d'un sens à découvrir. Elle tend l'oreille à ce qui, d'une façon répétée, trouve des formes inespérées et surprenantes. Ouverte à l'inouï, elle accueille le poids des répétitions aussi massives qu'éphémères. Dans ce " temps souterrain ", ainsi que le nomme un analysant, le passage à la parole crée simultanément sa propre désarticulation. La dissémination perceptuelle de ce que la représentation contenait crée à son tour des interstices résiduels, des réservoirs source de nouveaux investissements, tout comme les conditions d'un nouveau mode de représentation.

L'expérience analytique ne vise donc pas des contenus de mémoire qui siègent intégralement et passivement dans je ne sais quelle strate de la vie psychique. Dans le tempo propre à l'analyse, elle concerne des moments de reviviscence transférentiels qui dévoilent asymptotiquement, de fragment en fragment, l'histoire libidinale, avec ses choix et ses achoppements, construite aussi bien *per via di porre* que *per via di levare* ; avec ses précipités, ses pertes, ses commémorations intimes, ses abandons.

Ce temps qui s'ouvre au cœur de l'expérience transférentielle accomplit l'alchimie d'un passage, celui du transfert comme mémoire en acte au temps des événements mémorables.

\*

*L'homme qui pleure*

*Il ne saurait pas dire s'il a découvert quelque chose dans l'analyse, si ce n'est la perception d'un temps souterrain, qu'il porte désormais avec lui et avec lequel il compte partir un jour. Il s'est passé quelque chose avec le temps, me dit-il, j'ai trouvé mon tempo, le rythme qu'il me fallait. J'ai appris qu'il y avait une autre palpitation possible : ce n'est pas ce qui se passe dehors, non plus ce qui se passe dedans, c'est plutôt ce qui s'accorde, comme lors de petites rencontres. Mine de rien il a fallu en arriver là. Désormais ça se passera ailleurs. Il ne se sent pas pressé, plutôt convalescent, il n'a pas envie de se trouver immédiatement sous tutelle amoureuse, il va donc falloir retrouver d'autres marques dans la vie, le temps de la vie retrouvé suivra le temps de l'expérience analytique. L'espace de l'analyse semble avoir fonctionné pour lui comme l'expérience d'un instant pouvant durer, où la parole avait pu s'échapper à elle-même. Le temps de la décharge immédiate avait laissé la place au temps de l'écart propre à une pensée proche de ses sources libidinales.*

L'homme qui me parlait ainsi avait, lors des premiers entretiens et "très rapidement", mis en avant une inhibition qui concernait sa vie sexuelle : quelque chose se précipite en lui, le court-circuite, le devance et le plonge dans l'impuissance.

Le contraste est radical avec l'aplomb dont il fait preuve dans la vie, et avec l'éclat de son intelligence. Commencée peu avant sa demande d'analyse, une nouvelle histoire amoureuse le confronte encore une fois à cette même difficulté, et il s'aperçoit confusément que quelque chose de

---

12 S. Freud, " L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ", in *R.I.P.*, PUF, 1985, p. 242.

sa vie intime s'y trouve celé. Ainsi la souffrance que, jusque-là, il avait tantôt sous-estimée, tantôt traitée par la politique de l'autruche, est considérée dorénavant comme un adversaire digne d'estime.

Pourrons-nous maintenir sur le terrain psychique ce qui suit de façon si répétitive le chemin d'une décharge agie ? La tâche analytique va-t-elle à son tour être court-circuitée ? Tel est le pari du début de cette analyse.

Au décours d'une séance parmi d'autres, un mouvement d'éloignement et d'apparition va brusquement infléchir le cours de son récit. Comme démuné intérieurement de parole et de réplique, il pleure, comme d'autres fois, mais ce jour-là quelque chose l'arrête. La sonnette l'avertit de l'arrivée de quelqu'un qui, me dit-il, pourrait " l'entendre pleurer, peut-être même sangloter, gémir... Lui, un homme qui pleure à côté d'une femme ! ".

Comme si la perception acoustique s'écartait, déjouait, se désolidarisait de ce que la représentation est censée contenir et substituer, l'écho de ces derniers mots commence à fonctionner comme un point d'appel. La charge de cet indice d'actualité le déporte sur une autre scène. Comme une épiphanie qui se présente à lui, l'image qui advient semble se détacher d'un amas d'autres images en se frayant un chemin.

Petit garçon, il joue souvent à parcourir silencieusement le couloir qui sépare la chambre des parents du reste de la maison. Le but du jeu est de les entendre derrière la porte. Pourtant, les sentiments que cette expérience infantile éveille en lui sont loin de lui procurer un plaisir apaisant, il reste plutôt inquiet et submergé par les sonorités qu'il n'arrive pas à décoder. Un jour, alors qu'il joue tranquillement dans le salon, des voix arrivent jusqu'à lui.

Attiré par leur intonation différente de l'ordinaire, il s'approche du couloir, puis ouvre la porte d'un geste irrépressible : il voit son père en pleurs, appuyé sur le lit, la tête entre les mains, peinant, tentant de se dégager du chagrin qui l'accable.

Assise et silencieuse, la mère l'écoute, le visage sombre. L'activité interprétante de l'enfant, ou plutôt sa tentative de traduction de ce qui est perçu, n'est pas absente : la mère reproche-t-elle quelque chose à son père ? Celui-ci demande-t-il pardon pour une faute ?

Une sombre histoire d'argent qui circulait dans la famille vient s'accoler à la scène : le père aurait emprunté une somme d'argent et, ne pouvant la rembourser à temps -" il a été pris de court "-, le bruit de l'histoire serait parvenu aux oreilles de la mère. Le reproche maternel (la femme silencieuse qui écoute) et la faute du père (l'homme peinant et qui pleure) condensent un fragment de sa sexualité infantile qui fait effraction dans sa vie amoureuse. Et, un pas plus loin, est-il l'ombilic d'une théorie sexuelle infantile qui loge une formule de sexualité où se déclinent : le masculin-le féminin ; les pleurs-l'écoute ; l'actif-le passif ; donner-recevoir ?

La pénombre associative lui fait encore dire : " C'est étrange, ce qui arrive est moins un souvenir que des impressions de ce qui m'a affecté, comme des traces encore vivantes en moi, qui errent et qui cherchent à présent une place. "

Après une pause, la scène d'enfance qui vient d'être évoquée *in statu nascendi*, aimante une autre scène. Il évoque un événement du week-end dernier, lors d'une visite chez l'amie qui vient de le quitter : il est chez elle, il est ému, il essaye de lui parler. En s'approchant du lit, il pleure, son regard s'échappe un instant et rencontre l'image reflétée par un miroir : une femme assise, son amie ; près d'elle un homme qui pleure, lui-même.

Ainsi, " l'homme qui pleure à côté d'une femme " réapparaît après un long voyage associatif.

Cette réapparition est-elle le point de départ transférentiel de ce qui, s'arrachant de l'agir, ouvre le chemin d'une reconnaissance et d'une appropriation possible propre à la levée du refoulement qui s'accomplira, fragment par fragment, au cours de l'analyse ?

Parcours intérieur à une séance ou mouvement propre à l'analyse, qu'est-ce qui vient d'arriver dans l'émission et la rencontre entre l'écho d'une image, l'expérience de la réouverture des traces, puis l'évidence d'un vécu au présent ? Dans quel temps et dans quel espace a lieu le " il pleure alors qu'elle écoute " ?

Allons lentement.

Les pleurs, prototype de ce que la temporalité inconsciente transporte au-delà du plaisir se répétaient depuis un long moment. Étaient-ils de vaines tentatives d'intégration représentative, et restaient-ils en suspens à la manière des perceptions inadmissibles ? Avec la force des impressions inconscientes, les pleurs, décharge motrice ou rêve sans récit, versent-ils, ainsi, sur les mailles du transfert, un pur quantum d'affect ? Ou portent-ils la réminiscence nostalgique, la tragédie et l'insoumission d'un fragment de sexualité infantile non traduit, et mis à l'écart jusque-là ?

Dans un premier temps, ce qui arrive dans les pleurs c'est ce qui ne peut pas arriver sur le mode de la représentation, ce qui ne peut pas avoir lieu ni dans son espace, ni dans sa logique. Cet agir actuel, fragment d'un passé immobile, semble exclure la représentation et sa mémoire ouverte à la remémoration. Cet agir avale le passé et le dissémine en même temps.

Dans un deuxième temps, l'analyse permet l'émergence d'une représentation ou d'une articulation langagière : les pleurs sont nommés. Et, derrière leur récit, une expérience a lieu, qui semble s'arrimer et raccourcir la distance avec l'agir. La perception acoustique, son écho polyphonique et son effet plastique, percent et perméabilisent l'agir. Cette représentation plus mobile se laisse déstabiliser dans son hégémonie langagière, se détache du récit, et en entrant en contact avec des traces mnésiques, semble se recharger d'intensité libidinale. Elle va à la rencontre de l'événement psychique, elle le crée en quelque sorte.

Mais c'est la prise en compte des pleurs, dans leur qualité d'indices d'actualité, que le cheminement associatif amène à la découverte d'une double adresse transférentielle : par l'intermédiaire de ce qui est là (présence de l'analyste, lieu analytique, expérience de la parole " l'homme qui pleure à côté d'une femme "), est entr'aperçu ce qui, perdu, expulsé ou tenu à l'écart, se déplie comme autant de registres de l'absence.

Grâce au contact avec les traces sensibles de l'insistance pulsionnelle, la pure décharge quantitative trouve la qualification posthume et la réhabilitation, dans la vie amoureuse, d'un fragment de sexualité infantile jusque-là clandestin. Lors des derniers Entretiens de psychanalyse, Catherine Chabert disait : " Le passage du quantitatif au qualitatif implique un nécessaire déroulement temporel, puisque cette transformation est constitutive de l'après-coup. La qualification des affects relève donc à la fois de la perception et de la mémoire, associées l'une à la présence et l'autre à l'absence. "

Comme vécu temporel et non pas comme la chose même, rappelait Laurence Kahn lors des mêmes derniers Entretiens, l'expérience transférentielle est le lieu de passage d'un temps immuable à l'ouverture d'une trace mémorable. Vécu ou expérience intérieure, elle est sécrétée non pas par un appareil de croyance, à l'image d'une entreprise moïque, mais par le travail d'une pensée à la rencontre de son origine pulsionnelle.

Échantillon prélevé, tentative d'auscultation des plus fins tissus, ce passage est un vestige de ce qui m'est arrivé à la manière d'un *Einfall* clinique. Idée qui, en partant, a laissé la trace des interrogations qui émergent dans l'espace transitionnel au cœur de la pratique clinique et théorique. Ce fragment clinique est donc une tentative de problématiser, de maintenir au travail et de garder le caractère exploratoire propre à la saisie analytique et à sa mise en œuvre. Caractère exploratoire qui est toujours en tension avec toute tentative d'un savoir accumulé.

Ni vignette, ni illustration servant à un quelconque ornement *ad hoc* de la théorie, ce témoignage essaie de garder l'élasticité et la perméabilité des frontières entre l'espace de la théorie et celui de la clinique. En somme, la mise au travail de la théorie à l'épreuve de la pratique.

Ce prélèvement d'un fragment clinique ordinaire, proche du microcosme de la séance, est aussi une tentative d'accès au double versant du surgissement et de la dilatation produite par le contact avec les plis des traces à peines perceptibles, inhérent à la temporalité que l'analyse convoque.

À la désintrinsication temporelle, au changement multiple de lieu et à l'accueil des perceptions s'ensuivent un mouvement d'exportation sur une autre scène et le repérage d'un élément commun diffracté en contextes différents : les pleurs éprouvés en séance, les pleurs vus et entendus dans la scène d'enfance, et ceux évoqués dans la scène amoureuse.

La formulation langagière " l'homme qui pleure à côté d'une femme " crée simultanément la crise de cette représentation, c'est-à-dire son propre démantèlement en bribes perceptuelles. Répétition dans des lieux et des temps différents, et sériation des éléments non pas identiques mais singuliers et uniques. Unicité des " petites réalités de la préhistoire infantile soumise au refoulement ", dont Freud parle dans son Léonard.(13)

" L'homme qui pleure à côté d'une femme " se délocalise dans des lieux différents (celui de la séance, de la scène d'enfance, de la scène amoureuse) ; se désintrinsicue dans des temps juxtaposés (du début et de la fin de la séance, de l'agir transférentiel, du passé évoqué, du présent de la vie amoureuse). La productivité propre à l'activité inconsciente jamais au repos, déployant toute sa puissance actuelle, génère ce mouvement multiple.

Entre la parole entendue et le vécu inconscient, trois mouvements se trouvent ainsi à l'oeuvre : démantèlement perceptuel, délocalisation spatiale et désintrinsication temporelle.

Vécu infantile, fragment de sa vie amoureuse et expérience transférentielle s'enchaînent ce jour-là et créent un nouveau territoire entre évocation et conviction.

Travail de mémoire possible lorsque l'expérience transférentielle réalise ce passage délicat, celui qui, traversant l'épreuve d'actualité, permet à l'agir actuel de devenir contemporanéité.

Diaspora d'un temps immobile, l'expérience de l'analyse s'approcherait-elle d'une matrice temporelle ? Elle semble être le laboratoire intime où la traversée de l'épreuve transférentielle prend la forme d'une confrontation à une puissance actuelle.

Dans sa double acception - ce qui est présent et agissant - l'actuel, puise sa force dans l'activité inconsciente. Force qui, de son côté, prend la forme d'une reproduction passive, puisqu'elle charrie au présent un passé en acte ; enfin, elle est une fabrique active, en tant qu'elle est mise en série, activité substitutive, quête d'ersatz, transfert de réalité et source de fiction.

\*

" J'aurais (...) oublié la chambre où je dormais à l'âge de six ans, si un soir - j'étais déjà au lit - mon père n'y était entré en apportant la nouvelle d'une mort. Au fond ce n'était pas la nouvelle elle-même qui me touchait, mais la façon dont mon père me l'avait dite. "

Ces mots de Walter Benjamin précèdent le souvenir suivant : "*Un soir mon père entra dans ma chambre, vraisemblablement pour me dire bonne nuit. Ce fut sans doute à moitié à contrecœur, pensai-je, qu'il me rapporta la nouvelle de la mort d'un parent. Le mort était un cousin, un adulte qui m'importait assez peu. Mais mon père donna cette nouvelle avec des détails ; en réponse à une question que je lui posais, il m'expliqua à cette occasion ce qu'était une crise*

---

13 S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, 1991, p. 113.

*cardiaque et il était loquace. Je n'ai pas retenu grand-chose de cette explication. Mais sans doute ai-je ce soir-là gravé dans ma mémoire ma chambre et mon lit de la manière qu'on regarde plus attentivement un lieu dont on pressent qu'on aura un jour à y chercher quelque chose d'oublié. Bien des années plus tard, j'appris ce que c'était. Dans cette pièce mon père avait "oublié" une partie de la nouvelle de cette mort : que la maladie s'appelait la syphilis.*"(14).

Encore une chambre, celle de l'enfant visité par le père. Des mots dits à contrecœur sur une histoire de "cœur en crise", sexualité et mort entremêlées.

Mémoire des traces truffées d'oubli, l'écriture de Walter Benjamin est à elle-même un réveil. Voici encore une autre "puissance actuelle", celle qui est à l'origine de la création et de l'écriture. A la manière d'un acte de perception, comme on ouvrirait un éventail, elle déploie un temps fractionné et replié où le présent ne convoque pas tant le passé que l'avenir d'un passé *inaccompli*. Ainsi le passé n'existe qu'en tant que découverte au présent. Ce passé revisité, réanimé par l'évocation onirique de son écriture, devient un passé vivant. "La mémoire, écrit-il, n'est pas tant l'instrument d'exploration du passé que son théâtre", puisque "l'œuvre mystérieuse du souvenir est la faculté d'intercaler à l'infini dans ce qui a été."(15)

Aussi vagabonde que solidement appuyée sur les mots, les expressions, le retour de ce qui est conservé et travesti, cette plongée depuis le présent me paraît particulièrement évocatrice de l'expérience analytique, d'autant plus que le lecteur est guidé par une attention passagère auprès de tout ce qui survit : fragments isolés, rencontres, atmosphères, images accolées, bruit épars - au milieu d'un vaste évanouissement. Les mots des séances, tous les matériaux auxquels l'analyste a affaire, tout ce qui

survit au milieu de l'amnésie de la vie éveillée ou diurne, permettent de dire que l'activité analytique n'est pas l'exploration d'un passé révolu et organisé chronologiquement : *elle est l'expérience temporelle d'un passé actuel ouvert au théâtre de la scène inconsciente*. L'oubli, écrivait Freud en 1914, concerne la dissolution des connexions, la méconnaissance des suites et l'isolation de certains souvenirs (16).

Le trajet de mémoire que convoque Walter Benjamin refuse d'aller vers des souvenirs comme des formes achevées, il insuffle la vie et redonne la parole aux objets, aux couleurs, aux regards, aux voix, aux atmosphères, aux traces fécondées par l'énigme qu'elles transportent. Il déploie ainsi des souvenirs frontières qui côtoient l'espace et le temps des perceptions infantiles. Ainsi le bonheur ou le malheur qui apportent leurs souvenirs-trouvailles fusionnent-ils avec un autre bonheur ou malheur, celui de les posséder puis celui de pouvoir les historiser. Ces deux gestes d'un même mouvement - s'abandonner aux traces et se les approprier - "font que chaque évocation est seulement une partie du cadeau de l'instant, l'autre ayant reçu le don de ne plus jamais le quitter, dût-il passer des décennies entre les secondes."(17)

L'épaisseur de ce temps tout entier vécu et survivant dans les marges du présent est pour Benjamin ce qui se représente par l'écriture, et c'est pour l'expérience analytique ce qui se réactualise par la parole.

---

14 Walter Benjamin, "Chroniques berlinoises", in *op.cit.*, p. 328.

15 *Ibid.*, p.277.

16 S. Freud, "Remémoration, répétition et perlaboration", in *op. cit.*, p. 107.

17 Walter Benjamin, "Chroniques berlinoises", in *op.cit.*



## Michel Gribinski

Chère Adriana Helft,

C'est un magnifique exposé. Magnifique. Vous êtes parvenue à rendre, plutôt peut-être que des " figures ", des *formes* de temps (1), à la manière dont Stevenson, l'écrivain, voyait en rêve ce qu'il appelait des " formes de mots " qui étaient des instants singuliers de rêve, singuliers aussi pour lui qui était un spécialiste des rêves longs et structurés comme un récit qu'il n'avait plus qu'à recopier. Vous avez saisi le temps avec l'instantané des mots, et avec des bonheurs de langage qui ne sont pas des sophistications mais bien au contraire le témoignage simple et tendu de votre sentiment de l'analyse, et peut-être aussi - est-ce la même chose ? - votre sentiment que le langage et le temps ont été mélangés, qui est un sentiment marqué dans l'exil. Je me souviens que Evelio Cabrejo Parra avait montré comment la langue maternelle, par ses séquences rythmiques spécifiques, donnait à *l'infans* un sens temporel définitivement acquis, et que le rythme de la langue de l'enfance empêcherait définitivement la prononciation, parfaite de la langue étrangère. L'expérience dont vous nous avez parlé, peut-être n'est-elle si authentique que parce que vous tolérez qu'elle renferme en elle une autre expérience - et vous tolérez qu'elle lui laisse place -, l'expérience des mots avant qu'ils ne prennent une signification langagière.

Des formes temporelles, c'est autre chose que des représentations. Avec votre exposé nous sommes ailleurs que dans les représentations : il s'agit bien de l'expérience analytique, de celle qui va sans appui assuré d'avance et précisément sans l'appui trop rapide des représentations - ces êtres désormais classiques de la théorie freudienne, avec lesquels on peut s'entendre, et se croire sans doute trop vite entre nous. La représentation

n'inquiète plus trop la théorie, ne la dessaisit plus, ne nous saisit plus guère non plus. Nous connaissons d'avance les services qu'elle va nous rendre, et nous sommes habiles et prompts à l'enrichir, croyons-nous, peut-être en fait à l'appauvrir, en en discutant les relations avec la métaphore, avec le signifiant, et avec le représentant représentationnel dont on ne sait d'ailleurs pas trop quoi dire. Vous insistez vous-même sur ce que vous appelez *la crise de la représentation* - à quoi je donnerai ici un tour plus général - et la crise de son démantèlement en bribes perceptuelles. En parlant de " figures du temps " et, me semble-t-il, de " formes du temps ", vous dérangez, vous déplacez la pensée de l'expérience en analyse. " Action ", donc, " de la forme " - l'étude si importante de Laurence Kahn est évidemment présente ici pour moi - action de la forme sur la pensée du temps, remodulée par vous en action *des formes du temps* sur la perception de l'événement analytique, et plus modestement, plus réellement donc, ou de manière plus pratique, plutôt que sur l'événement, sur *les événements* de l'analyse que l'expérience à la fois découvre et fabrique.

---

1 Ainsi qu'on me l'a fait remarquer lors de la discussion qui a suivi, une "forme de temps" est une expression déjà employée par François Gantheret. Plus libre que moi, l'auteur de *L'île au trésor* avait répondu d'avance à ta pertinente remarque: " J'aborde là un chapitre délicat. Il ne fait pas de doute que le perroquet a autrefois appartenu à Robinson Crusoé - et pas de doute non plus que le squelette vient d'Edgar Poe. Mais ce ne sont que des points de détail, des futilités, auxquelles je n'attache guère d'importance : personne ne peut prétendre au monopole des squelettes, ou à l'exclusivité des oiseaux parleurs. La palissade, me dit-on, se trouve déjà dans *Masterman Ready*. C'est possible, et je m'en moque éperdument. Ces précieux écrivains ont simplement réalisé ce que dit le poète : ils ont laissé derrière eux  
*Des empreintes de pas dans le sable du temps*  
*Des empreintes de pas que peut-être un autre...*  
Et j'étais cet autre ! Non, c'est ma dette envers Washington Irving qui me tracasse la conscience, car rarement plagiat fut poussé aussi loin"...  
Merci, chers amis Stevenson et Gantheret, précieux écrivains.

Pour essayer de rendre hommage à votre travail, j'ai pensé qu'il ne fallait pas trop céder à la tentation de reprendre vos mots - ce n'est pas l'envie qui manque, je vous assure, ne serait-ce que pour retrouver encore un moment le rare plaisir de la nouveauté. Mais voilà, il y a la belle et terrible mise en garde de Karl Krauss, que je ne connaissais pas et qui s'est gravée définitivement en moi : " Plus on regarde un mot de près, plus il nous regarde de loin. " J'ai donc pensé vous parler de quelque chose qui reste énigmatique pour moi dans la question de l'expérience. Je croyais le faire sans but bien défini d'avance, mais déjà en évoquant le sens du temps que donne la langue maternelle, je me suis imposé une direction. Il s'agit de cette part de l'expérience qui se montre à nous comme une connaissance immédiate. Qu'est-ce que c'est que l'état naissant de l'expérience analytique, que vous questionnez je crois tout du long, et que vous nommez directement au sujet de votre patient, à propos de la " scène d'enfance évoquée *in statu nascendi* ".

Il me semble aussi que ce que dit votre patient - ça y est ! ce sont ses mots que je regarde de trop près - de ce qui ne se passe " ni dehors, non plus dedans ", mais de ce qui s'accorde comme de " petites rencontres ", allait très bien ici : l'expérience en devenir constant, l'inépuisable expérience de l'analyse, émerge en de petites rencontres : qu'est-ce que c'est, ces petites rencontres, lorsque la cure parvient à les accueillir sans pouvoir leur assigner une distance ni un temps bien clairs ? Fait-on ces petites rencontres à distance, et donc après (mais à distance de quoi, et après quoi ?), ou les fait-on au contraire là où elles se produisent et sans décalage ? C'est ambigu comme l'illusion même.

Dans une petite revue à parution irrégulière, *Le Mouvement psychanalytique*, élaborée à Nancy avec les moyens du bord et des numéros qui bouillonnent de passion (et brouillonnent un peu aussi), quelqu'un qui s'appelle Philippe Christophe a tenté une histoire de la notion dite "in statu nascendi" dans les écrits psychanalytiques. Pour le coup, c'est une représentation. Il la repère très tôt dans les textes de Freud, où je pense qu'elle

arrive en droite ligne de l'enseignement de Charcot à la Salpêtrière. Dans la "Communication préliminaire" de Breuer et Freud, au début des *Études sur l'hystérie*, on lit en effet : "Il faut que le processus psychique originel se répète avec autant d'intensité que possible, qu'il soit remis *in statum nascendi*, puis verbalement traduit - *ausgesprochen*". L'allemand est plus fort, avec il me semble un jeu de mot sur "*ausgesprochen*", que Breuer et Freud ont mis entre guillemets : on peut sans doute rendre "*ausgesprochen*" autrement que par " verbalement traduit ". Le jeu de mot serait de dire : " prononcé ", avec le sens de la verbalisation et celui de " marqué nettement ", " marqué avec décision " - moi, avec les mots allemands, je m'en fiche : ils me regardent de loin de toute façon...

Pour donner une idée du parcours de Philippe Christophe, l'autre bout de *l'état naissant* se trouve avec le texte de Melanie Klein intitulé "Le roman familial *in statu nascendi*" qui introduit en psychanalyse une crise épistémologique un peu vertigineuse, puisque l'observation par Melanie Klein du *status nascendi* est celle d'une mère sur son fils qu'elle analyse. *L'état naissant* est devenu transparence, sans déguisement ni déformation. L'observation directe est alors toute l'expérience, une expérience sans épreuve, un originaire sans son invention après-coup.

Dans la collecte que ramène Philippe Christophe, une trouvaille savoureuse : la citation par Rank de Friedjung, accoucheur et membre de la Société psychanalytique de Vienne qui a vu des enfants naître avec un doigt dans la bouche et écrit : " On peut voir là une tendance au remplacement immédiat de la mère *in statu nascendi* ".

Et, pour ouvrir sur les conséquences actuelles de l'" état naissant ", un relevé pertinent : la néocatharsis de Ferenczi, la réactivation de l'état d'enfant, la technique ferenczienne pour amener le patient à une prétendue première fois (de la perception et de la décharge motrice), comme sorte d'état naissant absolu. La théorie causale des pulsions bientôt abandonnée par Ferenczi ouvre en

conséquence, me semble-t-il, la voie à ce qu'on appelle aujourd'hui "intersubjectivité", qui rencontre tant de succès et qui n'est peut-être rien d'autre qu'une théorie de l'expérience sans théorie des pulsions.

Concernant l'expérience du temps et de ses formes dans la cure, la question que je me pose porte ailleurs : elle porte sur le risque que l'état naissant, le *status nascendi*, soit une hallucination. Mais pourquoi dire le risque ? N'est-ce pas comme cela, comme une sorte d'hallucination, qu'il convient de comprendre les petites rencontres avec les formes de temps ?

J.-B. Pontalis l'expose dans sa préface à la *Gradiva* : attention, prévient-il, si l'on oublie que " l'inconscient, c'est les temps mêlés " - et vraiment cela, Adriana, vous ne l'oubliez pas, c'est même tout votre propos que de nous en faire souvenir. Attention, donc, à ne pas trop *démêler*. J.-B. Pontalis écrit que lorsque " le profond remonte à la surface, lorsque le disparu se fait visible, que le passé est l'actuel, la chose-même est présente (et) la place est (alors) libre pour halluciner ".

C'est le risque de *l'apparition*, on peut dire également de la présence. Ne pas prendre ce risque serait, je crois, stériliser le transfert, et l'expérience de l'analyse, cure et théorie. En même temps que le prendre de manière volontariste et en faire l'application d'une technique est une dérive toute-puissante qui ouvre sur une mystique de l'analyse.

On a surtout retenu de la forte préface de Pontalis son titre, " La jeune fille ", au point que l'APF en a fait un peu une formule, et son emblème - voyez la couverture de *Documents & Débats*. Et c'est vrai qu'elle a du charme, cette psychanalyse qui va de l'avant d'un pas léger, et qu'elle est devenue aujourd'hui rare et précieuse. Cependant je ne sais pas si je ne vois que cela dans la *Gradiva*, celle qui avance, celle qui éveille. Plutôt, justement, un personnage *mêlé*, jeune fille et apparition du royaume des morts *et* séductrice érotomane dont toute la pensée est tournée vers l'interprétation sexuelle du pauvre Norbert Hanold, jamais en paix avec ses méli-mélo de temps. En tout cas une figure bien plus équivoque - *Gradiva*, mais, donc,

la psychanalyse - que ce que souhaiterait notre goût de la tranquillité, et l'équivoque est présente dans la préface. Je cite encore J.-B. : " Celle (*Gradiva*, la psychanalyse) qui va donner vie, forme, objet au désir. Quelle promesse pour les hystériques de la Berggasse, quelle illusion pour chacun de nous. "

Et plus loin l'équivoque s'explique : " Le passé est toujours au passé présent et donc jamais un matériau brut qu'il suffirait de faire apparaître, en s'entourant de précautions, pour le retrouver tel quel. Si tentante que soit l'image de l'enseveli, de l'exhumé, elle est fautive. Le refoulé n'est pas l'enseveli, l'enfoui, maintenu à la fois intact et inerte ; il n'échappe pas au refoulement, force active qui (...) n'a jamais fini d'être à l'oeuvre dans le présent " : le présent n'est jamais pur, toujours fait de lui-même et du refoulement, et la préface de J. B. est elle aussi, comme le temps présent, mélangée.

La petite rencontre a pourtant lieu. Mais elle est parfaitement inactuelle, elle se produit dans un temps *autre*, qui est peut-être finalement ce qu'on appelle le présent, le " vaste évanescent " (pour reprendre quand même vos mots) du présent. Je dis ici plutôt plutôt ce que vous développez de manière frappante à la fin de votre travail et pas sur le mode impressionniste : il y a crise de la perception dites-vous, dans la cure et dans son épreuve. Vous dites : " Le présent convoque l'avenir d'un passé inaccompli ", et que telle est sa " puissance actuelle ". Je vous proposerais plutôt sa puissance *inactuelle*, mais je crois que nous parlons bien de la même chose.

Chère Adriana Helft, j'ai entendu toute une part de votre travail comme une incitation à ne pas nous détourner du leurre épiphanique du présent, à accepter d'en passer par la fascination et l'obstacle du court-circuit, pour avoir la possibilité d'y mettre du temps long, et d'inventer ainsi un temps linéaire suffisant à nos vies, et de tolérer son inexactitude nostalgique et la nôtre. Et je vous suis reconnaissant.

Je veux évoquer pour finir les grandes rencontres. Je vais le faire avec une citation d'un texte de

Freud, moins connu que celui sur l'éphémère dont il est quasi contemporain (il date de 1914), et pour ainsi dire son jumeau dans le traitement du temps aboli et dans la beauté de l'écriture. Pas besoin d'être allusif : cette évocation me sert à saluer J. B. Pontalis (2). Le texte de Freud est intitulé " Sur la psychologie du lycéen ". Je cite : " Lorsque la barbe déjà grise (ce n'est pas vraiment mon cas) et chargé de tous les fardeaux d'une existence de citoyen (là, ça va), l'on allait par les rues de sa ville natale (disons la Ville éternelle), on rencontrait à l'improviste tel de ces messieurs d'un certain âge, que l'on saluait presque humblement parce qu'on avait reconnu en lui l'un de ses professeurs de lycée. Mais ensuite on s'arrêtait et on le suivait d'un regard songeur : est-ce vraiment lui ou quelqu'un

qui lui ressemble à s'y méprendre ? Comme il a donc l'air juvénile alors que toi-même as tant vieilli !

Le présent était alors comme obscurci et nos vies surgissaient des recoins de la mémoire avec leurs pressentiments et leurs errements, leurs transformations douloureuses et leurs succès bienfaisants, avec nos premiers regards sur un monde culturel disparu qui, pour moi du moins, devait devenir plus tard une consolation sans égale dans les combats de la vie. "

Merci Adriana. Merci J.-B.

---

2. La veille, J.-B. Pontalis avait été élu Membre d'honneur de l'APF.



## Brigitte Éoche-Duval

Avec ce beau texte, chère Adriana, d'une grande rigueur métapsychologique et d'une très fine et délicate ciselure par les mots mêmes que tu trouves pour tisser théorie, clinique et poésie historique avec Walter Benjamin, tu nous emmènes dans le laboratoire de la cure analytique et tu y prélèves un fragment clinique dont la sobriété d'énonciation lui conserve toute son intensité transférentielle. À l'instar de Freud qui nous propose de penser la cure comme une méthode, un procédé pour l'investigation de processus psychiques inaccessibles autrement. L'expérience spécifique du temps dans la cure telle que tu la présentes nous conduit ainsi à repenser le processus de remémoration et d'historicisation qui anime chaque cure et sous-tend toute l'oeuvre freudienne.

### *Des lieux scéniques*

Mais quelle gageure ! Ce n'est pas sans risque que tu t'attaques ainsi à ce postulat freudien : " l'inconscient ignore le temps ", pour l'ouvrir, le déconstruire et nous en proposer d'autres facettes pour le penser. Ce n'est pas sans résistance en effet que nous laissons de côté nos représentations théoriques habituelles, et cependant c'est à cela que tu nous convoques, à penser radicalement, autrement la temporalité de l'inconscient dans la cure. Tout d'abord en la liant indissolublement au travail du langage, dans ces incessants allers et retours du mot à la chose perçue, de la représentation à ses origines sensorielles, ensuite en la liant tout aussi indissolublement au trajet de la mémoire, puisque cette dislocation de la représentation dans ses éléments sensoriels va ouvrir sur de nouveaux lieux scéniques avec de nouvelles représentations, lieux d'événements de mémoire où jaillira par bribes et fragments l'histoire infantile du patient, lieux

de construction transférentielle de ces événements de mémoire là où il y avait du non éprouvé, du non arrivé.

La cure devient alors créatrice d'une temporalité singulière, cette temporalité virtuelle entre le sensible et le représentatif causée par la puissance de l'actualisation transférentielle et le combat sans merci contre la force de la répétition, et devient alors porteuse, dans sa déliaison même d'un espoir d'historicisation libidinale, bien singulière aussi puisqu'elle nous emmène dans un réseau de traces en traces où se trouvent disséminés et travestis les restes toujours vivaces du sexuel infantile (en maintenant cette hypothèse métapsychologique des traces mnésiques comme un espoir psychanalytique, car y a-t-il toujours traces ?).

Tu nous amènes à penser autrement l'expérience analytique comme lieu de passage du temps répétitif immobile au temps de l'actualisation transférentielle conflictuelle, puis au temps de l'événement historique. Juxtaposée à la métaphore de l'analyse comme fouille archéologique, se présente celle de l'analyse comme filature de traces en traces, à l'instar de la démarche de l'artiste Sophie Calle dans *Suite vénitienne* : elle se met à suivre la trace d'un étranger qui ne lui a été présenté qu'une fois, dans une ville inconnue, de façon méthodique, pendant plusieurs jours, prenant photos et notes, sans autre but que de le suivre pas à pas chaque jour, démarquant ainsi sa démarche de toute enquête pour trouver un secret. Lorsque, par surprise, la rencontre a lieu avec l'homme suivi, c'est un immense bouleversement pour elle, mais cela mettra fin à la filature, il n'y aura pas eu d'autre histoire entre eux deux que celle-là, mais l'événement historique, daté, aura eu lieu.

Processus de séduction par l'absence, dans son jeu arbitraire et absurde, dira Jean Baudrillard, le réseau de traces de l'autre étant utilisé comme façon de s'absenter de soi-même en étant plus proche de l'autre que son ombre pour disparaître avant qu'il se retourne.

### *L'origine*

On y bat la mesure dans ton texte Adriana, les mots y battent la cadence apparition-éloignement-réapparition. Surgissement, dilatation, et tu nous donnes à entendre le tempo de l'analyse, son rythme que Laurence Kahn nous propose comme sa structure même, au plus près du tempo de ce battement du sexuel du fantasme originaire " on bat un enfant " jusque dans ton fragment clinique (un homme pleure à côté d'une femme) qui pourrait s'entendre aussi comme ce deuxième temps jamais remémoré mais reconstruit par l'analyse, moment de reviviscence transférentielle d'où surgit un fragment de l'expérience infantile.

Très vite se pose la question du temps d'origine, de l'origine par rapport à cette temporalité désaxée. Comment le penses-tu, comment l'articules-tu dans cette dislocation des trois temps chronologiques, par rapport à ce présent composé hétérogène engorgé par la puissance de l'actualisation transférentielle, ce temps du présent réminiscent, comme l'écrivait Pierre Fédida, ce " maintenant " de l'analyse constitué de tous ces petits restes non traduits de l'histoire libidinale, ces petites " agonies primitives " qui n'ont pas trouvé l'arrimage du langage pour se dire ? Dans ses confessions, saint Augustin nous dit : " Nous avons fait une expérience avant le langage " et Pascal Quignard appelle ce temps-là le jadis, ce temps " où l'origine fait avalanche", ce temps indomesticable qu'il oppose au passé, où erre en chacun de nous " un reste de l'arrogance des fauves ", ce temps de l'infans, du non-parlant que nous assimilons peut-être trop hâtivement à la détresse. Comme le conte, dans la formule narrative " il était une fois " lui correspond le mieux, il revient dans le présent. Freud ne s'y était pas trompé, lui qui dans son *Moïse*, son roman historique, cette œuvre ultime

où il cherche à assurer la suprématie du spirituel sur le sensoriel, affirmait que c'est dans la tradition orale, les contes et légendes, et aussi dans les rêves et les religions que se trouve la vérité historique. Très strictement et rigoureusement, il me semble que cette question de l'origine, tu la poses, Adriana, dans l'expérience langagière elle-même, expérience fondée par la règle fondamentale qui libère la parole, pour chaque séance de la cure et même dans chacun de ses mots, dans leur mouvement régrédient vers leur origine perceptuelle sensorielle. C'est dans ce contact du mot avec la matière première de ces traces mnésiques et sensori-motrices, dans cette réouverture incessante des traces grâce à l'écoute transférentielle que se dégagera un trajet de mémoire avec l'ouverture de nouveaux lieux scéniques et de représentations. L'origine ne peut plus être pensée comme un point dans une chronologie, elle est elle-même historicisme, c'est elle qui fonde la possibilité d'une histoire. Le fragment clinique que tu nous proposes avec toute sa force d'émotion, en est un surprenant éclairage : ton patient, à cause de ton écoute transférentielle, a accès à une représentation, il pleure à côté d'une femme, il s'entend et se voit pleurer dans ce temps réflexif et constitutif sexuellement et psychiquement ; cela ravive sa curiosité sonore et visuelle et lui donne accès à une autre scène d'enfance, souvenir-écran qui le conduit à une autre scène sexuelle amoureuse, plus récente, comme un allumage de mèche en mèche, l'éclairage se propage d'un lieu de mémoire à un autre, d'un temps à un autre. Cela, nous rappelles-tu, n'est pas sans risque pour l'analyste : il a à affronter la violence de la répétition et peut être atteint par cette immersion sensorielle liée à la décomposition des représentations.

### *L'instant d'actualisation*

L'autre question qui se pose à partir de là pourrait concerner l'historicisation dans la cure analytique par rapport à sa durée, par rapport à cette temporalité du temps souterrain. L'analyse, nous dis-tu, est l'expérience d'un temps au ralenti, un travail de longue haleine supposant la présence et

l'écoute de l'analyste comme terrain de sédimentation de l'expérience perceptuelle langagière et de ses petits restes qui ont trouvé à se traduire. Et ainsi l'analyse prendrait fin d'elle-même après la traversée de cette rude épreuve temporelle du temps répétitif agi, actualisé dans le transfert au temps historisable. Lorsque le patient pourra dire " voilà ce qui m'est arrivé ", et désormais ce ne sera plus comme avant. La question se pose alors du rapport de cette temporalité de l'écoulement dans la durée avec une autre temporalité, celle de la fulgurance et du jaillissement qui concernerait le moment de l'interprétation analytique, mais aussi du *Witz* et du jeu de mots, du rêve également dans la mesure où il a trop d'esprit. C'est-à-dire ce temps de la vitesse des connections du mot à sa matérialité sensorielle et de la représentation à une autre. Ce temps de la vitesse de l'éclair complètement éruptif ne serait-il pas constitutif aussi dans son rapport avec le temps de la lenteur de la perlaboration et des constructions, de la temporalité analytique et de son historicité ? Giorgio Agamben pense que nous sommes encore trop prisonniers d'une conception antique du temps, circulaire et répétitif dans la culture

grecque, linéaire comme successions d'instantanés ponctuels dans la culture chrétienne, et qu'il nous faudrait penser à l'expérience d'un temps plus originel, accompli et saisissable, qui aurait pour modèle la brusque et soudaine coïncidence (ce moment où l'homme décide de saisir l'occasion, accomplissant sa vie dans l'instant). Ne s'agit-il pas là de ce moment où le mot bondit sur la chose, sur sa trace d'origine sensorielle à la fois pour s'en animer et à la fois pour l'en expulser. C'est dans cette ouverture du mot à l'originale que se produirait l'événement et l'historicisation comme expérience du plaisir, que Giorgio Agamben nous propose comme l'expérience d'un temps entier et achevé. Dans la cure psychanalytique, ce serait donc dans la saisie auditive, interprétative ou constructive de l'instant d'actualisation transférentielle par l'analyste que les traces mnésiques se réouvriraient ou se reconstitueraient. Ainsi l'échange transférentiel, en captant et en donnant forme, verbale et figurative, à cette force de l'actualisation, générerait-il une mémoire transférentielle singulière et vivante, ancrée dans la sensorialité et la chair du langage.



*A propos du Séminaire des Membres associés  
de la Fédération Européenne de Psychanalyse  
Braga (Portugal), 5-8 juin 2003*

Athanassios Alexandridis et François Villa

Le séminaire annuel pour les membres associés de la FEP a eu lieu cette année du 5 au 8 juin à Braga, au nord du Portugal. Il a regroupé 28 psychanalystes représentant 15 sociétés européennes et 4 psychanalystes titulaires : Mme Yolanda Gampel (Israël, vice-présidente de la FEP), Mme Jacqueline Amati-Mehler (Italie), Mme Agneta Sandell (Suède) et M. Federico Pereira (Portugal). C'est la Société Psychanalytique Portugaise qui accueillait le séminaire, et plus particulièrement la section de Porto. Mme Gampel était la responsable du Séminaire pour la FEP.

Le séminaire s'est déroulé de la façon suivante :

1) le premier soir: réunion d'accueil et d'organisation.

2) pendant les deux jours suivants, des ateliers de présentation clinique sous la forme de supervision collective. Il y eut huit ateliers, de 90 minutes chacun. À chaque fois, huit psychanalystes associés, au maximum, se retrouvaient avec un analyste titulaire. Les groupes n'étaient pas fixes, les participants choisissaient leur groupe à chaque fois, par sympathie, connaissance, intuition ou curiosité en respectant deux règles : a) ne pas être dans le même groupe que l'autre représentant de sa société; b) ne pas se retrouver avec le même titulaire plus de trois fois. Ces règles visaient à permettre la plus large communication en facilitant la confiance nécessaire à un travail de réflexion clinique. C'était un parti pris et un pari sur le fait que les résistances seraient peut-être moindres ainsi que dans le cas d'un fonctionnement en groupes fixes. La langue officielle était l'anglais, mais entre les participants, en dehors des sessions de travail, le français et l'espagnol furent très parlés. Notons que, tenant compte qu'il y avait plus

de huit personnes qui parlaient plus facilement l'espagnol que l'anglais, Yolanda Gampel prit l'initiative de proposer un groupe en langue espagnole, et celui-ci permit une plus grande fluidité des échanges. Nous pensons que cette initiative fut heureuse et qu'elle est à renouveler dès lors qu'il se révèle qu'un nombre suffisant de participants a en commun une autre langue que l'anglais et qu'ils la parlent plus aisément - cela facilite indéniablement la communication de l'expérience analytique.

3) le dernier matin: réunion de discussion générale et bilan, puis clôture du séminaire.

Chaque analyste a eu le devoir de présenter deux ou trois séances de la psychanalyse d'un patient en présentant un matériel qui permette de se représenter son fonctionnement en tant qu'analyste. Cette consigne, donnée, longtemps à l'avance, aux participants par les organisateurs du Séminaire, fut, à notre avis, assez peu (ou mal) comprise et l'exercice fut parfois fait d'une façon qui ne nous convainquit pas. Plusieurs collègues se contentèrent de présenter le matériel du patient en restant trop discrets, à notre goût, sur leur propre fonctionnement.

Au plan des références, les notions de "situation analytique", d'"acte psychique", de "régression formelle", d'"infantile", de "matériau", d'"après-coup" étaient pratiquement absentes, tandis qu'abondaient celles de "cadre", de "limites du moi", d'"identification projective", de "contenant" et de "contenu". Les interventions des superviseurs, variables selon leur personnalité et leurs options théorico-cliniques, essayaient de favoriser un fonctionnement souple du groupe, permettant l'expression d'associations spontanées et, si possible, pas trop défensives. Cette procédure,

malgré les résistances initiales, fut progressivement adoptée et les rencontres se sont alors avérées assez productives. Les participants ont fait preuve de respect envers leurs collègues et d'une grande curiosité sur les différents styles de travail. Une vive envie de communiquer entre nous s'est manifestée, tant grâce au matériel linguistique qu'extralinguistique, dans les séances de travail et hors de celles-ci (pauses-café, repas et soirées prolongées tard dans la nuit).

Néanmoins, notre réflexion sur le champ et dans l'après-coup est teintée d'inquiétude par rapport à l'état des " choses psychanalytiques " en Europe. Nous avons très souvent entendu des exposés où il nous semblait qu'il y avait une grande confusion entre le cadre conceptuel de la première et de la deuxième topique (entraînant des approches trop centrées sur le moi et ses mécanismes de défense).

Nous avons été frappés par la quasi-absence de la dimension pulsionnelle de la vie psychique, de la sexualité infantile, et nous ne parlerons pas de l'inexistence de la référence à la pulsion de mort.

Pour beaucoup de nos collègues, la théorie de Freud date, elle a été dépassée et développée par ses successeurs, ils n'y font donc que peu référence (c'est quasi un objet préhistorique pour eux). La conséquence de cette tendance est une constante référence à l'idée de *holding*, à celle de " mère qui contient (ou pas) " qui se traduit par la prégnance d'une figure maternelle déssexualisée, sans référence à son désir sexuel et, du coup, est dénié également le sexuel chez l'enfant. Cette mère nous est apparue comme une sorte de " machine ", mais surtout pas ni comme un sujet, ni comme un objet du désir : une mère non désirante sans autre (père, amant, enfant...) la désirant. Ce déni de la sexualité infantile conduit à négliger également sa présence dans la sexualité adulte des patients. Nous avons été surpris que cela puisse être méconnu quand cela s'exprimait dans

le transfert en étant rabattu immédiatement sur l'histoire de l'enfant.

Les interprétations nous ont paru avoir le plus souvent un caractère pédagogique, visant à convaincre le moi. Elles nous ont paru surabondantes, ne laissant pas le temps nécessaire pour qu'au travers de la régression s'accomplisse la perlaboration. La notion de signifiant et une réflexion sur la fonction de la parole et du langage sont complètement absentes. Beaucoup de nos collègues sont dominés par une préoccupation psychothérapeutique qui s'affiche dans une " volonté de soigner " et le vœu d'être vécus comme des " bons objets " par leurs patients.

Nous avons quitté le Portugal, inquiets de ces tendances à la déssexualisation et en nous sentant encore plus près de nos choix théoriques : il existe effectivement une psychanalyse dite "à la française" (à laquelle on reproche une trop grande fidélité au père fondateur). Ce qui la caractérise, c'est l'importance qu'elle accorde au langage et l'attention respectueuse dont elle témoigne à l'égard des manières de dire du patient. Elle privilégie non pas tant le cadre que les conditions qui permettent d'instaurer une situation analytique où la parole du patient retrouve toute la force de son origine sensorielle.

Mais nous devons reconnaître que notre malaise est encore plus grand quand nous admettons que, malgré toutes les remarques critiques que nous faisons, l'expérience faite s'avère riche, féconde. Elle nous questionne sur la fonction de réassurance des théories. En effet, si, par rapport à certaines présentations, nos différences paraissaient incommensurables, dans le cours des échanges les différences s'atténaient. Cela survenait dès que chacun laissait apparaître tout ce qui, dans notre travail quotidien, reste, du point de vue de la compréhension, inconnu - à ces moments-là notre absence de communauté était une communauté.



### CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président* Edmundo GÓMEZ MANGO  
*Vice-Présidents* Viviane ABEL PROT, Jean-Claude LAVIE  
*Secrétaire général* Lucite DURRMEYER  
*Secrétaire scientifique* Laurence KAHN  
*Trésorier* Henri ASSÉO  
*Président sortant* Dominique CLERC

### COMITÉ SCIENTIFIQUE

*Secrétaire* Laurence KAHN  
Catherine CHABERT  
Sylvie de LAURE, Jacques LE DEM, Dominique SUCHET  
Claude BARAZER, Bernard de La GORCE,

### DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Viviane ABEL PROT  
Jean-François DAUBECH, Caroline GIROS ISRAËL

### INSTITUT DE FORMATION

#### ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN  
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC, Roger DOREY  
Lucite DURRMEYER, Bernard FAVAREL-GARRIGUES  
Blandine FOLIOT, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO  
Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE  
Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT  
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND, Aline PETITIER  
Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO, Évelyne SECHAUD  
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

### COMITÉ DE FORMATION

*Secrétaire* Jean-Claude ROLLAND  
Catherine CHABERT, Dominique CLERC, Lucile DURRMEYER, Blandine FOLIOT,  
François GANTHERET, Michel GRIBINSKI, Danielle MARGUERITAT, Raoul MOURY,  
Jean-Claude ROLLAND

### COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

*Secrétaire* Roland LAZAROVICI  
*Membres ex officio* Edmundo GÓMEZ MANGO, Laurence KAHN  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Catherine CHATILLON  
Bernard DUCASSE  
Caroline GIROS ISRAËL, Bruno REBOUL, Olivia TODISCO

**MEMBRES D'HONNEUR**

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03

**MEMBRES TITULAIRES**

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
Pr François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue, de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MÉROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent-sur-Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	15, rue de Montparnasse - 75006 Paris	01 45 49 32 64
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89
Mme Évelyne SECHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-W	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 21 52 45

**MEMBRES SOCIÉTAIRES**

		00 30 210
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	38, rue Karneadou GR 10676 - Kolonaki - Athènes	729 1993
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 4585 50 74
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautay -54000 Nancy	03 8332 01 04
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 6163 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 4074 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 3150 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 4545 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 4722 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris	01 4335 08 69
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 5 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 4585 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 5699 13 57
Dr Bernard DUCASSE	16, av. de Strasbourg - 33200 Bordeaux	05 5608 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 6122 67 06
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 4354 44 12
Dr Claudine GEISSMANN	rés. le Rohan 33, rue Taudin - 33200 Bordeaux	05 5602 56 89
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 4704 23 32
Dr Patrick LACOSTE	7, rue Vauban - 33000 Bordeaux	05 5608 88 42
Mme Sylvie de LAURE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 4634 76 52
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-lès-Rouen	02 3572 14 70
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 4589 11 78
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 7889 11 50
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 - Berlin Allemagne	0049 30 853 4667
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 8926
Dr Frédéric MISSENARD	233, avenue Daumesnil - 75012 Paris	01 49 28 9617
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 5545
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 9727
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 6472
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 4016
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 1687
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 3484
Mme Monique ROVET	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 1341
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 6442
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 4832
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 0077

**MEMBRES HONORAIRES**

Mme Nicole BERRY - M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER  
 Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES  
 Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Bernard JOLIVET  
 Dr Marianne LAGACHE - Dr Elisabeth LEJEUNE

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE  
 24, place Dauphine, 75001 Paris  
 tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46*

